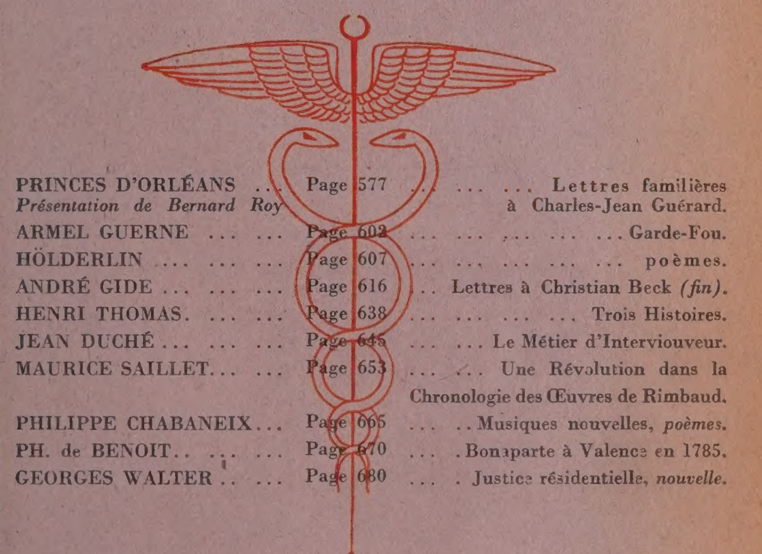
NUMÉRO 1032 1er AOUT 1949

# MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE





## *MERCVRIALE*



## *GAZETTE*



TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCVI

# LE
# MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

| | France et Union Française | Étranger |
|---|---|---|
| Un an | **1.250** fr. | **1.600** fr. |
| 6 mois | **650** fr. | **850** fr. |

LE NUMÉRO : **125** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

## *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

## *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

## *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

## *Correspondants du « Mercure » à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

**En Belgique,** à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C. C. P. 107.323 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

**Au Brésil,** à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

**Au Canada,** aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

**En Grèce,** à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

**En Égypte,** à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

# LETTRES FAMILIÈRES DES PRINCES D'ORLÉANS

## *à Charles-Jean Guérard*

*C'est au cours de l'été de 1945 que, séjournant au château de la Guérinière — si charmante bretèche angevine agrippée au roc dans un repli des Mauges — la maîtresse du lieu, très fidèle amie de tout ce qui touche au passé vivant et inlassablement dévouée à sa préservation, me confia, pour occuper des veillées sous la lampe, un carton contenant la correspondance dont nous publions ici des extraits et qui est la propriété de Mme la Comtesse Brossaud de Juigné, sa fille.*

*Nous avons dit dans un précédent article* (1) *le peu que nous savions de ce charmant Guérard, professeur de mathématiques aussi savant que bon enfant, pour lequel les fils de Louis-Philippe et toute la famille royale avaient une profonde affection.*

*Peu renseigné sur la personnalité de Guérard — mais dans l'espoir qu'un lecteur érudit pourra nous éclairer sur cette aimable figure, — nous constatons qu'en 1823 il enseignait déjà les mathématiques au collège de l'Association de Vaugirard, qu'en 1832 et 1833, professeur au lycée Saint-Louis, il préparait à l'Ecole Navale le jeune Joinville, que dans les mêmes temps encore, campé dans un modeste appartement de la rue Gît-le-Cœur, il gavait de connaissances techniques un groupe de jeunes gens portant les noms de Morny, Canrobert, Friant, Greffulhe, etc...*

*L'éducation des princes terminée, Guérard demeura le confident et l'ami de ses élèves qu'il ne cessa d'aller visiter dans leur exil après la révolution de 1848.*

*Charles-Jean Guérard mourut à Paris le 13 mai 1863.*

*L'historique du dossier qui nous fut confié est le suivant :*

*Ces lettres des princes avaient primitivement appartenu à l'amiral Turpin.*

(1) Voir *Mercure de France* du 1er juillet 1949.

*Après le décès de l'amiral, cette correspondance passa aux mains de M. l'abbé Paul-Léon Cantini, de M. Georges Bernanos, puis de Mlle Gourhan qui en fit don à Mme la comtesse Brossaud de Juigné.*

*Qu'on ne s'attende pas à trouver dans ces écrits des révélations politiques, historiques ou scandaleuses, susceptibles d'apporter des lumières sur le règne, bien relativement paisible, du roi des Français. Qu'on ne pense pas davantage y rencontrer des virtuosités de style, encore que l'écriture en soit naturellement soignée. Le charme de ces correspondances est bien ailleurs; il est dans la facilité, la gentillesse et l'absence de toute prétention épistolaire.*

*Les plus anciennes lettres sont celles de grands enfants, les plus récentes celles de vieux enfants. Toutes sont marquées de l'empreinte d'une époque foncièrement honnête dans son ensemble et, de ce fait, particulièrement rafraîchissante « en nos jours de révolte et de duplicité ».*

*Le caractère particulier de chacun des fils de Louis-Philippe s'y révèle très nettement : Nemours tendre et ferme; Joinville, le marin-dessinateur, léger, cocardier et un peu bohème parce qu'il a fréquenté les ateliers d'artistes; Aumale, militaire et politique.*

*Tous sont enjoués, naturellement spirituels et ironiques, essentiellement français.*

*Le dossier ne contenait aucune lettre du jeune Montpensier.*

*Faute de traiter des sujets d'importance, ces lettres apporteront, du moins l'espérons-nous, l'écho fidèle de l'esprit qui animait la famille, du profond respect et de l'affection de ces fils pour leurs parents, principalement pour la reine, et surtout de la solidarité qui unissait ces cinq frères, vraiment les cinq doigts de la main. C'est bien à eux que peut s'appliquer la phrase :* Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.

*Ajoutons que la publication de ces pages sans portée profonde n'aura pas trahi nos espérances si le lecteur, ayant tourné le dernier feuillet, a pu éprouver quelque plaisir à en goûter le « ton », le ton qui est tout dans les résurrections de décors révolus.*

*Ce ton, il est, dans le cas présent, l'écho d'une grandeur royale plus accessible à nos cœurs que celle qui mourut en août 1789, d'une grandeur qui est comme le dernier signe d'adieu que nous fait la monarchie par la portière de sa berline... Ce ton, il est, sous la frondaison de nos regrets et de nos tendresses, la résonance d'un cor dans les futaies de Chantilly, le bruit d'une voiture brisée sur les pavés de l'avenue du Roule, le coup de canon du cadran solaire du Palais-Royal, à midi. Il évoque les loges grillées de petits théâtres de Paris, mystérieusement réservées et derrière lesquelles, dans le froissement des moires et des satins, le public cherchait à reconnaître des figures... le réduit de la rue Gît-le-Cœur où le gros Guérard, en redingote, expliquait le pont-aux-ânes à une jeunesse dorée... les cavalcades des chasseurs de Nemours, le burnous d'Abd-el-Kader, les passades avec les demoiselles de comédie*

*dans la complicité bénévole des éducateurs... le bariolage des images populaires où Joinville domine les*

Bricks carrés assis sur une mer crépue...
Fantassins vêtus d'Epinal à Alger,
Dont les pieds, fouleurs de sables étrangers,
N'ont plus le rond de bois des jours de revue (2).

*... il est encore dans les parties de cartes sous la lampe, à Claremont, dans le regret de la patrie tant chérie, dans les fusillades de lapins à Twickenham, les voyages en Ecosse, l'attente sur les jetées de Douvres de la malle de France crachant une noire fumée de sa haute cheminée.*

*... il est enfin dans les derniers jours de la reine Marie-Amélie, dans les morts de tant de jeunes princes et princesses, dans la mélancolie et la douceur d'un exil doré, et, suivant le mot exquis de Verlaine, « dans toute la bonté qui s'en allait des choses ».* — BERNARD ROY.

## I

Lunéville, le 10 octobre 1834.

Je vous remercie bien, cher professeur, de votre aimable lettre. Vous y faites preuve d'un talent de descripteur et de narrateur vraiment extraordinaire et la manière dont vous racontez les courses et les émotions des propriétaires et des parieurs, on croirait s'y trouver; je suis bien aise de voir que vous fassiez quelques progrès et vous commenciez à prendre quelque goût et à sentir l'immense utilité de ces courses. Mais vous étiez, à ce qu'il parait, tellement plein de votre sujet et tellement entrainé par le feu de la narration que vous avez oublié de me parler de vos exploits de Compiègne. Car je pense que pendant le séjour que vous y avez fait vous êtes devenu un second Nemrod et un véritable centaure. Vous avez sans doute exterminé la moitié du gibier de la forêt, vous avez probablement suivi deux ou trois chasses et vous êtes arrivé le premier à la mort de l'animal franchissant les haies et les fossés qui pouvaient se trouver sur votre passage. Mais je suis bien sûr aussi que vous ne vous en êtes pas tenu là et que, ayant juré une haine à mort au gibier et à tout ce qui peut lui ressembler, vous l'avez poursuivi avec un acharnement encore plus grand lorsqu'il a osé reparaitre devant vous sur la table, et dans ce dernier combat je ne doute pas que votre immense et incontestable supériorité n'ait été reconnue et proclamée par tout le monde. Chacun aura

(2) Fernand Fleuret (*Friperies*).

baissé pavillon devant cette grande capacité qui fait tous les jours de si remarquables progrès... Mais à propos, vous nous auriez été bien utile hier. Cela vous étonne sans doute. Figurez-vous que nous avons cherché une bonne partie de la soirée comment on fait pour résoudre ce problème ou pour mieux dire ce jeu de société. Quelqu'un pense une heure. Il vous en dit une autre. Il faut avec cette autre et sur une montre trouver l'heure qui a été pensée. Eh bien! tous tant que nous étions, nous n'avons jamais pu venir à bout de trouver cela et nous nous sommes alors écriés plus que jamais : O homme de génie, combien tu nous manques!!! Excusez si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre, mais les manœuvres, les occupations au camp, les chevaux... que sais-je enfin? m'en ont détourné jusqu'à présent où je m'acquitte de ce bien doux devoir. Je ne vous en dirai néanmoins pas plus long. Je regarde comme inutile de vous entretenir de nouveau de ce que nous fesons ici. Qui a vu une semaine les a vues toutes. J'espère d'ailleurs vous voir bientôt à Paris où je pourrai répondre à toutes vos questions. Si vous voyez le frère, dites-lui mille choses de ma part.

NEMOURS.

## II

Cuistre!!!

Je vous écris par ordre de mon frère pour vous dire qu'il a la plus vive impatience de vous voir arriver ici, impatience que nous partageons tous comme vous pouvez le croire. Je m'acquitte de cette commission bien que je prévoye son peu de succès, car je vous crois extrêmement loin. N'importe, sachez que dimanche prochain 4 septembre il y aura une première grande revue du camp... dans la plaine de Corbeaulieu, 24 bataillons, 27 escadrons, 24 pièces d'artillerie, infanterie, cavalerie, génie, pontonniers, gendarmerie, etc., etc.:. le tremblement quoi! La plus belle réunion de troupes qu'il y ait eu depuis le camp de Boulogne sous feu Bastien. Ce sera magnifique, troupes magnifiques, temps magnifique, officiers et surtout officiers généraux magnifiques et mêmes créatures magnifiques. Mon frère désire beaucoup que vous arriviez avant cette époque. Tachez donc de le faire; nous vous attendons et de longtemps vous ne trouverez

un pareil coup d'œil. Du reste on mène ici une fameuse vie, à cheval ou dehors depuis le matin jusqu'au soir, toujours en mouvement. Nous avons tous des coups de soleil sur la joue gauche et nous vous ferons en prendre un. Il n'y a qu'une chose qui me désole c'est que malgré toute cette activité j'ai peur d'engraisser. Mon frère va beaucoup mieux; il a voulu en faire un peu trop dans le commencement et il a eu un petit ressentiment de douleur mais c'est déjà passé et il est remis à flot et reprend tous les jours. Il commence seulement à être un peu trop *de la*... Mais adieu il faut que je m'habille. J'ai déjà trouvé deux de vos élèves dans ma brigade. Portez-vous bien, répondez-moi et arrivez.

LOUIS D'ORLÉANS, Compiègne
mercredi 31 août 1836, 5 h. 3/4
(Duc de Nemours).

III

Du Château d'Eu le 11 7bre 1836.

Mon cher Guérard,

Je viens d'écrire au nom du duc d'Aumale à M. de Lamartinière, directeur de ses forêts, afin qu'il accueille le plus favorablement possible la demande de M. de Thorigny. Veuillez donc maintenant écrire à M. de Thorigny afin que, de son côté, il présente sa requête à M. de Lamartinière. Cette formalité est de rigueur. Il faut une demande écrite, adressée soit au Prince, soit au directeur. L'honorable chiffon de papier que vous m'avez envoyé ne suffit pas.

Et après cela, mon cher ami, il n'est pas absolument sûr que M. de Thorigny obtienne accès dans la forêt de Chantilly, car je crois que la chasse de ce domaine est louée à un Russe et que pour tout ce qui a pu être réservé il n'est pas donné de permission.

Votre indécente lettre a fait la joie de notre *infanterie;* toutes les molécules dont nous jouissons ici en ont trésailli de plaisir, et vous avez eu tout le succès que vous méritiez. Les princes vous remercient d'ailleurs très *viriculement* (?) (si ce mot ne

vous fait pas peur) de votre souvenir, et ils se proposent de vous envoyer bientôt un témoignage de leur royale satisfaction. Quand vous le recevrez, veuillez *peser* toute l'importance du cadeau et nous faire savoir quelle part vous y aurez prise.

Vous me demandez l'époque probable de notre excursion à Compiègne. Et le sais-je et le saurons nous vingt quatre heures seulement avant que le voyage ait lieu? Le Roi devant venir ici, il ne sera rien décidé sur notre départ, avant qu'une décision ait été prise sur le sien. Or le Roi, opérant (?) toujours, nous ajournera jusqu'à la fin de nos vacances, je le crains bien; et une fois acculés à la rentrée, il faudra renoncer au plaisir d'aller à Compiègne, plaisir qui serait pourtant bien vif et bien doux à nos cœurs si nous pouvions nous flatter de vous y rencontrer. De tout cela, concluez ce que vous voudrez, vous en êtes le maître. Quant à moi, j'en tire cette conclusion que vous ferez bien de ne pas penser à nous et de ne pas régler votre destinée sur la nôtre. Pourtant j'ai écrit à la reine pour lui rappeler le désir du Prince Royal d'avoir ses frères du 20 au 30.

Vous vous êtes permis de mêler quelques lignes sérieuses à votre bouffonnerie épistolaire et vous vous êtes flatté que je vous répondrais! Vous osez me parler de politique en language de Tabarin et vous espérez une réplique! D'abord, je suis de votre avis, en second lieu je sais trop qu'il faut être toujours de l'avis des fous pour contester votre dire. L'avènement des doctrinaires est, dans les circonstances où nous sommes, ce qui pouvait nous arriver de plus heureux. Il fallait placer en face de l'Espagne anarchique un ministère éprouvé par sa résistance à toutes les passions qui perdront l'Espagne avant six mois; il fallait s'assurer la direction exclusive du prochain mouvement électoral, et rendre un peu de force à l'autorité que le dernier cabinet avait amollie et qui périssait de *gras fondu* entre les mains de Sauzet (3) et compagnie. Il fallait s'occuper un peu plus sérieusement des sociétés secrètes dont l'organisation devient menaçante, et le nom de M. Petit est à lui seul un gage du bon vouloir de la nouvelle administration à cet égard... il fallait mais vous voyez bien que je suis complètement dans les

(3) Jean-Pierre-Paul Sauzet, homme politique, avocat. Député en 1834. Vice-président de la Chambre en 1836.

mêmes eaux que vous; nous y nageons de compagnie; mais c'est moi qui vous empêchera toujours de vous noyer.

Adieu, le plus admirable des cuistres grecs, latins, allemands et français! Adieu le héros de Sainte-Catherine! Adieu le gastronome de Biville! Adieu le ladre, le fesse-mathieu, le millionnaire qui dîne mal, le richard mal logé, l'homme aux fauteuils de velours d'Utrecht en lambeaux, le mendiant, l'usurier, le pique-assiette... Adieu! Adieu!... Nous nous reverrons je l'espère; et je vous ferai raison. Oh.. le plus intéressant des professeurs et le plus intéressé des hommes... De toutes ces vérités avec lesquelles j'ai l'honneur d'être...

(DUC DE CHARTRES.)

## IV

Saint-Cloud, vendredi 18 août 1837.

Je vous remercie infiniment mon cher Guérard des lettres détaillées que vous m'avez écrites et des nouvelles que vous me donnez de ce pauvre J(oinville). Nous en voilà séparé pour bien longtemps maintenant. J'espère que sous tous les rapports il se trouvera bien de ce voyage et qu'il nous reviendra bien portant, dans le même état qu'à son départ (physiquement parlant) et avec un peu de plomb dans la tête. Car il faut le dire, il est maintenant dans un état mixte que je considère comme très fâcheux s'il devait durer. C'est-à-dire qu'il commence à avoir des idées d'homme et qu'il a toujours une tête d'enfant accompagnée d'un entêtement prodigieux ce qui amène à ce résultat ci d'imaginer des bêtises, de n'avoir aucune force de raisonnement pour s'en préserver, et d'y tenir sans que rien ne puisse l'en faire démordre; et comme il a avec cela à tenir une position essentiellement sérieuse et grave, il est fortement à désirer que cet état cesse promptement. Espérons que 8 mois de réflexion amèneront un changement favorable et que la mer lui profitera plus qu'à ce pauvre D'Eckm... qui a de nouveau fait un pouf au cap. Je plains vos malheurs de l'entrée à Toulon mais je suis fâché surtout que J. ait exécuté ce projet dont il ne m'avait parlé qu'en l'air et que je pensais qu'il abandonnerait. Je pense

tout à fait comme vous relativement au célèbre dessin et je ne puis comprendre Trog... (non) dans cette circonstance. C'est vraiment pousser par trop loin la faiblesse; et l'oubli de ce qu'il se doit. Vous pouvez compter sur le secret le plus absolu sur vos lettres, elles sont après avoir été lues par moi serrées et numérotées pour vous être remises à votre retour. J'ai fait toutes vos commissions au frère qui m'a bien chargé de vous dire de tacher d'être de retour avant le 20 septembre pour qu'il puisse vous inviter à Compiègne. Après cette époque il n'y a plus que des journées toutes militaires dans lesquelles vous ne sauriez trouver place, ce sont ses propres expressions. Ainsi quand vous aurez pris quelques bains (idée que mon frère prétend venir de lui) tachez de vous mettre en route pour le gd village. D'où vient je vous prie le mystère dont vous entourez votre voyage aux Pyrennées? Craindriez vous par hasard que le trop grand empressement des populations en apprenant votre passage ne vint à vous causer quelques fatigues... Mais je ne veux pas troubler votre repos. Je respecte votre incognito, vous m'en expliquerez les motifs à votre retour. D'ici je n'ai aucune nouvelle intéressante à vous donner. Nous sommes dans un de ces heureux momens de calme plat qui sont trop souvent par malheur précurseurs de l'orage. Les principaux événements politiques sont l'Espagne. Vous êtes à la source. Les élections anglaises, spectacle dégoutant et bien encourageant pour les partisans du vote universel. Vous les verrez par les journaux. Constantin me paraît à vau-l'eau. Tout tourne à la paix.

Nous avons fait un charmant séjour de douze jours à la mer. Prenant des bains délicieux, courant à droite et à gauche, menant une vie excellente que j'aurai bien prolongée n'eut été le camp. J'ai fait une course charmante à Brighton, 42 heures entre le départ et le retour. Je n'ai point été malade comme vous, beau sire, et tout en plaignant votre sort je suis flatté de voir que la conformité de nos tempéraments vous a aussi amené à être malade sur la Méditerranée. Votre réflexion à cet égard est parfaitement juste. Parmi les charmes du Tréport je dois encore vous signaler la présence d'une beauté, hélas! un peu passée que nous avons admiré tous deux il y a trois ou quatre ans à l'Opéra, elle a les mêmes initiales qu'une cantatrice célèbre et elle se trouvait là en compagnie de Mr. R... Ce soir

je vais entendre les « Huguenots » (4), qu'on donne pour la dernière fois avant le départ de Mlle F... (5) et sans souhaiter aucun mal à cette pauvre femme qui ne m'a jamais procuré que d'agréables sensations je voudrais qu'elle prolongeât infiniment son voyage car je serais désolé de voir J... entrer dans une pareille voie. Je ferai tout au monde pour qu'il ne double jamais un certain cap qui se trouve près d'Oran sur la côte d'Afrique. N'importe je penserai bien à lui ce soir, et j'aplaudirai pour lui, mais je pense que le feu d'yeux qui a généralement lieu après le 4e acte sera singulièrement ralenti en supposant toutefois qu'il ait lieu.

Adieu donc! tachez de revenir promptement, et lisez si pouvez ce long griffonnage, car c'est presqu'aussi mal écrit que vos lettres. Guérissez-vous. Portez-vous bien. Mes hommages à la petite.

Votre bien affectionné

N. (DUC DE NEMOURS.)

Rendez-moi compte de ce que vous aurez consommé sur mes provisions.

## V

Lunéville, le 6 septembre 1838.

Vous m'avez autorisé mon cher cuistre à ne pas vous répondre. Aussi ne vous étonnez pas si cette lettre est un peu tardive. Je saisis un moment qui est libre pour vous dire que votre dernière m'a extrêmement amusé et que vous êtes réellement très aimable de persister à venir à Lunéville où je vous attends prochainement d'après ce que vous m'avez dit. Nous tacherons de vous y recevoir le mieux possible. Du reste nous menons toujours la même vie, vie aussi sérieuse, aussi calme et aussi chaste que vie peut-être. Nous vivons comme de vrais reclus (*Nous* veut dire ici *Je*. Je parle comme Chateaubriand) et la réclusion augmente à mesure que les jours racourcissent. Pendant ce temps les officiers et soldats s'en donnent à droite

(4) *Les Huguenots*. L'Opéra de Meyerbeer fut représenté pour la première fois à Paris le 29 février 1836.
(5) Marie-Cornélie Falcon. La célèbre cantatrice née en 1812 dut en 1837 quitter la scène pour des raisons de santé.

à gauche et se font poivrer ou saler par les grisettes (mot honnête) de la ville. La société ici est nulle, car elle est composée de gens qui feraient à Paris celle de nos domestiques, et qui d'ailleurs sont d'une pauvreté et d'une avarice telles que jamais ils n'offrent une occasion de les voir. J'ai donné malgré tout cela, à l'occasion de la naissance de mon neveu (6), un bal qui a eu beaucoup de retentissement dans le pays et pour lequel on a fait beaucoup de frais de toilette et il faut voir ce que c'était. En outre de cela, tous les dimanches, quand le temps le permet, je fais danser en plein air sous les quinconces où la contredanse seule est éclairée; mais il faut ajouter pour la moralité qu'elle est entourée de cordes et qu'on ne peut en sortir qu'en passant entre deux factionnaires. Lunéville est d'ailleurs trop petite ville pour qu'on puisse s'y rien permettre. J'ai reçu ce matin une lettre de Joinville au moment de son départ (7). Il était très joyeux de sa campagne et en bonne disposition. J'espère que les événemens lui réussiront et que nous le reverrons au commencement de l'hiver après une expédition qui de toute façon lui aura fait du bien. Je souhaite en attendant beaucoup d'amusement à ce gros Napoléon. Il fera bien de s'en donner pour deux ou trois s'il peut pendant notre célibat d'ici. Je n'ai découvert dans la contrée qu'un seul nouvel élève de vous, Mr. Rozat élève ingénieur à Nancy. Mais ne voulant pas vous ennuyer par avance des ennuis de Lunéville, je termine ici ma lettre en vous remerciant de la vôtre et en vous annonçant que le bruit de votre venue a causé rumeur et enthousiasme parmi vos connaissances. A revoir donc d'ici à peu.

N. (DUC DE NEMOURS.)

J'espère que cette lettre vous arrivera cachetée. Je ne conçois rien à l'autre.

(6) Louis-Philippe-Albert, Comte de Paris fils du duc d'Orléans.
(7) Joinville, commandant la corvette « La Créole », partait pour le Mexique.

VI

Belle Poule, 12 décembre 1939, en mer sous la Sicile.

Vénérable cuistre, je profite de quelques instants de tranquilité pour répondre à vos bonnes lettres et surtout à la dernière qui m'a fort amusé. Je n'ai pas encore eu le temps de vous féliciter de vos succès à Brest, mais vous devez bien penser que cela ne m'a pas fait de peine.

Vous menez maintenant une vie de coq en pâte à Paris qui vous est sans doute fort agréable et fort prospère; pour moi il en est autrement et mille et une causes les unes au bout des autres font que je suis bien loin de me plaire ici. A l'exception d'une course à Trébizonde que j'ai faite le mois dernier, je suis enfoncé jusqu'au cou dans la marine et les exercices; je suis comme un ...? n'ayant encore eu depuis que je suis à bord que des désagréments et des mortifications. J'aurais pu accomplir votre vœu et vous acheter une blanche, étant revenu de Trébizonde avec une cargaison de femmes *abases* à vendre mais quoique l'espèce fut très bien, c'est à dire jeune et jolie, j'ai été arrêté par les difficultés qu'on aurait pu faire à la douane et je me suis borné à faire descendre la plus jolie dans ma chambre pour la dessiner (8). Je vous dirai ensuite que S. (nom illisible) est un *gaillard* et que le petit Perthuis me parait fort disposé à suivre son exemple ce qui est assez dangereux dans ce pays. Je me trouve avoir à bord une ribambelle de vos élèves parmi lesquels B... (nom illisible) en première ligne, je le changerais volontiers contre un de mes officiers. Je ne sais pas quand nous arriverons en France où j'aurai de 25 à 35 jours de quarantaine à faire. Je me réjouis de ce temps de séquestra-

(8) Dans ses « Vieux Souvenirs » Joinville raconte ainsi l'incident : « Il y avait à bord un grand vieillard qui s'en allait à la Mecque pour y chercher un remède à d'atroces douleurs causées par une balle russe restée dans sa tête... Il était accompagné d'une douzaine de femmes. Savez-vous ce qu'était cette troupe féminine? Des lettres de crédit, des billets de banque à l'aide desquels le vieux blessé comptait solder les frais de son voyage. N'ayant pas d'argent, il avait emmené les douze plus jolies filles de sa famille, il venait de disposer de l'une d'elles à bord et comptait faire de même des autres tout le long du chemin... Les filles étaient entassées sur le pont dans une espèce de cage en treillis. Grâce à quelques petits services que je rendis au vieux, il consentit à m'ammener la plus jolie fille dans la cabine et à lui enlever son voile pour que je fisse son portrait. »

tion parce que personne ne sera détourné de son service et que je pourrai les faire travailler et faire payer à mon paresseux équipage le mal qu'il m'a donné jusqu'ici.

Pour Paris, je ne songe pas à y venir de sitôt, amusez-vous avec le frère en attendant, je jouirai deux fois plus quand je reviendrai. Il parait que l'établissement dégringole au pas de charge j'en suis faché ce sera une perte pour nous. Le frère aîné a fait une fausse campagne bien bonne sous tous les rapports. J'en ai bien joui du fond de mon trou. Sur ce je vous présant mé omag respectueu.

FR O (PR. DE JOINVILLE).

## VII

Cher cuistre,

Pas de spectacle ce soir, nous sommes embêtés d'un sacré bal-cohue-représentative chez le Président de la Chambre. Nous y allons en corps, à l'effet de produire un effet politique. Mais nous y resterons cinq' en voilà assez pour gâter toute notre soirée.

Adieu vieux f...

FR. O. (PR. DE JOINVILLE).

## VIII

Saint-Omer le 24 juillet 1844.

Vous verrez par cette date que mes pérégrinations sont commencées et je profite d'un moment, mon cher Cuistre, pour commencer cette lettre. Lorsque j'aurai sous la main les annexes qui doivent y être jointes, annexes qui feront le principal intérêt de cette lettre, puisque je n'ai que fort peu de nouvelles à vous donner. De Paris vous savez que je n'en sais jamais rien puisque je n'y entre que pour m'enfermer aux Tuileries; de mon voyage ici, je vous annonce que j'ai rencontré à Doullens, Mr. Cordier qui m'a demandé de vos nouvelles; d'Afrique, on a trouvé à Orléanville une statue de Priape. La même découverte n'aurait-

elle pas été faite à la préfecture maritime de Brest depuis votre arrivée dans cette ville? D'Aumale, bonnes mais anciennes nouvelles, il travaille toujours beaucoup et l'Afrique parait avoir maintenant pour lui moins de charmes qu'autrefois, de Joinville, sa santé parait bonne : un long passage de sa dernière lettre vous est destiné, je vous l'enverrai de Paris afin de ne pas altérer la pureté de ce document; des rivoyeurs, je ne puis non plus rien vous apprendre car je n'ai pas eu le temps d'aller voir ces intéressants navigateurs pas plus que je n'ai pu m'acquitter de la commission de Joinville en vous chavirant en Seine. Pendant une demi-heure seulement j'ai pu essayer notre nouvelle et magnifique embarcation; cela m'a suffi pour casser son beaupré. Où étiez-vous pour nous tirer d'embarras grand marin!... Vous voyez que je ne dis que des bêtises mieux vaut donc ne rien dire. Pendant ce temps examinez, examinez et fournissez ainsi des défenseurs à la Patrie. Conservez au milieu de cela votre chère santé et revenez nous frais et rose comme par le passé.

De retour à Neuilly depuis ce matin, 26 juillet, j'y retrouve toutes les affaires et tous les ennuis qui viennent tomber sur mon dos drus comme grêle. Faute de temps pour faire une copie je vous envoie l'original de la lettre d'Hadji. Veuillez garder dans le plus profond secret la partie qui est entourée de crayon et dont je n'accepte pas la solidarité. Vous me renverrez ensuite la lettre. Voici de plus un renvoi que je vous devais. Je tiens à ne vous faire tort ni de celui là ni d'aucun autre. Vous ne m'aviez pas dit que Préhéran avait pris le fond de Gautier. Est-il toujours votre collègue au 4e de la IIe?

Adieu portez-vous bien, je suis bien pressé jusqu'au 14. Rien de nouveau.

B. à v.

N. (DUC DE NEMOURS.)

IX

14 juin 1848.

Cuistre mon ami, merci de vos lettres qui sont toutes arrivées sans encombre. Remerciez M. Léon Bertrand pour ses journaux, ils nous ont fait grand plaisir et nous avons été au moment

de lui envoyer un petit dessin de chasse en échange. Je suis beaucoup mieux mais je ne puis pas encore... ?... Vous me dites de me tenir tranquille; jamais je ne l'ai été davantage mais je ne peux pas empêcher les gens à qui cela convient de me voir à Paris lorsque je suis ici à pêcher tranquillement à la ligne. Je suis disposé à me tenir tranquille parce que je ne vois aucune utilité à me remuer en ce moment et que par exemple, le rôle ambitieux que l'on fait jouer à Louis Bonaparte en ce moment me serait odieux. D'ailleurs mon cœur est boisé et je n'assiste plus à tous ces événements que comme à un drame, une pièce du cirque. Seulement le dénouement est la (mot illisible) d'un grand peuple.

Ici on nous vend quelque partie de nos biens, les diamants et la dot de ma femme par exemple j'irai vivre au bord de la mer en Ecosse dans la partie la plus reculée en attendant que je puisse décider Aumale à venir en Amérique en attendant aussi que les événements aient assez dessillé les yeux de nos amis sur les chances chimériques qu'on nous suppose pour qu'ils ne s'offensent plus de notre départ.

Adieu. Que s'est-il passé hier à Paris, j'en suis curieux. Quand viendrez-vous épouser Miss Gavowood?

On nous a permis de tuer les lapins ici. Or hier à la tombée de la nuit trompé par l'obscurité j'ai tué un levrault!!! Grand crime. Je l'ai caché et aujourd'hui je vais aller l'enterrer.

Tout à vous.

PRINCE DE JOINVILLE.

X

5 juillet (1848).

Chère Mistress,

Nous avons eu le même jour la même idée (et cela nous arrive souvent) en nous écrivant réciproquement le 18 juin. Vous aurez donc reçu ma lettre en date de ce jour, et les événements accomplis depuis ne m'ont pas permis de redoubler, heureusement je sais qu'il ne vous est rien arrivé et V... nous a montré votre lettre. Je commence à être rassuré sur le sort de nos amis; cependant on vient encore de m'apprendre à l'instant une mort

qui me fait beaucoup de peine, le com[dt] Dumont du 28[e], en sorte que je ne me sens pas en humeur d'user avec vous du style enjoué que j'aurais voulu avoir. D'après ce que vous nous avez dit nous comptons positivement sur vous à la fin du mois et nous vous considérons comme engagé a cet égard. Cette perspective me fera moins regretter l'impossibilité où je me sens de correspondre aujourd'hui avec vous comme je le voudrais. Je viens de relire votre lettre du 18 pour voir si je n'avais a répondre a aucune question. Grand Dieu! que nous sommes déja loin de tout ce dont vous me parliez alors. Si au moins ces immenses evenements et tant de sang et de sang si précieux versé pouvaient porter d'heureux fruits pour notre malheureux pays! J'avoue que j'ai encore à cet égard bien des doutes et bien des inquiétudes. Je me suis réjoui en bon Français comme vous le pensez bien, du succès obtenu sur l'insurrection tout en pleurant la perte de tant de braves gens que j'estimais et que j'aimais et que j'avais la douleur de voir tomber pour une cause qui n'est pas celle de mes opinions politiques; mais je suis tous les jours à me demander si tant de victimes suffiront; si la lutte ne se reproduira pas, si il se trouvera une main assez forte pour faire sortir la France de la fatale ornière ou elle parait encastrée et quelle que soit mon estime pour le caractère du général Cav. (9) je vois de telles difficultés sur son chemin que j'avoue que j'ai des doutes sur sa réussite. Quoi qu'il en soit je m'associe de tout mon cœur à la gloire qu'il a eue en triomphant de l'insurrection et je suis loin de reconnatre tout ce que nous avons gagné par cette victoire qui relève les classes moyennes aux yeux de la noblesse, qui releve la nation aux yeux du monde et qui enfin nous a donné des gouvernants que nous pouvons estimer.

Mais je reviens à votre lettre du 18. J'y vois avec bonheur que vous êtes à l'abri du besoin. Puisse cet abri s'agrandir assez pour protéger complettement votre rotondité. Je vois ensuite que vous m'offrez vos services pour me faire arriver des niaiseries. Or il se trouve justement que plusieurs de ces niaiseries,

(9) *Cavaignac* Louis-Eugène (1802-1857), frère de l'homme politique. Général en 1844, se distingua pendant la campagne d'Algérie. Nommé en 1848, après la proclamation de la République, Gouverneur Général de l'Algérie. Battu par le prince Louis Napoléon pour la présidence de la République, il fut arrêté au 2 décembre et enfermé à Ham. Membre du Corps législatif il refusa de prêter serment et démissionna.

qui ne sont pas indifférentes à notre pauvre vie nous manquent en ce moment, et je vous serai tres reconnaissant de nous les procurer soit en nous les apportant soit en nous les envoyant. Si vous en avez l'occasion. Car ce sont deux choses qu'on ne trouve pas ici et je ne puis m'adresser qu'a vous pour me les procurer. Je voudrais deux livres de chocolat à la vanille de chez Masson rue de Richelieu près la fontaine Molière chocolat en tablettes pour être employé a la cuisine et puis des capotes, le plus que vous pourrez, car bien qu'on les qualifie d'anglaises ce vêtement est tout à fait inconnu en Angleterre. J'espère que ce passage de ma lettre provoquera chez vous un peu d'hilarité, mais ne le prenez pas en plaisanterie; ma demande est très sérieuse, et, bien entendu : honni soit qui mal y pense.

Sur ce, ma chère mistress, je vous baise les mains en vous souhaitant une bonne santé et en soupirant après le moment de vous revoir. En attendant si vous m'ecrivez donnez moi tout ce que vous saurez de nouvelles sur le sort de nos amis pendant la lutte.

Allways yours.

N.

## XI

17 septembre 1848.

Je pense qu'aujourd'hui vous allez porter votre vote sur l'autel de la patrie et remplir consciencieusement le plus noble des devoirs que puisse remplir en vertueux républicain le citadin de la plus gaie et de la plus riche des villes. Je suppose que vous votez pour Cabet, Raspail, Thouret (10) à moins que l'aigle impérial pour lequel vous avez combattu à St-Chaumant ne vous inspire un retour d'enthousiasme. Quand à moi lorsque je n'ai pas mal au foie j'ai la colique occasionnée par toutes les drogues que je prends.

Je me fiche pas mal de tout ce qui se passe, je ne rêve que

(10) Cabet (1788-1856), communiste français. Auteur du Voyage en Icarie.
Raspail (1794-1878), médecin et homme politique. Député à la Constituante en 1848.
Thouret (1807-1871), avocat à Paris. Fit partie de l'opposition sous Louis-Philippe. En 1848 commissaire de la République. Exilé en 1852 il revint bientôt en France et vécut hors de la politique.

pérégrinations et établissements lointains et je ne suis même plus sensible au dégout de ce que je vois. Pour le moment, n'ayant pas le sou pour courir à droite ou à gauche je pèche exclusivement à la ligne. Je me refuse à croire qui que ce soit et j'envoie de bon cœur tout le monde à tous les diables excepté de vieux amis comme vous.

Remerciez bien la dame au 100 E de son aimable lettre.

Quand à l'argent je crois qu'il arrive beaucoup trop tard. Adieu mon vieux.

(P. DE JOINVILLE.)

## XII

Claremont, le 22 octobre 1849.

O grand Guérard, professeur de mathématiques in secula seculorum. Je suis heureux de vous voir in high spirits et pourvu d'un nombre raisonnable de vaches à lait. Je vous remercie de vos bonnes lettres et, comme maintenant tout est all right quant aux affaires, vous souffrirez que je n'en parle pas, non plus que de politique car ça m'embête de ne jamais entendre parler que de lachetés de couillonneries, y compris le sacrifice offert par le cocuage de nos amis au puissant du jour du rappel des mois de banissement. Tout ce que je puis vous dire c'est que je crois que vous allez à la guerre parce que le Président qui veut absolument être un grand homme et Lord Polarcostex qui veut absolument que nous nous habituions à l'état révolutionnaire, le veulent. Je crois aussi que vous allez à la rouge ce qui ne me fait pas de peine, car cela nous procurera l'honneur de votre visite. Pour le moment je me porte comme le Pont-Neuf ainsi que toute la colonie de Claremont, on dessine, on lit et on fait toutes sortes de projets de voyages lointains. Sur ce, 1.000 amitiés. Le frère d'Allemagne revient le mois prochain, il dit qu'il s'est amusé. Comme nous sommes au temps des miracles cela pourrait bien être. Le frère d'Aumale continue d'aller de ses chevaux à ses manuscrits et vice versa. Toujours bon garçon. Sur ce mille bonnes amitiés, mon vieil ami. Je voudrais bien malgré tout brasser l'asphalte parisien. Tout à vous.

F. D'O. (JOINVILLE.)

## XIII

Claremont, 4 X$^{bre}$ 1849.

Cher Guérard,

Nous sommes dans la douleur de la mort de ce malheureux Doulat et nous pensons bien que vous aussi vous le regretterez vivement.

Ici les santés sont bonnes et tout va bien, nous sommes au grand complet.

Il me semble que vous approchez d'une nouvelle crise en France, votre boutique n'est pas viable. Qu'est-ce que c'est qu'un chef de gouvernement qui fait lui-même les projets de loi, ce n'est pas raisonnable et cela me parait pas devoir durer. Pourtant il est probable que la revue du 10 Décembre ne se passera pas tranquillement. Quel est le but de cette revue? Veut-on y trouver l'occasion d'une nouvelle révolution.

Peut-on profiter des cocus de la garde nationale pour aller coucher aux Tuileries. Il me semble que tout le monde ira à cette revue avec la pensée que d'une manière ou d'une autre l'empire en sortira. Ce sera curieux. Si l'empire n'en sort pas le Président sera bien malade. D'un autre coté cette parade impériale, si elle est du goût de la garde nationale, sera peu populaire auprès de l'esprit frondeur de l'officier de l'armée, et l'empire sans l'enthousiasme militaire ne sera guère solide. De tout cela je conclus que nous aurons bientôt du nouveau. Je songe à aller passer l'hiver au Portugal et en Espagne. Un monsieur Mottard, architecte, se disant votre élève et ayant éprouvé des pertes se dispose à aller chercher fortune au Brézil; il est venu me demander des recommandations que j'ai refusées. Aujourd'hui plus que jamais, je ne recommande qu'à bon escient. Sur ce mille amitiés.

FR. O. (JOINVILLE.)

## XIV

22 mars (*1850?*).

Professeur, il est donc convenu que nous vous attendrons le jeudi-saint vers midi à Claremont et que vous nous resterez jusqu'au mercredi de Pâques au soir. C'est court, mais enfin vous le voulez; car je ne suis pas assez loin de l'âge heureux de vos élèves pour ne pas être très certain du grand plaisir que vous leur auriez fait en leur donnant 15 jours de vacances au lieu de 8. Il est également convenu, quoique votre lettre n'en dise mot que vous descendrez et vous établirez à l'Ours sans faire aucun établissement à Londres. Dans le cas où la violence de vos passions vous forcerait à passer une ou deux nuits dans cette grande cité, je persiste, quoique je vous l'aye déjà mandé et que vous ne m'en aiez pas remercié, à mettre à votre disposition mon riche établissement de Northumb[d] str. Je vous recommanderai seulement de n'y pas causer de scandale par vos débordements.

Vous ne pouvez mieux faire que de m'apporter les bouquins que Fleury pourrait vous envoyer. Vous apporterez ce qu'il vous conviendra aux enfants. La Duchesse de Nemours et ma femme écrivent à leur couturière de déposer chez vous le mardi 26 des robes dont vous voudrez bien vous charger. Enfin on écrit aux mandataires du Roi, de la Reine, de mes frères et des divers hôtes de Claremont de faire porter chez vous tous les papiers, dépêches, caisses, paquets, objets volumineux et encombrants qu'on aurait à expédier ici. Soyez sans inquiètude, on ne sera pas assez impoli pour vous rembourser les droits de douane ni les frais de transports.

Je remets au moment où j'aurai le plaisir de vous voir la communication des divers aperçus neufs et ingénieux sur l'état de la France. Pauvre pays!... Il n'y a cependant pas de quoi rire, mais je suis français incorrigible.

Celle-ci n'étant à d'autre fin que de répondre à la vôtre du 15, je termine par les souhaits d'usage.

H. O. (AUMALE.)

XV

Twee, 26 Xbre 1858.

Charles-Jean, on me conte que vous vous permettez de médire du Padischah. Prenez garde! il vous en cuirai; vous maudirez le jour où vous aurez irrévérencieusement parlé de ce potentat. Vous n'aurez ni Berryer (11) ni Dufaure (12) pour vous défendre, et vous serez à peu près aussi bien que dans les griffes de M. Boitelle ou de son doux maître. A propos, je souhaite bien le bonjour à M. Boitelle et je l'engagerai à ne plus dépenser tant d'argent pour moi; ses agents provocateurs et espions lui font de beaux contes; mais je puis l'assurer qu'ils le volent indignement. C'est tout ce que je puis lui offrir pour ses étrennes.

Après cette digression qui aura du moins le mérite d'amuser Messieurs du Cabinet Noir, je reviens à vous. J'ai appris avec plaisir que vous aviez remplacé votre ancien commerce de craie et de torchons par celui des chiens courants; j'espère que le nouveau négoce sera aussi lucratif que l'ancien.

N'oubliez pas de donner un louis à votre hoir et neveu pour le premier de l'an, selon votre usage antique et solennel.

Ajoutez y 10 sols tournois pour le portier.

Toujours à l'occasion du nouvel an, je vous donne le nouveau nom de Bouchagroun.

Vous demanderez à entendre parler de moi. Vous devez être content.

Voilà tout ce que j'avais à dire.

Moi le Padischah!
AUMALE.

XVI

Clat 6 juin 1859.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Guérard ainsi que les modèles d'épures. Gaston a travaillé à ces épures et a fait quelques progrès à cet égard; mais son travail manuel est encore

(11) Berryer, Antoine (1790-1868). Avocat, orateur du parti légitimiste et fils de Nicolas, le défenseur du maréchal Ney.
(12) Dufaure, Armand, Jules, Stanislas (1798-1881). Avocat et homme politique. Ministre. Académicien. Vota pour le bannissement des princes d'Orléans en 1848.

lent et incertain. Maintenant, du reste, il a surtout besoin de se remettre au travail intellectuel, afin de réparer le temps que la maladie et l'absence de son professeur lui ont fait perdre.

Celui-ci est un peu renversé de n'avoir pu obtenir de ses travaux personnels tout le résultat qu'il désirait. Je me suis efforcé de lui persuader, quant à moi, qu'il doit s'estimer très heureux de ce qu'il en a eu. Je le pense ainsi, car non seulement il aurait pu être traité beaucoup plus mal (mais) de plus, ce qu'il a eu me parait satisfaire à ce qui lui importait le plus.

Vous désirez des nouvelles des santés, les voici : La R^e^ est mieux grâce à Dieu depuis quelques jours surtout; elle n'a cependant pas encore beaucoup de forces. Elle va partir pour Funbridge Wells, avec les J.

Je reste provisoirement ici avec mes enfans. Ceux-ci vont bien, grâces à Dieu, à l'exception de d'Al(ençon) qui ne mange pas et dont la croissance est arrêtée. — J'en suis tourmenté.

à côté de moi, le genou ne va pas complètement bien, et ma b. sœur n'a pas bonne mine. En revanche les enfans sont florissans.

Pour ce qui me concerne, je suis de plus affligé et inquiet de l'état de ma tante la Duch^e^ de K. à laquelle je suis vivement attaché et que je crois gravement atteinte.

Hors des préoccupations que me donnent les affaires de l'éducation et les santés, mes pensées sont comme celles de tous absorbées par la guerre. Je soupire après des succès prompts et décisifs obtenus par l'habileté des combinaisons et non par le sacrifice des hommes : car mon cœur saigne à chaque goutte de sang que je vois verser dans une guerre que, selon moi, mon pays n'avait pas intéret à faire.

Je vous remercie des conseils que vous me donnez pour l'éducation de Gaston. J'ai parlé à M. B. de lui faire donner des leçons à son frère; mais je crains que cela ne lui prenne trop de temps et ne le retienne sur des choses élémentaires, tandis qu'il doit s'instruire et se perfectionner dans de plus difficiles.

Adieu! Cher Guérard! Portez-vous bien! Soignez-vous bien! Venez nous voir! Votre présence nous fera du moins passer quelques bons momens.

Bien à vous de tout mon cœur.

N. (NEMOURS.)

## XVII

24 mars 1860.

Professeur, Si vous passez la Manche en mai, tout me porte à croire que vous nous trouverez à Twickenham, et que vous pourrez passer sous notre toit les 10 jours que vous nous promettez. Mais vous savez que Montpensier est ici et qu'il s'en va fin d'avril. Si vous ne trouvez pas moyen de venir auparavant, il croira que vous avez attendu son départ pour faire votre visite semestrielle. Avez-vous donc tant de fonds à placer et à déplacer que vous ne puissiez arriver un peu plus tôt et rester un peu plus longtemps. Nous trouverons toujours moyen de vous caser.

Nos mioches vont bien quoique Guégué (13) ait été enrhumé presque tout l'hiver. Les maîtres sont contents de lui, il montre des dispositions particulières pour la Chimie et la physique le professeur de mathématiques se plaint de sa lenteur sainte; mais vous ne les verrez pas, puisque cette année vous avez (sous le prétexte que vous avez encore moins affaire que d'habitude) retardé l'époque de votre première visite.

Vous êtes, m'a-t-on dit, un grand annexateur (14), vous en avez le droit. Pour moi, j'aime la chose mais pas les procédés. Je suis ravi de voir mettre en pièces les traités de 1815 que je déteste; mais tromper, toujours tromper finira par devenir un jeu dangereux.

Que Dieu vous tienne en joye et vous conserve toutes vos facultés physiques et intellectuelles.

(AUMALE.)

## XVIII

Cl[t] 12 X[bre] 61.

Merci de votre lettre, cher professeur, et de tout ce que vous me dites d'affectueux pour les miens!

La Reine vous remercie aussi de vos messages pour elle et de

(13) Guégué, le duc de Guise.
(14) Annexion de la Savoie et du Comté de Nice.

la nombreuse provision de Vichy que vous avez accumulée à sa destination. Elle voudrait beaucoup faire quelque chose pour le soulagement de vos maux. Car elle y pense souvent. Nous tous aussi, moi en particulier, et nous en serions tous heureux.

La Reine va assez bien, grâce à Dieu, aidée par une température parfois presque méridionale, du reste fort agitée comme vous le pensez, par les événements d'Amérique.

Vous ne comprenez rien, me dites-vous, à cette question, quoique vous en entendiez parler sans cesse. Il serait donc par trop présomptueux à moi de prétendre à vous éclairer. Seulement, malgré l'infériorité de mon entendement, j'avais cru, moi, comprendre certaines choses et je m'étais dit entre autres :

Le gouv[t] de l'Union a raison contre les Etats du Sud, parce qu'ils se sont séparés de lui et lui ont fait la guerre sans pouvoir, à l'appui de cela, arguer ni une raison ni un droit. Mais ce même gouv[t] de l'Union a tort, cent fois tort dans l'affaire de la Frent. Il a tort en politique parce que son premier intérêt était de ne pas susciter de querelle avec l'Angleterre. Il a tort ensuite parce qu'il n'avait aucun droit sur Slidelt et Laçon, là où il les a pris. À ses yeux, ces Messieurs étaient des rebelles, il les a toujours proclamés tels (jusqu'à ce moment-là et depuis lors) et ils ne pouvaient pas pour lui être autre chose.

Hors de son territoire, il n'avait donc plus de pouvoir sur leurs personnes. En les prenant de force, il a violé le droit d'asile.

Maintenant si ces Messieurs eussent été des belligérans, c'est aux légistes à établir, si selon les textes, il eût eu dans ce cas, le droit de les saisir sur un batiment neutre, allant d'un port neutre à un port neutre. C'est ce qui n'a pas été démontré jusqu'à présent selon moi.

Mais j'ajoute que le droit, eut-il existé dans les parchemins, il n'existait pas devant la raison et le bon sens. Il n'aurait pas fallu en user.

Ce serait assurément un grand malheur qu'une guerre eut lieu entre l'Amérique et l'Angleterre, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle puisse être prévenue. Il est encore au pouvoir des Etats-Unis de le faire, mais je l'espère peu. Mais mettez-vous à la place de l'Angleterre, auriez-vous laissé passer sans mot dire l'affaire du San-Jacinto!

Cela ne rend assurément pas intéressant la cause du Sud, mais le différent entre l'Union et la Sécession disparait pour le moment devant une question d'un autre ordre et qui touche plus sensiblement aux intérêts généraux du monde, question dans laquelle les torts sont du côté du Gouv[t] des Etats-Unis.

Sur le point que vous traitez ensuite, je suis encore plus entier que vous. Néanmoins je retiens l'expression de mon opinion jusqu'à ce que je sache le parti qui aura été pris. Chacun toutefois fera bien d'adresser à ceux qui doivent prendre ce parti, sa manière de voir.

J'attends des nouvelles prochaines d'examens nouveaux de mes fils. La mécanique appliquée a plu à Gaston. L'algèbre supérieure n'a pas fait le même effet sur Alonzo. J'espère néanmoins que les examens seront satisfesans. Gauthier va mieux. Il monte à cheval!

Adieu! cher Guérard, donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles.

Soignez-vous le corps et l'âme de votre mieux.

De tout mon cœur bien à vous.

N.

## XIX

Clar[t] 21 X[bre] 61.

Cher professeur, je vous remercie de votre sympathie. Je suis sûr qu'elle ne manque jamais, quoiqu'il m'arrive. Je suis, en effet, profondément affligé. Le sort de la malheureuse reine Victoria me fend l'âme et je ne puis détacher d'elle ma pensée. On la dit bien courageuse et résolue à se consacrer à ses devoirs de mère et de Reine, malgré son abime de douleur.

Pour moi, comme vous l'avez senti, c'est encore la rupture de liens anciens et qui m'étaient chers à plus d'un titre. Je considère de plus cette perte comme un grand malheur public. Un esprit à la fois aussi capable, sage et honnête que l'était celui du Prince Albert était un grand bien pour le monde dans la position qu'il occupait. Puisse ce vide douloureux ne pas se faire trop cruellement sentir.

Nous n'avons pas reçu vos boites encore; mais rien ne presse, et nous vous en remercions bien tout de même.

Merci de ce que vous me dites de la lettre reçue « en pépinière » (?). Elle me parait satisfaisante sur le point important. Quant à l'affaire du mal de mer, c'est un prétexte qui ne peut être pris au sérieux et ce n'est pas là la raison qui donne tant de désir de voir maintenant. Mais selon moi ce n'est pas le moment de voir. Car on entre dans une de ces périodes où les curieux oisifs sont fort désagréables à tout le monde et sont à peu près certains de recevoir des coups de tous les côtés sans compensation, surtout quand ils se trouvent dans la position de celui dont vous parlez.

On nous a écrit que vous étiez mieux. Je regrette que vous n'en disiez rien. En tous cas, tachez de vous conserver en paix le plus possible.

Ici nous sommes fort tristes et ces secousses répétées sont bien mauvaises pour la Reine, surtout en hiver, où pour elle on ne peut agir physiquement par le grand air et le mouvement, néanmoins, elle n'est pas malade grâce à Dieu, et vous fait ses amitiés, ainsi que nous tous.

Ma belle-sœur J. a toujours, hélas! bien mauvaise mine. Merci de votre souvenir pour mes fils. Le pauvre Alonzo a eu très bien pour son examen d'algèbre supérieure. On dit que c'est un des plus difficiles du cours. L'examen s'est passé devant toute la classe, 70 élèves. Sur 32 examinés avant lui, il y en a eu 7 qui ont été comme on dit la « bajados ».

Quant au frère aîné il a eu aussi la même note très bien pour l'examen de mécanique appliquée. Et tous deux avec le père J. G(authier) ont été passer 15 jours chez leur oncle Mont(pensier) ce dont je suis enchanté pour eux.

Recevez tous mes vœux pour l'année prochaine pour votre santé, prospérité, satisfaction de corps et d'âme, et pour que nous puissions jouir q. q. temps de votre bonne présence.

En attendant, je suis comme toujours, cher Guérard.

Votre cordialement affectionné

N. (NEMOURS.)

# GARDE-FOU

par ARMEL GUERNE

« Hélas! je suis pourtant un pauvre homme. »
HÖLDERLIN.

L'œuvre de poésie est avant tout œuvre de vie. Hors des glaces de l'écriture l'âme soudain transparaît, fait éclater soudain le miroir dérisoire de la beauté, se jette nue soudain aux éblouissements vertigineux. Et son risque unique l'emporte. — Que reste-t-il alors? A peine, dans le langage calciné, quelques fulgurations, quelques traces obscures comme ces marques mystérieuses de la foudre qui ne laissent rien de l'orage; quelques charbons métaphysiques. Des signes, dont on ne comprend pas le sens et qu'on sent chargés, malgré tout, d'une signification plus lourde, plus pressante et venue de plus haut. Dans l'air qui sent l'ozone et qui ne pèse plus son poids, danse une transparence insaisissable qui s'ouvre sur l'éternité. L'inimitable triomphe d'*un* silence s'avance au long des avenues ouvertes maintenant, qui ne se refermeront plus. L'invisible cortège a rejeté ses masques; le pathétique est terrassé. C'est le déversement de la lumière.

*Si proche*
*Et difficile à saisir, le Dieu.*

La procession des mots passe d'un monde à l'autre monde. Le verbe a reconquis sur l'homme presque tout l'incendie de son insoutenable liberté.

*Autrefois, il est vrai, les poètes*
*Disaient en parlant d'eux, comment*
*Ils s'étaient emparés de la force des dieux.*
*Mais nous, c'est au malheur que nous les arrachons*
*Les trophées...*

Naguère il y avait une souffrance; il y avait un homme déchiré. Beaucoup de sang pétri, tordu, broyé. Il y avait des cris encore et, partout, des ombres effrayantes. Tout un remuement profond des choses. Un écrasement et un poids. Il y

avait un nom sur cet homme et dedans quelqu'un qui écoutait. Souffrait. Un Poète. Quelqu'un qui se risquait tout entier; qui ne pouvait pas se reprendre; qui se penchait encore un peu plus sur le danger. En avant dans le sens de l'esprit. Il possédait ce glaive flamboyant : la parole. Il avait ce courage empli de cruautés et de blessures que le guerrier spirituel avance, comme un bouclier de chair, au-devant des périls, — cette audace à la fois patiente et emportée qui le précède comme un étendard, l'étendard de son sang dans le vent des hauteurs. Il avait le recueillement et la douleur, son existence. Et il avait été happé, précipité, englouti par le tourbillon intérieur de sa solitude en soi-même, cette solitude giroyante, verticale, qui ne s'ouvre qu'à Dieu.

Mais l'assaut, jusque dans son esprit, qui s'est précipité sur ses sens ouverts passionnément, ce ne fut point l'armée des épouvantes attendues et les ombres sournoises ou les venins profonds, non : ce fut une lumière implacablement crue, implacablement blanche, sans repli, sans ombre, sans reflet; et cela se rua en lui, en refluant de la parole même, remonta dans chacun de ses sens et les fit éclater. Insensé! On pensait aux abîmes sombres, aux abîmes d'en bas, sur lesquels on se penche; c'est aux abîmes de la transparence, aux abîmes d'en haut qu'il fut jeté.

« On peut tomber *en haut* comme on *tombe* en bas. » Il l'avait écrit; mais c'était du bonheur, alors, qu'il entendait parler. — Que sait-on du bonheur?

Oui, la réalité spirituelle abolit l'autre, si resserrée, si dure. Mais sous le choc de cette intelligence en lui, contre ses nerfs, qui le faisait crier, ouvert au viol de cette excessive lumière, il eut beau reculer, pas à pas, chercher refuge dans l'enfance et partout alentour dans tous les paysages de l'enfance et dans les ombres de son cœur : il n'y avait plus d'ombre. Au tumulte immobile de l'incandescence, il lui fallut céder. Partir. S'aliéner. Car l'homme intérieur doit rester dans la nuit de sa peau. Un homme ne choisit pas ses dieux.

Hölderlin en sa démence blanche, on devine pourquoi — et sous la loi de quelles transparentes terreurs — il avait renié son nom; pourquoi tout homme devant lui, qui portait ombre et épaisseur, il le nommait Votre Excellence, Monsieur le Conseiller, Altesse, Votre Sainteté; pourquoi il s'en disait, avec une humilité obstinée, le très obéissant serviteur! La vision dévorante de l'espace infini, quarante années durant,

ne relâcha pas sa proie. Quand vint la mort, dans la nuit du 6 juin 1843, il ne restait pour elle aucun travail à faire sur cet homme : le sommeil et la mort se confondirent, simplement.

Et le soleil réapparut d'entre les nuages au moment où l'on descendit son cercueil dans la fosse. C'était la fin, et le commencement (toute une longue enfance encore à faire pour son œuvre, puis le lent épanouissement que nous ne connaissons qu'à peine) du plus grand poète dans l'époque moderne. Ce fou, où ne se sont agitées ni les ombres ni les larves, mais en qui, après l'orage de l'amour, est venue se ficher toute droite, immobile, effroyable, la haute épée du midi de l'éternité.

« Honorez l'esprit de la terre et son regard qui est de l'or! Au fond de la mer où danse la fille de l'eau retentit le corail avec le coquillage; au château de cristal la fête bat son plein. Ma mère, quand je fus au berceau, m'apporta des fleurs qu'elle était allée chercher auprès de la fée nocturne des forêts, elle apporta de grands lys... De nuit, devant mon berceau, elle déposa le lys dans un verre d'eau. Le lys s'épanouit dans la clarté de la lune. Voyez-vous le cœur de la lumière dans l'univers bleu? Des nuages, ô feuilles d'azur et d'or! Voyez, il s'étend et il bourgeonne — ouvre-toi ! — et il répand des vagues de couleur, de lumière et de sons; le calice offre ses parfums — et fougueusement les monts, les vallées et les goùffres aspirent, respirent et engloutissent. »

C'est ainsi qu'il parlait, parfois, car ce n'est pas un texte mais une conversation, dans ce qu'il est convenu d'appeler la « nuit » de son esprit. Il nous reste son œuvre, maintenant, qui témoigne.



« Crois-moi, très cher ami, j'avais lutté jusqu'à en être mortellement épuisé, pour atteindre et conserver cette vie plus haute dans ma foi et ma contemplation; j'avais lutté au milieu de douleurs qui, selon toute apparence, sont plus écrasantes que tout ce que l'homme est capable de supporter avec son énergie d'airain. »



Toute œuvre poétique a ses soudaines capitales, dressées, cernées de murs, difficiles d'accès, mais vivantes pourtant au rythme du grand paysage dans le secret de leur enceinte : des poèmes dont l'existence brusque aux carrefours des che-

mins spirituels se fait plus significative, supposant derrière elle comme une longue tradition — et devant comme une prophétie — toute la vie et l'œuvre, la vie lente et précipitée et le nombreux mûrissement, fleurs et fruits, du grand élan mystique porté par le destin singulier du poète.

Tout paysage a ses hauts lieux, visités par les vents.

Et Hölderlin plus que tout autre, pour avoir approché plus que tout autre, et connu le rythme créateur, lui qui avait reçu la *parole* en dépôt et qui fut foudroyé, debout, pour avoir religieusement mésusé de ses magies. (Le don du verbe, pourrait-on dire. Et il avait voulu presque refaire, avec lui, un monde qui s'était spirituellement défait; mort comme une lettre morte, dont l'esprit s'est avancé ailleurs, et qu'on ne doit et ne peut, sans pécher contre l'Esprit, forcer à revenir dans le cadavre abandonné. Et pour cause.)

L'homme aboli, le poète restait intact; — et la parole passait à travers lui, secouant le vieux chêne qui s'efforçait de la retenir, de la dompter encore, de la contraindre, à ses fins personnelles. « D'ailleurs, car, en effet, pourtant, c'est pourquoi, seulement, mais, or, néanmoins, donc » : ce sont *ses* mots à chaque lieu, à chaque ligne, à tout moment, ce pantelant effort de l'homme qui voudrait ordonner encore, maîtriser, reprendre en soi, sous soi, cette parole qui parle seule; qui veut l'articuler; et il s'obstine à chaque essai nouveau à vouloir la parler de sa bouche. Mais la parole parle comme le vent; le verbe veut et va, et ne rend point de compte. Personne cependant ne les a approchés l'un et l'autre — le verbe et la parole — aussi près du secret, aussi intimement. Presque au miracle.

Et parfois, comme ici, le vent passe si fort qu'on peut à peine — et c'est presque un mensonge déjà — parler de langue et de poème. Œuvre d'esprit, presque sans corps. Elan mystique de plein fouet. Car tout l'effort ici, l'effort extrême et tendu à se rompre, toute la force du vieux chêne orageux, c'est pour se retenir à la terre. Non plus pour s'enlever, s'élever ou s'accroître : mais pour se retenir, pour se tenir en bas. En haut, le feu crépite. Mais ce n'est plus jeunesse, enthousiasme, ivresse aux écoutes du divin, ce n'est plus le lyrisme illuminé, cet émerveillement d'innocence comme autrefois, c'est le vent ravageur de la véritable expérience, le dangereux. Un cri : la conscience vient d'éclater, comme un soleil, dans

les espaces tournoyants. Les racines de la mémoire ont cédé. Mais le vent est toujours là; ne cesse pas.

Et c'est pourquoi l'*Unique* tient une place à part dans l'œuvre de Hölderlin avec son dénuement pathétique et cette hauteur déjà raidie, déjà possédée par les abîmes d'en haut, si vertigineusement lancée, mais qui veut s'incliner encore, qui voudrait pouvoir s'agenouiller, prier, respirer de nouveau du libre souffle mystérieux de l'enfance, ce souffle de l'humilité. Mais non! l'orgueil, mon Dieu, l'orgueil! Et la voici brisée, cette conscience, à jamais brisée par cet orgueil qu'elle a voulu terrasser. Les Anges seuls se nourrissent de la lumière. Et il n'y a que les saints pour mettre victorieusement autant d'application, d'obéissance soucieuse, d'attention redoublée afin de ne pas faire de miracles, afin de ne pas s'envoler d'ici. Les mystiques ne sont jamais plus gênés, presque honteux, coupables jamais autant que lorsque le surnaturel indécemment l'emporte sur le naturel et vient entre leurs mains éclater comme une fleur involontaire, une fleur indiscrète et qu'ils veulent cacher.

Les poètes ne sont pas des saints. Il y a l'œuvre : cette chair où l'esprit sans cesse recommence.



Aussi, farceurs, et vous, touristes de l'intelligence, mondains de tous les mondes, ô spectateurs, il n'y a rien ici pour vous. Rien qu'une vérité pathétique et la sérénité des feux du ciel. Ecartez-vous. Il n'y a rien pour vous distraire et le spectacle n'existe pas, où chaque mot porte le poids d'un monde et où l'espace ouvert est celui d'un risque absolu, d'un péril implacable; un risque couleur d'air et profond comme l'azur, dont il faut se faire l'héritier.

# POÈMES

par HÖLDERLIN
*Traduction d'Armel Guerne.*

## *L'UNIQUE*

*Qu'y a-t-il qui me tienne*
*A la félicité ancienne de ces rives*
*Attaché tellement que je les aime plus*
*Que ma patrie encore?*
*Car tel en un céleste*
*Esclavage vendu*
*Je suis là-bas, où l'Apollon s'est avancé*
*En royal apparat,*
*Et Zeus auprès d'une jeunesse sans péché*
*Daigna descendre et fit naître des fils,*
*Génération sacrée, et des filles de lui*
*Parmi les hommes, le Suprême.*

*De sublimes pensées*
*Beaucoup sont, en effet,*
*Jaillies de cette tête paternelle*
*Et des âmes grandioses*
*Chez les hommes, venues de lui.*
*J'ai entendu parler*
*D'Elis et d'Olympie, me suis*
*Dressé au sommet du Parnasse,*
*Et sur les monts de l'Isthme,*
*Et de l'autre côté aussi*
*Vers Smyrne et au-delà*
*Vers Ephèse je suis allé;*

*J'ai vu tant de beauté*
*Et mon chant l'a chantée*
*Cette image du dieu, vivante*
*Parmi les humains; pourtant*
*Vous, dieux antiques, et vous tous*
*O vaillants fils des dieux,*
*Il en est Un encore — je l'aime*
*Entre vous tous — que je cherche là-bas*
*Où vous le retenez, ce dernier de votre race,*
*Lui le joyau de la maison, dissimulé*
*Devant moi l'hôte étranger.*

*Mon souverain et mon seigneur!*
*O toi, mon Maître!*
*Quoi donc, que tu sois demeuré*
*A distance? Et là, quand j'allais*
*Interrogeant parmi les anciens,*
*Les héros et*
*Les dieux, pourquoi demeurais-tu, toi*
*A l'écart? Et maintenant comblée*
*De tristesse est mon âme,*
*Comme si vous mettiez, célestes! tout votre zèle, même*
*Pour que vouant mon culte à l'un,*
*Me fasse défaut l'autre.*

*Mais je le sais, c'est de ma propre faute*
*Cela! Car je le suis bien trop*
*O Christ! attaché et pendu à toi,*
*Frère pourtant de l'Héraclès.*
*Et je l'avoue avec audace, tu es*
*Le frère aussi de l'Evïos, celui*
*Qui attela les tigres à son char*
*Et s'en fut descendant*
*Jusqu'à l'Indus*
*Ordonnant au culte joyeux*
*Il propagea la vigne et*
*Des peuples mâta la fureur.*

*Une pudeur toutefois me retient*
*De comparer à toi*
*Ces hommes de ce monde. Assurément*
*Je sais, celui qui t'engendra, ton Père,*
*Celui-là même qui...*
. . . . . . . . . . . .

*Car jamais il n'est seul à régner.*
*Et il ne sait pas tout. Il se lève toujours*
*Un quelque chose entre les hommes et lui.*
*Et c'est par des degrés qu'il descend*
*Le Divin, ici-bas.*

*Mais l'amour cependant ne s'attache*
*Qu'à l'Un. Cette fois-ci le chant*
*Du profond de mon cœur*
*Ne m'est que trop venu,*
*Mais je la veux tourner en bien*
*Ma faute, dès le prochain*
*Quand encore j'en chanterai d'autres.*
*La mesure jamais, comme je le voudrais,*
*Je n'y atteins. Un dieu pourtant le sait*
*Quand viendra, ce que tant je voudrais, le meilleur.*
*Car tel le Maître fut*
*Cheminant sur la terre*

*Un aigle prisonnier,*
*— Et beaucoup, qui le virent,*
*S'y sont épouvantés*
*Puisque de tout son pouvoir*
*Il agissait, le Père, et du meilleur de Soi*
*Efficace au milieu des humains,*
*Et ce fut pour le Fils*
*Un grand tourment aussi jusqu'au moment*
*Où vers le ciel il fut enlevé dans les airs; —*
*De même est prisonnière l'âme des héros.*
*Les poètes, il leur faut aussi*
*Ces hommes de l'esprit, être des hommes de la terre.*

*Début de la traduction de*

*PATMOS*

Au Landgrave de Hombourg.

*Si proche*
*Et difficile à saisir, le Dieu.*
*Mais avec le danger, grandit*
*Aussi la sauvegarde.*
*C'est dans l'obscurité qu'ils habitent*
*Les aigles et sans peur vont*
*Les fils des Alpes, franchissant les abîmes*
*Sur des ponts à peine bâtis.*
*Or, puisque les voici entassées alentour*
*Les montagnes du temps*
*Et que les bien-aimés si proches se désolent*
*Sur des sommets de séparation,*
*Oh! fais-nous les eaux innocentes*
*Fais-nous des ailes pour aller, plus fervents de fidélité*
*Jusque-là et puis revenir.*

*J'avais parlé et aussitôt*
*Plus rapide que mon attente*
*Et au-delà de mon espoir*
*Un génie me ravit*
*De ma propre demeure. Le crépuscule*
*Assombrissait à mon passage*
*Les ombreuses forêts*
*Et les ruisseaux émouvants*
*De ma patrie. Jamais je n'avais vu ces lieux.*
*Mais bientôt dans la fraîche splendeur*
*Mystérieuse*
*Et s'épanouissant en une buée d'or*
*Sous les pas du soleil*
*Grandissant à mesure*
*Dans le parfum de ses mille sommets*

*Se révéla l'Asie; et moi, tout ébloui*
*Je cherchais à m'y reconnaître;*

*Car je n'étais pas fait aux larges avenues*
*Qui font descendre du Tmolus*
*Le Pactole en sa robe d'or.*

*Où le Taurus se dresse avec le Mésogis*
*Et ces jardins gorgés de fleurs*
*Immobile incendie. Mais avec la lumière, là-haut*
*C'est l'épanouissement des neiges argentées;*
*Et, témoignant de l'immortelle vie,*
*Sur les parois inaccessibles*
*Pousse un lierre sans âge, et soutenus*
*Par leurs vivants piliers, les cèdres et lauriers,*
*Voici les palais fastueux*
*Que les dieux ont bâtis.*

*Frémissantes autour des portes de l'Asie*
*Courant ici et là, nombreuses*
*Sur la plaine incertaine de la mer*
*Sont les routes sans ombre.*
*Mais il connaît les îles, le navigateur.*
*Et entendant alors*
*Que l'une des plus proches*
*Etait Patmos*
*Mon désir fut très grand*
*D'y pénétrer et d'approcher*
*De sa grotte obscure.*
*Car ni comme Chypre*
*Aux sources abondantes ou*
*Quelqu'une des autres*
*Patmos n'est somptueuse*

*Hospitalière cependant*
*Dans sa pauvre demeure*
*Elle l'est pourtant,*
*Et si quelque étranger*
*Echappé du naufrage et pleurant*
*Sa patrie ou son ami perdu*
*S'approche d'elle, c'est avec amitié*

*Qu'elle l'écoute; et ses enfants, les voix*
*Dans le bosquet incendié de chaleur*
*Et tous les bruits là-bas, où le sable*
*S'éboule et se fendille le rocher,*
*L'écoutent avec amour et retentissent*
*En retour de la plainte de l'homme. C'est ainsi*
*Que jadis elle a donné ses soins au Voyant*
*De Dieu le bien-aimé, lui qui dans sa jeunesse heureuse*

*Avait été, inséparablement*
*Avec le Fils du Très-Haut, car*
*Il aimait, Celui qui porte les orages, la candeur*
*De l'adolescent, et lui, l'homme attentif, il avait vu*
*Avec exactitude le visage de Dieu*
*Pendant le mystère du cep, quand ils étaient assis*
*Ensemble à l'heure de la Cène*
*Et dans son âme grande en pressentant paisiblement la mort*
*S'exprimait le Seigneur, et de tout son amour,*
*Car jamais il n'avait eu pour dire*
*Tout le Bien, assez de mots, jadis, ni pour rasséréner*
*Telle qu'il la voyait, l'humeur sombre du monde.*
*Car tout est bien. — Et il mourut. Il y aurait beaucoup*
*A en dire. Et ils le virent, ses amis, jusqu'au dernier moment*
*Le regard triomphant du plus serein d'eux tous.*

*Mais la tristesse les saisit, maintenant*
*Que le soir était tombé...*

. . . . . . . . . . . . . . .

### *MOITIE DE LA VIE*

*Lourde de poires jaunes*
*Et de roses sauvages débordant*
*La terre est penchée dans le lac,*
*Vous cygnes de toute grâce*
*Et ivres de baisers*
*Vous baignez votre tête*

*Dans l'eau sobre et sacrée.*
*Mais hélas! où les prendre*
*Les fleurs, quand c'est l'hiver, et où*
*Le brillant soleil*
*Et les ombres de la terre?*
*Les murs se dressent*
*Sans parole et glacés, dans le vent*
*Crissent les enseignes.*

## *AGES*

*Vous cités de l'Euphrate!*
*Et vous rues de Palmyre!*
*O forêts de piliers sur les étendues du désert,*
*— Vous êtes quoi?*
*Elles vous ont été arrachées vos couronnes*
*Pour avoir dépassé les limites*
*Propres à ceux qui respirent,*
*Par les hautes fumées des dieux*
*Et par le feu jetées à bas.*
*Or je suis maintenant assis sous les nuages*
*(Riches chacun de son repos), sous*
*Les chênes bien ordonnancés, sur*
*La lande du chevreuil, et m'apparaissent*
*Comme étrangers et morts*
*Les esprits des bienheureux.*

## *LE COIN DE HAARDT*

*Jusqu'en bas dévale la forêt*
*Et ressemblant à des bourgeons, les feuilles*
*Pendent vers l'intérieur, et au-dessous*
*Fleurit un sol qui est loin*
*D'être sans éloquence.*
*Là Ulrich a passé*
*En effet; souvent songeuse, sur son seuil,*
*Une grande destinée toute prête*
*Pense aux lieux au-delà.*

## *MURS, OUI...*

*Mûrs, oui, trempés au feu, et cuits,*
*Et sur terre éprouvés sont les fruits; et il est une loi*
*Que tout aille en dedans, ainsi que les serpents,*
*Prophétique, rêvant sur*
*Les collines du ciel. Et tant de choses*
*Sont comme sur les épaules*
*Une charge de bois*
*A porter. — Mais les chemins*
*Sont mauvais. C'est que vont de travers,*
*Tels des chevaux de sang, les éléments*
*Prisonniers et les lois*
*Anciennes de la terre. Et toujours vers l'inentravé*
*S'évade une nostalgie. — Mais tant de choses*
*A porter. Et nécessaire est la fidèlité.*
*En arrière, pourtant, et en avant, nous ne voulons*
*Point voir. Mais nous laisser bercer*
*Comme sur une barque dansante de la mer.*

## NOTE

Mise à part la désespérante litanie des *Lettres à sa mère* qui se poursuivra tout au long de la folie (mais avec une voix qu'on sent volontairement voilée, étouffée, étrange), les dernières lettres que nous ayons d'Hölderlin sont adressées à Wilmans, son éditeur. Il publiait alors sa traduction des tragédies de Sophocle.

« Je vous enverrai aussi au cours de l'hiver différents poèmes lyriques aussi longs, de 3 ou 4 feuillets, de sorte que chacun pourra être imprimé séparément, car ils concernent directement la Patrie et le Temps. » (8 décembre 1803.)

« Je suis en train de réviser quelques *Chants Nocturnes* pour votre Almanach. Mais j'ai voulu vous répondre immédiatement...

« C'est un vrai plaisir de se consacrer au lecteur et de descendre avec lui dans l'arène étroite de notre culture encore dans l'enfance.

« Les chants d'amour s'envolent d'ailleurs toujours d'une aile un peu lasse, car nous en sommes toujours au même point en dépit de la diversité des sujets; la haute et pure jubilation des chants nationaux est tout autre chose. » (fin décembre 1803.)

« Je crois m'être exprimé catégoriquement contre l'enthousiasme excentrique et avoir aussi atteint la candeur grecque; j'espère demeurer toujours fidèle à ce principe, même si je devais être amené à exposer plus hardiment ce qui est interdit au poète, en m'opposant à l'enthousiasme excentrique. » (2 avril 1804.)

Cette lettre est la dernière.

Or, c'est dans l'*Almanach* de Wilmans, en 1805, que parurent *Moitié de la Vie*, *Ages* et le *Coin de Haardt* : trois de ces « Chants Nocturnes » auxquels ce titre restera. Pourquoi « nocturnes » ? Parce que, dans la pensée d'Hölderlin, c'est bien sur le présent qu'ils s'ouvrent : sur ce temps de la « nuit des dieux » qui se sont retirés du monde, qui l'ont abandonné. Les grands Hymnes, au contraire, s'ouvrent sur l'avenir : le temps de la réconciliation et de la lumière à nouveau répandue, divinement répartie aux humains : la « nouvelle aurore des dieux ».

Le poème sans titre (Mûrs, oui, trempés au feu...) est sans doute le plus intense et le plus magnifiquement invocatoire de l'œuvre entier. Bref, abrupt, serré dans un rythme si tendu que chaque mot va retentir à des distances infinies, il porte à son maximum le *pouvoir poétique* d'Hölderlin. Véritablement, c'est un geste de la parole, l'acte même. La beauté n'est plus là, prisonnière plus ou moins volontaire entre les mots : elle est dans le mouvement des abîmes alentour, dans le jeu des espaces sans horizon que ce court langage a ébranlés. Initiateur puissant, il est lui-même dévoré par les puissances des harmonies en cours, qu'il vient de susciter; signe, il se recompose et se charge du sens de ces mouvements entre lesquels il défile. Comme une étrange respiration d'orage, le poème reçoit toute sa vie du souffle que son souffle est allé éveiller aux sources de la vie. Et il ne retombe plus. Mais la résignation violente de la fin — et si peu résignée ! — on peut l'entendre soudain comme le soupir de la création.

*Patmos* et l'*Unique* sont de l'automne 1802.

A. G.

# LETTRES A CHRISTIAN BECK

par ANDRÉ GIDE

(*Fin*) (1)

## XIX

Jeudi.

Mon pauvre ami, combien m'attriste votre lettre! Combien elle m'attristerait plus encore si je devais la prendre tout au sérieux! Mais quoi? Vous êtes condamné comme Mauclair le fut, comme je le fus moi-même, comme tant d'autres dont la vaillance morale est un de ces « facteurs « dont ne savent ni ne peuvent tenir compte les médecins. Je vous imagine difficilement aussi mal que votre alarmante lettre vous peint, et ce qui m'inquiète dans votre exagération présente, c'est qu'au premier mieux vous ne vous l'exagériez de même et ne vous considériez aussitôt comme guéri. Tout cela demande une longue patience.

Savez-vous que sur 10 tuberculeux qui guérissent, on compte sept à huit hommes pour deux femmes. Inutile d'insister; je crois fermement que vous avez le genre de vertus qu'il faut pour guérir; et vous en acquerrez de nouvelles — comme on accorde son instrument afin de chanter, *après*, plus purement sur le mode lydien le « cantique de remerciements du *guéri* ».

Que ne suis-je auprès de vous, cher ami! Il me semble que l'expérience que j'ai de ces tristes matières serait si propre à vous *rencourager*. Rosenberg prétendait que j'étais un peu marabout. Ne craignez pas de me demander conseil. Sans doute vous allez végéter assez misérablement tout l'hiver; je ne crois guère à la vertu curative des climats doux; mais ils endorment le mal et vous câlinent. On temporise indéfiniment avec eux. Et dès que vous le pourrez — et que votre état et la

(1) Voir *Mercure de France* du 1er juillet 1949.

saison le permettront — esayez de l'air aseptisé des montagnes. (Au demeurant tout cela dépend des tempéraments.) Mais ne pouvez-vous dès à présent chercher au-dessus de Grasse ou du côté de Puget-Théniers? Vous auriez à la fois tiédeur et vivacité caustique de l'air... Ecrivez-moi, car je suis

Votre ami,

ANDRÉ GIDE.

XX

18 novembre 06.

Mon cher ami,

Je suis très ennuyé de vous savoir souffrant; considère qu'il est bon d'avoir été malade; mais déplorable de l'être. Moi-même je ne bats que d'une aile et vis fort piteusement. Tout va bien encore tant qu'on peut, avec assurance, affirmer « je guérirai », comme vous faites.

Cher ami, croyez-moi, n'allez à Biskra que guéri. C'est la plus attirante des oasis, mais toutes ces oasis sont pour des gens très bien portants. Les sautes de température, les différences de température, du jour à la nuit et du soleil à l'aube, dans *toute* la région saharienne, sont terribles, — et l'aridité de l'air, les coups de vent, etc. En deçà du Sahara, il n'y a que le Sahel et la côte, de températures plus clémentes, plus constantes, mais humides. Cher ami, je ne crois pas que cette humidité (du bord de la mer) soit à craindre; tout au plus peut-on dire qu'elle affaiblit à la longue... (?) et en été. Je crois volontiers que vous vous trouverez bien du climat d'Alger même ou des environs et que vous y pourriez vivre à bon compte.

Si vous saviez ne pas craindre le froid, vous trouveriez un air plus sain, plus sec, plus pur à Fort-National, dans la montagne, non loin d'Alger, au-dessus de Tizi-Ouzou. (Auberge assez confortable, et grand intérêt de paysage, de mœurs des habitants, etc.) Vous feriez là-haut une cure d'air alpin que, si j'étais médecin, je conseillerais certainement. Mais cela dépend des tempéraments.

Blida, température égale; mais pluies fréquentes, encore plus qu'à Alger — difficultés d'installation ailleurs qu'à l'hôtel — touristes, etc.

Voici donc ce que je vous conseille : si vous êtes bien décidé à aller en Algérie, débarquez à Alger et reposez-vous. Rien n'est plus à craindre que la fatigue; elle gâte les plus beaux pays. Après que, en tramway, vous aurez battu quelque peu la banlieue (... les hôtels de Mustapha sont très chers), choisissez un beau jour et partez pour Tizi-Ouzou; une guimbarde vous hissera jusqu'à Fort-National où vous coucherez une nuit, et vous vous rendrez compte du lieu. S'il ne vous plaît pas, vous redescendrez aisément à Alger.

Si, pour gagner l'Algérie, vous devez passer par Paris, faites-moi signe, je serais heureux de vous revoir, et d'ajouter quelques conseils encore à ceux de cette lettre.

Ne craignez pas de me récrire encore si vous voulez que je précise quelques points. Questionnez.

Je suis votre,

ANDRÉ GIDE.

## XXI

(1906)
Dimanche 23 décembre.

Déjà j'avais décliné l'aimable demande de Van Lerberghe; pas plus pour *Hercule* que pour *Pan* je ne me sens en mal de préface, et, malgré mon goût pour votre pièce, je ne saurais écrire ici que quelque fadeur assez gauchement amicale. A vrai dire j'ai la plume lourde, et peut-être si j'étais plus flambard parlerais-je différemment.

Quel plaisir vous me ferez en m'envoyant cette lettre que vous m'annoncez presque...

Je prépare (oh! bien lentement) un essai sur la mythologie que je voudrais fait pour vous plaire.

Je vous en prie, dites-moi que vous allez mieux; je ne parviens pas à vous imaginer vraiment malade.

Votre

ANDRÉ GIDE.

## XXII

(1907)
21 février.

Mon cher Beck,

Combien je suis heureux de voir que vous allez mieux! J'achève mon *Enfant prodigue,* et suis

votre

ANDRÉ GIDE.

J'ai déjà fait partie d'une association secrète qui avait pour but d'aider le fondateur à giffler Jean Lorrain sans que celui-ci puisse rendre la giffle, but qui ne s'est dévoilé que plus tard (1). Ça n'a pas réussi.

(1) *Aux seuls adhérents.*

## XXIII

(1907)
27 février.

Mon cher Beck,

« Le Canard et la Succinée » ! Admirable! C'est fâcheux que le troisième héros porte un nom peut-être un peu rare, mais je ne saurais vous le reprocher.

C'est pour avoir trouvé dans mon jardin une chrysalide de bombyx complètement occupée par de petites chrysalides d'ichneumon que j'eus l'idée d'écrire mon *Saül* dépossédé de soi par ses démons. L'évolution du Distomum est d'un intérêt très général. Les *relations* entre les êtres sont infiniment... (*La lettre ici est brusquement interrompue. Elle reprend au verso*) *:*

Je reviens de la campagne où j'avais été passer quelques jours pour tailler mes rosiers. Très heureux d'apprendre votre projet d'aller en Suisse à la belle saison. Mais par pitié pour vous, allez-y avant l'affluence.

Votre,

ANDRÉ GIDE.

*Note. — Nous n'avons rien retrouvé au sujet du* Canard et la Succinée, *qui n'a pas dû paraître.*

XXIV

Cuverville, 1er avril.

Mon cher Christian Beck,

Je lis — et ma femme lit — avec attention amusée vos esquisses, Les mots sont joliment notés, certains charmants et pleins de sens, quelques-uns moins révélateurs.

Ma femme est très sensible à votre hommage et vous remercie de cette dédicace proposée; mais elle a cette bizarrerie de ne pas se réjouir à voir imprimé son nom; croyez qu'ici elle vous reste aussi reconnaissante de l'intention que de la chose faite.

Je viens d'achever un *Enfant prodigue* que vous pourrez lire dans le prochain *Vers et Prose.*

Comment allez-vous? Ne sera-t-il pas bientôt temps pour vous de gagner la Suisse?

Au revoir. Croyez-moi bien

affectueusement,

ANDRÉ GIDE.

XXV

2 juillet 1907.
Cuverville,
par Criquetot-l'Esneval
(Seine-Inférieure).

Mon cher ami,

Rassurez-vous, j'ai bien reçu votre lettre et je vous en remercie. Puissiez-vous en me l'écrivant avoir trouvé un remède momentané contre votre ennui. Très bon signe, cet ennui; indispensable pour la guérison; il doit devenir intolérable. Aussi je ne viens pas chercher à vous en distraire aujourd'hui.

Simplement, motivés par ce que vous m'en dites, quelques mots de préface à l'*Enfant prodigue.*

Cher ami, vous prenez, je le crains, trop à la lettre la première personne de cette opérette. L'important pour moi, c'est que, œuvre d'art, elle soit réussie. Je crois y avoir montré assez éloquemment les diverses faces de la question, et non d'une manière abstraite, mais avec tout le pathétique qu'elle comporte. Enlever ici l'aiguillon, c'est enlever l'intérêt. (Je me suis souvent demandé, entendant comparer l'œuvre d'art

à un fruit, si pour moi il ne siérait pas plutôt de l'assimiler à une gale; je n'ai pas à vous apprendre qu'elle forme des excroissances souvent fort belles, ayant précisément l'apparence de fruits, qui donnent naissance en s'ouvrant à un « insecte volatile » (Chénier) dont l'aiguillon peut causer gale semblable, — et qu'il en est enfin de ces faux fruits « dont on fait de l'encre », — ce sont les miens indubitablement.

Somme toute, vous voulez m'indiquer le moyen de n'avoir pas écrit l'*Enfant prodigue*. Vous pourriez procéder de même pour Ibsen, dont les drames ressemblent singulièrement à des noix de gale, eux aussi. A moraliste (que je suis) moraliste et demi puisque vous voulez m'enseigner le bonheur.

Ceci ne vous dit point comment j'ai été amené à écrire l'*Enfant prodigue*.

Voici : Peut-être ne savez-vous pas que Claudel, après avoir trouvé en Jammes une brebis facile à ramener au Seigneur, a voulu m'entreprendre à mon tour. Cela s'appelle, n'est-ce pas, « convertir ». Il ne se dissimulait sans doute pas qu'avec mon hérédité et mon éducation protestante il n'avait pas tâche facile; n'importe, il s'obstina, encouragé jusqu'à l'excès par la très vive sympathie que je montrais pour son œuvre et par l'immense crédit dont en bénéficiait sa parole. Tant par lettre que par conversation nous allâmes fort loin. Jammes, sur ces entrefaites, me fit entendre qu'un article de lui, qu'une dithyrambique « étude » allait célébrer ma conversion. Je compris qu'un malentendu risquait de s'établir, et résolu à ne pas devoir d'éloge de Jammes à un (involontaire mais reconnu) compromis moral, je lui écrivis une longue lettre explicative, qui amena de sa part un brusque refroidissement. Il sentit que « j'échappais ».

Tout de même, comprenant jusqu'au fond des moelles et L'INTÉRÊT du geste que Claudel et lui souhaitaient me voir faire, et pourquoi je ne le faisais pas — et comment, si je l'avais fait, ce n'eût pu être qu'à la manière dont MON Enfant Prodigue rentra à la MAISON, et pour aider à en sortir le petit frère — j'écrivis cette petite œuvre « de circonstance » où je mis tout mon cœur, mais aussi toute ma raison. Je la dédiai à Arthur Fontaine, ami et de Jammes et de moi, vivement intéressé par la « question religieuse » — à qui Jammes venait de dédier *Pensée des Jardins* avant son retour au catholicisme — et par manière de pendant.

Voici. — Au demeurant, mon « état moral » si j'ose parler

de cette maladie secrète qu'est la conscience — est fort bon quand je vais bien. Mon inquiétude, mes dépressions, sont le résultat d'insomnies et de la fatigue intellectuelle qui les suit. Aussitôt je remets tout en question. Depuis deux ans à peu près je suis malade de cette fatigue (et je l'étais souvent, enfant).

Ne dites pas : je suis malade aussi.

Mes *Nourritures terrestres* sont le fruit de ma tuberculose. J'ai passé par où vous passez : ce fut l'époque de mes plus grandes ferveurs.

Au revoir. Pourtant guérissez-vous.

Je suis votre ami,

ANDRÉ GIDE.

J'imagine aisément l'emmerdoir que doit être Arosa; ce ne sera toujours pas pire que Schönbrunn et Adelboden où je passai trois mois l'été dernier.

Je vous plains beaucoup.

## XXVI

17 décembre 1907.

Mon cher Beck,

Ne vous méprenez pas au renvoi de votre lettre précédente. Elle ne marquait pas un dédain; mais une preuve par l'absurde de l'absurdité de ce que vous avanciez.

Je trouvais, de plus, passablement impertinent je l'avoue, que vous adressiez ces singuliers propos (qui furent ceux de Tinan, d'Albert et de l'école du *Centaure*) précisément à l'auteur de livres qui ne trouvent pas cent lecteurs — et qui n'en accuse point « le public » mais non plus certes ses ouvrages et répugne à la sorte de mysticisme bourgeois qu'implique la croyance à une relation quelconque entre la valeur réelle d'une œuvre, d'une prouesse, d'une découverte scientifique, géographique ou idéologique, ou d'un simple acte d'amour, de piété ou d'égoïsme — et son succès dans le monde.

Et ne me poussez pas à définir ce que j'entends par « valeur réelle » parce que devant mon silence, vous ne triompheriez qu'en apparence. Vous mériteriez que je vous dédie mon essai sur la « Gloire » que je prépare — et qui sera entre autres ce que j'aurai écrit de mieux — ou plutôt vous mériteriez que, vous l'ayant dédié, je vous enlève la dédicace.

Non; je ne puis — ou plutôt je désire ne rien faire auprès de Rouché au sujet de votre manuscrit — étant déjà avec lui en instance au sujet de trois autres choses et risquant d'en compromettre « le succès » si j'attache à sa porte cette quatrième. Mais, s'il vous a précédemment accepté, que ne lui envoyez-vous directement votre manuscrit (ou ne le faites envoyer si vous préférez) en y joignant une lettre où lui rappeler qu'il avait bien jugé de ce manuscrit naguère?

Je n'ai pu trouver encore temps pour le lire — et ne vous promets point, l'ayant lu, de vous en parler — mais soyez bien convaincu, cher Beck, que si j'étais sans réelle considération pour vos écrits de naguère, je ne vous parlerais pas comme je le fais aujourd'hui.

Guérissez-vous tout à fait.

Je suis bien cordialement vôtre,

ANDRÉ GIDE.

## XXVII

21 décembre 1907.

Mon cher Beck,

Parfait, voici notre sentiment de la gloire mis au point. Je dis *notre,* car il m'est difficile de penser autrement que vous ici. Le « robinsonnisme », comme vous dites, m'avait tourmenté lorsque je méditais mon *Philoctète.* Mais ce serait tout autrement que je parlerais dans le traité que je projette.

Votre seconde lettre me parvient, interrompt la réponse que je faisais à la première.

Non, pour votre manuscrit je ne puis promettre qu'il passe en tête, et si vous insistiez je préférerais, de beaucoup, vous le renvoyer. Le N° s'ouvrira sans doute par les lettres de Van Lerberghe ou par la conférence de Grégoire Le Roy sur celui-ci.

N'accusez pas Ruyters au sujet de Gastilleur; il a eu, très fâcheusement, la main forcée; c'est une histoire à laquelle, si j'eusse été prévenu assez tôt, j'aurais mis bon ordre. Quant au service de la revue, ils ne l'ont supprimé pas plus pour vous que pour d'autres. La mesure (fâcheuse peut-être, mais je ne discute pas ce point) a été *générale;* moi-même j'ai dû payer mon abonnement. Du reste, *Antée* ne paraissait plus depuis 3 mois.

S'il arrivait quelque chose pour vous, chez « Herbert », cela m'eût été renvoyé. Je n'ai rien vu.

Mais à présent tout change : bureaux, secrétariat, administration, etc. Pour ce qui est des livres qui seraient parvenus à votre nom là-bas... ma foi je ne réponds de rien : mais s'il y a eu fautes, elles sont imputables à Grosfils, *qui n'est plus là.*

Bien cordialement votre

ANDRÉ GIDE.

## XXVIII

Noël 1907.

Mon cher ami,

J'avais communiqué votre longue et excellente lettre à Marcel Drouin qui l'avait beaucoup goûtée, ainsi que votre communication à l'A. des Sc. Croyez bien que moi-même j'y avais pris vif intérêt.

Mais ne comptez sur moi pour aucune démarche, fût-ce celle d'aller trouver Souza. Et ne voyez dans cette abstention ni négligence, ni mauvais vouloir, ni seulement apathie... mais reploiement et recueillement d'un égrotant contraint, bien à contre humeur, de fuir toute tribulation adventice et de garder le peu de chaleur de son cerveau anémié pour un travail qu'il perdrait tout espoir, sinon, de pouvoir jamais mener à bien.

Tout de même, merci pour *Antée.*

Vrai, je suis très fatigué depuis quelques jours; et vous envie Leysin ou le ballon.

Au revoir. Et c'est qu'il vous déplaira peut-être beaucoup mon prochain livre!

Votre cordial,

ANDRÉ GIDE.

## XXIX

Dimanche, fin décembre 07.

Parfait docteur et cher ami,

Ah! si seulement, naguère, rangeant ma bibliothèque, vous n'aviez placé le tome V de Corneille avant le III et deux volumes de Sainte-Beuve la tête en bas, quel bon secrétaire vous auriez fait. Et sans doute nous n'eussions connu, ni vous la tuberculose, ni moi cette dénutrition des tissus si

préjudiciable à mon génie. En outre, que d'agréments, que d'avantages! Quelle aisance de la pensée!

Cher Christian Beck, à l'occasion de la nouvelle année, je vous adresse tous mes vœux, mes sourires un peu fanés et l'assurance à neuf de mon affection sincère.

Votre

ANDRÉ GIDE.

## XXX

13 février 1908.

Mon cher ami, on ne vous a ni oublié, ni supprimé.

Moi non plus je n'ai pas encore reçu le N°. Déjà je me suis plaint, en votre nom et en celui des autres collaborateurs, du non-envoi d'épreuves. Pareille négligence ne se renouvellera pas, je l'espère. Excusez quelques tâtonnements de cette nouvelle administration.

Je ne vous oublie pas, mais travaille et ne me tais devant vous que parce que je ne suis pas encore vêtu de blanc.

Mais voici du beau temps.

Très votre,

ANDRÉ GIDE.

## XXXI

28 février 1908.

Mon cher ami,

*Antée* n'a repris pied qu'un instant. Le ballot contenant les N°s de janvier s'est égaré. Le procès que Griffin intente à la Gare du Nord vous permettra peut-être de relire, imprimé, le *Carnet d'un Suicide*, mais ne corrigera pas les coquilles, s'il y en a. Ne vous *inquiétez* pas; c'est maladif, et vous devez vous bien porter.

Croyez-moi toujours bien affectueusement,

ANDRÉ GIDE.

*Note.* — Carnet d'un Suicide *a paru dans la revue* Antée, 4° *année, n°* 1, *du* 15 *janvier* 1908, *et aussi dans le N°* 7-8, *tome II,* 1909, *de la revue* Les Visages de la vie, *sous la rubrique* Chronique de l'altruisme *tenue par C. Beck.*

XXXII

6 avril 08.

Mon cher Beck,

Je suis bien en retard avec vous. Excusez-moi. Je reviens d'Italie où j'avais été réchauffer mon sang et rafraîchir mes pensées; puis j'avais ajourné toute correspondance jusqu'à l'achèvement de mon article sur Dostoievsky (il paraît à la fin du mois dans la *Grande Revue*. Si vous ne la trouvez pas facilement, je tâcherai de vous envoyer un tirage à part).

Grande perplexité au sujet de la Revue. Montfort voudrait en fonder une et nous rallie, non point autour de lui, mais avec lui. (Inutile de vous dire que la « fusion » d'*Antée* avec la *Phalange* n'existe que sur la couverture de cette dernière; *aucun* de ceux qui s'intéressaient à *Antée* n'a suivi le mouvement qu'a tâché de provoquer Griffin.) Si le projet de Montfort ne marche pas (et le fonctionnement ne devrait commencer qu'en octobre ou janvier prochain), je crois que je laisserai votre projet me sourire. Je ne vous cacherai pas que, à quelques-uns, tout en étant amis de plusieurs Belges séparément, nous craignons le foisonnement de ce noyau belge. Le premier *Antée* était bien : une revue belge où collaboraient des Français. De même la revue de Montfort serait : une revue française où collaboreraient des Belges. Mais une revue Franco-Belge?... enfin! c'est à étudier.

Pour ma copie? dans l'une ou l'autre de ces revues, c'est uniquement une question de santé. Si je vais parfaitement bien : oui, certainement...

Que je suis heureux de voir que vous avez quitté la Suisse! J'aimerais bien vous voir cet été, et, si je vais dans le midi, tâcherai de me détourner jusqu'à vous.

Quels sont vos projets (de « résidences »)?

Au revoir. Les meilleurs souvenirs de Drouin à qui j'ai lu vos dernières lettres.

J'ai retrouvé dans G. Paris la légende à laquelle vous faites allusion. Excellente.

Au revoir. Vale.

Votre,

ANDRÉ GIDE.

## XXXIII

Cuverville, 12 octobre 08.

Cher ami,

Un malade vous écrit, dont le nom de Naples, de Capri, fait battre le cœur.

*Utinam ex vobis unus...*

Dites maintenant : combien de temps demeurez-vous là-bas? Donnez-moi les précis renseignements que je ne pouvais obtenir de Montfort. Quel hôtel à Anacapri? Je veux dire quelle sorte d'hôtel? Ne peut-on se loger ailleurs qu'à l'hôtel et prendre la pension? Quel prix? Pour un peu je m'écrierais : Avez-vous de la chance d'être malade! Pour moi je ne fais que souffrir des nerfs; cela ne compte pas pour sérieux, mais fait un être très misérable — sans vertu durant le jour et affolé d'angoisses durant la nuit. Par instants je pousse un immense soupir vers je ne sais quelles Océanies!... et je frémis d'impatience et de peur devant cette vie de Paris qui dans dix jours va se refermer sur moi.

Mais j'ai achevé mon livre. Ce roman sur lequel je peine depuis des années, et qui littéralement m'obstruait le cerveau, ce livre à partir duquel je peux *partir*.

C'est ce que j'ai écrit, jusqu'à présent, de plus difficile, de plus important... et de meilleur.

J'écris à Vallette pour qu'il vous fasse tenir un *Saül-Candaule* dont vous ferez ce que bon vous semble.

Bien cordialement votre

ANDRÉ GIDE.

## XXXIV

(1909).

Cher Beck,

Je ne connais aucune des traductions qu'on a pu faire de Leopardi. Je crois que vous liriez très aisément dans le texte original la prose (je ne dis pas les vers qui sont passablement plus ardus) de ce poète admirable.

En courant, votre

ANDRÉ GIDE.

Merci pour la hâte que vous avez mise à répondre à Rouart au sujet du Sana.

XXXV

15 juillet 1909.

Que devenez-vous, cher Docteur?

Je viens de lire avec le plaisir le plus vif vos consultations. Vous y montrez l'esprit le plus bizarre du monde et vous avez une manière d'avoir raison qui n'appartient qu'à vous! Très bonne la page sur le couple Mardrus : j'aurai soin qu'ils la lisent. Très bien aussi la défense de Mallarmé! A la page suivante vous avez l'air de faire de moi un assassin de barrière; cela manque un peu de préparation. La lecture d'un petit livre de Daniel Halévy (*Le travail de Zarathoustra*) paru dans les *Cahiers de la Quinzaine* me confirme dans mon opinion : Savez-vous à combien Nietzsche tira son *Zarathoustra?* A 50 exemplaires! Et il ne trouva que 7 personnes à qui l'envoyer.

Mais demandez donc à Daniel Halévy de vous envoyer ce livre; dites-lui que je vous en ai dit le plus grand bien; que vous êtes seul, lointain, etc... Adressez la lettre « Aux Cahiers de la Quinzaine », 8, rue de la Sorbonne, et cela lui parviendra. Je suis sûr que le livre vous intéresserait.

D'infinis remerciements pour l'envoi du livre sur Cuoccolo; cela m'est *précieux!* J'ai gardé l'adresse de celui à qui le renvoyer et je le fais venir de Naples. Je renverrai quand j'aurai reçu. (J'attends depuis 10 jours!)

Crampe des écrivains — terrible nervosité — impossible d'écrire — dois dicter.

Votre,

ANDRÉ GIDE.

XXXVI

21 septembre 1909.

Mon cher Beck,

Permettez-moi de garder encore quelques jours votre manuscrit, qui m'a amusé — que j'ai fait lire à Drouin — que j'ai envoyé à J. Schlumberger et que je crois que nous prendrons si vous consentez à faire tomber les deux allusions à l'« Antéisme » qu'aucun de nos lecteurs ne comprendrait.

Bien à vous et bon travail,

ANDRÉ GIDE.

## XXXVII

Cuverville, 16 octobre 09.

Cher Christian Beck,

Si le *Journal d'Alissa* n'était pas de moi, je ne me serais pas permis d'y changer « bacchante » en « nymphe » selon votre spécieuse observation. Mais l'amusant c'est que vous aviez précisément mis le doigt sur la seule phrase de ce journal dont je n'étais pas l'auteur, et pour la critiquer précisément comme peu appropriée. Tant il est vrai que l'artiste n'a rien fait s'il n'a fait plus vrai que le vrai. Il y aurait sans doute là-dessus (comme sur tout le reste) beaucoup à dire; ne le disons pas aujourd'hui.

Mais rien ne peut me flatter davantage que votre indiscrète question; déjà l'on m'avait pris pour l'Immoraliste; soyez bien assuré que, si je vis, l'on me prendra pour plus d'un autre encore. Je suis Protée. Garder son style propre à travers ces déroutantes transmutations, voilà le hic. Mais je crois que ce qu'il sied d'admirer le plus ici ce n'est pas le style, c'est la transformation (si toutefois je ne fais rien que m'y *prêter*, si je ne m'y compromets pas) et que mon meilleur gît dans un don de sympathie profonde. Ou je reste étranger, ou, si je pénètre dans autrui, c'est par le souterrain. De là du reste mon besoin de mettre mes récits à la première personne.

Ce « je » est pour moi le comble de l'objectivité. Dans *La porte étroite*, je tiens que ça a été un véritable tour de force, une clownerie d'homme-serpent qui se coule dans un verre de lampe; ce fut ma porte étroite à moi, d'où je suis sorti quelque peu courbaturé, pas trop disloqué après tout, merveilleusement assoupli et tenace à moi-même. Jammes qui prend ces avatars pour des hésitations me reproche de « flotter ».

Avez-vous lu son bel article sur mon livre? Guérissez-vous de Naples, désempoisonnez-vous et travaillez comme vous méritez de pouvoir faire.

Croyez à mon affectueuse attention,

ANDRÉ GIDE.

XXXVIII

Rouen.

Mon cher Beck,

La Moune (2) est très sensible à votre aimable procuration; mais vous avoue que, pour l'instant, elle est pleine de bâtards.

Avez-vous appris que je suis juré à cette session des assises? Depuis 5 jours je marine dans le cauchemar.

Au revoir.

Bien cordialement,

ANDRÉ GIDE.

XXXIX

(1909).

Mon cher Beck,

Quel titre donner aux quatre pages que vous m'avez envoyées, dont j'ai donné lecture samedi, et que la N. R. F. publierait volontiers? « Du plaisir » ? Décidez.

Heureux que la théorie de Carey vous ait intéressé; je comptais beaucoup sur vous, comme lecteur; n'est-ce pas qu'elle est de signification riche et réjouissante?

Connaissez-vous un physiologiste pour s'épater avec moi de ceci : ma chatte siamoise a, comme il sied à sa race, les deux vertèbres caudales retournées, « prenantes » si j'ose dire. Ma chatte convola cet été avec un affreux matou de gouttières; portée de bâtards dont on me garde le plus CURIEUX (je n'étais pas là au moment de la naissance). Le bâtard en question (il a présentement un mois) n'a *aucun* trait de caractère siamois, et ne diffère du chat le plus vulgaire que par ceci : les 4 dernières vertèbres sont « prenantes » et de la manière la plus bizarre que ne peut éclairer que le croquis ci-joint :

Queue de la mère. Queue du gosse.

La queue du mioche revient DEUX fois sur elle-même!

Question : peut-il arriver que les caractères d'une race soient exagérés — doublés — par le métissage? ainsi que mon exemple vivant semblerait l'insinuer?

Bien cordialement,

ANDRÉ GIDE.

(2) Nom d'une chatte siamoise. Voir lettre suivante (Note récente d'A. G.).

XL

1er décembre 1909.

Mon cher Beck,

Je veux bien vous renvoyer votre manuscrit, mais pourquoi faire? Il est fort bon ainsi. Vous allez vouloir le bourrer de significations, l'alourdir... vous allez l'abîmer. Nous vous le prenons *ainsi;* je ne réponds pas que nous le prenions avec les « améliorations » que vous vous proposez d'y greffer — surtout si elles ont trait à « l'antéisme ». Comprends pas bien votre carte...? *Le Papillon* (Journal d'un Romantique) signifie quoi? Est-ce le titre proposé? *Le Papillon* suffit; sans les mots entre parenthèse; mais vous trouverez mieux. Avec « le Papillon » on s'attend à un conte.

Cordialement,

ANDRÉ GIDE.

XLI

2 janvier 1910.

Cher ami,

Oui : consternante, cette mort de Philippe; vous enverrai d'ici peu le double ou le brouillon du *Journal sans dates* que j'écris sur les derniers jours de notre ami et qui répondra à toutes les questions de votre lettre, sauf une (par quels chagrins? etc.), trop compliquée. Avec tous les détails que vous pouvez souhaiter, je l'espère, du moins que je suis en état de vous donner.

Bien affectueusement,

ANDRÉ GIDE.

Submergé de travail.

XLII

29 janvier 1910.

Mon cher Beck,

Excusez mon silence après vos pressantes dernières lettres.

Cette mort du pauvre Philippe a pris depuis 8 jours tout mon temps et toutes mes pensées.

Jeudi et vendredi j'étais à Cérilly où désormais il repose. Mme Philippe et Fasquelle comptant sur moi pour m'occuper

des papiers qu'il laisse (hélas! bien peu nombreux!) je n'ai pas eu un instant à moi.

Je sais que cette mort vous affectera vous aussi; je n'ai pu la « réaliser » encore.

Croyez-moi bien cordialement

Votre,

ANDRÉ GIDE.

## XLIII

Mon cher Beck,

Impubliable, votre article sur *Marie Donadieu.* Si vous aimiez si peu ce livre, il ne fallait pas accepter d'en parler. Vous savez mon horreur de la « critique indulgente », mais comprenez qu'ici le cas est tout différent. Il s'agit, non de critiquer, mais d'exposer un livre et dans la meilleure lumière possible; il s'agit d'expliquer qui est Philippe. Vous nous montrez ce qu'il n'est pas. Or il est puissamment dans *Marie Donadieu.*

Il était malheureusement trop tard au reçu de votre article pour vous demander autre chose; j'eusse pourtant aimé à voir votre nom figurer au sommaire de ce N° (quand ce n'eût été que comme une tacite protestation aux pages 74-77 du dernier N° des *Marges*) et ce n'est qu'à grand regret que je l'en supprime.

J'ai même assez longtemps cherché le moyen de publier une partie du moins de votre note (de toute manière elle était beaucoup trop longue) mais en vain.

J'ai beaucoup envié ces temps-ci votre ciel d'Eze; ici nous pourrissions, puis j'étais claqué de fatigue et bramais après du repos plein d'azur!

Au revoir.

Croyez-moi bien affectueusement votre,

ANDRÉ GIDE.

Je n'oublie pas le journal sur les derniers jours de Philippe, mais j'ai dû le remanier complètement et j'ai déchiré la version première dont j'avais plusieurs exemplaires.

Dans le rangement qu'on a fait des papiers de Philippe, plusieurs lettres de vous à lui ont été retrouvées. Plusieurs amis (j'en étais) ont procédé *ensemble* au rangement; aucune indiscrétion n'a pu être commise.

Les lettres ont été aussitôt glissées dans des enveloppes qui ont été aussitôt ensuite fermées.

Je vous envoie, recommandée, celle qui vous concerne. Vous recevrez dans quelques jours votre manuscrit qui est à présent aux bureaux de la N. R. F.

Votre,

ANDRÉ GIDE.

## XLIV

(1910).

Mon cher Beck,

Votre lettre me soulage d'un grand poids; je désirais vous servir pour cette affaire de Dorbon, relieur, etc., et j'en étais tout excédé.

2 N°s de la N. R. F. à composer, qui doivent paraître simultanément ou presque, et des plus importants, celui de début d'année, et celui sur Philippe qui nécessite infiniment de soins et des plus divers.

Le livre de Lucien Jean en souffrance au *Mercure* — le livre de Philippe en souffrance chez Fasquelle — une réédition de mes deux articles sur Wilde en souffrance au *Mercure* — un article sur Philippe promis pour la *Revue Hebdomadaire* — deux « *Journal sans date* » pour les deux N°s de la N. R. F. (je vous enverrai ça dès que j'aurai les épreuves; j'ai dû faire d'importants remaniements et corrections), etc., etc., etc., d'où insomnies, grande fatigue; là-dessus vous me demandez d'aller CHOISIR (vous savez que RIEN n'est plus éreintant) un exemplaire de la *Chasse au Tigre!*... Ah! cher Beck ayez pitié de moi.

Cordialement votre,

ANDRÉ GIDE.

## XLV

(1910).

Mon cher Beck,

Très confus de cette erreur d'adresse, signe évident de ma grande fatigue de tête. Heureusement la lettre à vous adressée n'a pu tomber que sous des yeux inintéressés.

Je tâcherai tout de même de vous procurer les renseignements demandés.

Votre,

ANDRÉ GIDE.

XLVI

24 mars 1911.

Mon cher Christian Beck,

Rouart annonce sa venue à Paris, et je pense le voir dans quelques jours. Je lui parlerai donc du fils de Lucien Jean, auquel j'ai plus d'une raison de m'intéresser.

Bien reçu *Hercule;* je vais ce soir au théâtre des Arts et tâcherai d'amorcer quelque chose. Il me semble qu'il y aurait de ce côté quelque chose de plus intéressant à tenter que du côté du « comité d'initiative » (j'écris comme un sous-pied!). Je verrais pour la pièce d'ahurissants décors, capables de séduire Rouché qui ne s'intéresse qu'à cela, et que la valeur des pièces indiffère.

Très heureux de ce que vous me dites au sujet des subsides paternels! Travaillez hardiment, cruellement, légèrement.

Ce que vous me dites de T. de W. m'intéresse vivement. J'ai reçu de lui, il y a quelques jours, une lettre exquise, à laquelle je vais répondre. S'il a vraiment pour ce que j'écris les sentiments qu'il manifeste, il devrait bien les manifester un peu au *Temps* ou aux *Débats;* qui, si lui ne parle pas, pourront bien continuer à m'ignorer jusqu'au jour de mon oraison funèbre; vous devriez lui en toucher quelques mots, car pour moi je n'ai jamais su quêter les articles.

L'Herpes Trismegiste va faire le bonheur de Marcel Drouin. Bravo!

Bien inoublieusement votre

ANDRÉ GIDE.

XLVII

26 janvier.

Mon cher Beck,

Soyez assuré que les personnes qui prennent Louis Rouart au sérieux deviennent de plus en plus rares.

Il m'a écrit une lettre (il y a dix jours) grotesquement insolente; puis une autre au directeur de la N. R. F. de la

dernière violence, demandant l'insertion, puis deux jours après ne la demandant plus, préflairant le ridicule.

Impossible d'ouvrir la N. R. F. à votre rectification.

Je ne puis malheureusement pas vous envoyer aussitôt les renseignements que vous demandez car il faut que je les recherche moi-même et je ne le puis faire aussitôt. (Ne voyez pas là une échappatoire : ce que j'en sais n'est pas plus précis que ce que vous en savez — et le seul R. Bonheur qui me peut renseigner habite la province — et je ne puis lui demander cela tout de go dans une lettre.)

Je voudrais que vous ne vous fassiez pas trop de souci de ces choses et que la solitude et l'éloignement n'en exagèrent pas à vos yeux l'importance. Soyez assuré encore une fois que la lettre de L. R. n'aura que peu d'approbateurs, même parmi les « partisans » et qu'elle aura ému jusqu'à l'indignation plusieurs. Le plus grand nombre enfin n'aura fait qu'en rire — rire, non pas de vous, mais de L. R. Que dis-je! le plus grand nombre ne la lira pas; elle est fort peu plaisante à lire. Je redemande votre manuscrit et vous le réexpédie aussitôt (1).

Bien affectueusement votre

ANDRÉ GIDE.

(1) *Je regretterai du reste beaucoup de vous le voir publier où que ce soit. Il vous fera du tort : il paraît hargneux et s'acharne.*

*Je ne crois pas que vous jugiez cette œuvre comme il faut — et l'exemple de Montfort n'est pas pour me convaincre.*

## XLVIII

Mon cher Beck,

J'avais renvoyé tout aussitôt votre carte à notre secrétaire qui m'apprend ce matin que les trois manuscrits vous ont été renvoyés *recommandés* il y a 4 jours — mais par inadvertance à votre ancienne adresse — Capri, d'où je pense qu'ils vous auront déjà été renvoyés.

Excuses et amitiés.

ANDRÉ GIDE.

XLIX

Cher Beck,

Non, vous n'avez pu croire un instant que je mettais en doute la bonne foi de W.!! Cela ne cesse d'être désobligeant pour lui qu'en devenant très désobligeant pour moi. Dire à quelqu'un « si vraiment vous m'aimez... » est au même titre que ma phrase « s'il pense ce qu'il écrit » : une figure.

*Fara da se.*

Et j'espère bien que l'intéressé n'est pas mêlé à cette toute gratuite (et si tardive!!!) explication.

Heureux de la nouvelle de vos fiançailles; vœux et félicitations.

Je vous ai fait envoyer les indications que vous souhaitiez par mon secrétaire; il m'eût fallu rechercher ces dates dans mes livres, ce qui m'eût fait perdre beaucoup de temps, car je ne rouvre jamais un de mes livres sans en relire quelques pages et sans penser : tu ne serais plus fichu de récrire ça aujourd'hui; ce qui me désoblige.

*Le Papillon?* Sans doute ici suis-je responsable. J'ai lu le livre, je l'ai prêté, j'en ai parlé, mais sa présentation quelque peu ésotérique (n'y voyez surtout pas un reproche) fait que jamais il n'a été question d'en écrire. Mais j'ai confiance que les livres qui font leur chemin souterrainement progressent plus sûrement, si passablement moins vite, que les autres.

Me voici enfoncé dans le roman italien dont je vous avais vaguement parlé. Je ne m'en distrais qu'un instant pour vous écrire.

Bien vôtre,

ANDRÉ GIDE.

L

25 juin.

Mon cher Beck,

Entendu. Je m'occuperai de votre affaire auprès de mon oncle. Vous m'écrirez seulement si la chose urge, auquel cas je lui écrirais; sinon je préfère lui parler, car c'est un caractère d'un maniement assez mal commode.

A mon prochain passage à Paris, j'irai également voir Léon

Blum; mais je crains qu'il ne soit au plus mal avec le W. en question.

Quant à l'article dont vous me soumettez le projet, je vous prie de ne le point écrire. Vous dites que nous ne reconnaissons plus nos idées lorsqu'elles nous sont présentées par autrui — mais c'est quand autrui les déforme. La boutade dont vous parlez, je crois ne l'avoir formulée qu'en conclusion d'un article sur Stirner, où j'estime qu'elle était à sa place; présentée comme vous faites et avec le caractère que vous lui donnez — « devant un public de Mécènes » — elle prend un caractère odieux, et celui qui en est capable ne saurait être votre ami. Or comme l'anecdote de R. de Lutèce dont vous vous servez à l'appui, vous ne la pouvez connaître que par une confidence amicale, on pourrait s'étonner que vous soyez l'ami d'un tel muffle et cela vous ferait du tort. Quant à E. Rouart, c'est le plus obligeant des êtres.

Il faudrait, en réponse à votre lettre, un volume — et je n'ai pas le temps de l'écrire.

Au revoir.

Croyez-moi bien cordialement votre

ANDRÉ GIDE.

# TROIS HISTOIRES

par HENRI THOMAS

*LES CAVALIERS.*

*Immédiatement jaillis du paysage, dans la lumière fracassée des grands ravins, les deux cavaliers suivent le lit du torrent. Les blocs arrondis, d'une pure blancheur, sont polis de la même manière que le ciel est bleu : pour toujours. L'œil ne retient pas leur forme, et ne supporte pas longtemps le ciel; une fleur desséchée, mais intacte contre sa pierre, seule repose le regard des cavaliers, qui bientôt l'oublient.*

*— Hé, bachelier, à quoi tu penses?*

*— Je n'ai pas de regrets. Encore combien de kilomètres?*

*— Soixante. Ce soir on dort à la côte.*

*Les chevaux boivent au filet du torrent, et les cavaliers débouchent leur gourde.*

*Mais je ne verrai pas le chaos des pierres, les montagnes et la mer, par les yeux des cavaliers. Je ne saurai pas le goût du vin qu'ils lampent, ayant mis pied à terre. C'est avec toi que je suis, à chaque pas que tu fais sur le détour exténuant des plages. Une accalmie dans le vent de l'absence : j'entends ton pas, je détourne avec toi les yeux des immenses rochers qu'il faut passer. Pour arriver où? Les cavaliers, je sais : les chevaux seront à l'attache dans l'enclos de pierres, les cavaliers dormiront dans la ferme en ruine.*

*Toi tu marches, sans savoir où tu dormiras. Tu penses à ce berger à la jambe de bois, avant hier : « Les filles m'aiment bien quand même », et il craque une allumette sur toi qui cherches ton couteau dans ton sac, sur la paille.*

*Voilà que tu pleures, sans cesser d'avancer. Ce n'est pas possible d'exister ainsi. Il y aura encore un trou dans les rochers,*

*le feu pour le thé, dont les bergers voient la longue fumée, puis un ciel d'étoiles froides, et demain les rochers te pousseront un peu davantage vers le vide. Autant vaudrait y tomber tout de suite, penses-tu.*

*Il y a un arbre là-bas, plusieurs, un petit bosquet sous les rocs. Quand tu te sauvais de ta chambre, les nuits de fin d'été, quelle course vers les meules, quels sommeils jusqu'au froid de l'aube, le corps entre les gerbes, la joue sur ton foulard contre les épis! Comme c'était juste et beau! Libre de toutes leurs saletés — les gros hommes qui vous pressent, le jeune homme qui tremble comme un fou, la serrure qui vous surveille. Ce fut une fameuse gifle, que tu flanquas à l'homme debout derrière ta porte : tu avais cependant parfaitement reconnu ton oncle, le docteur.*

*C'est là un bon souvenir, qui te fait rire, allongée dans l'herbe tiède sous les mûriers. Pas un ne t'a touchée depuis longtemps, et quand tu te baignes, la mer te contracte en une mince statue brunie. Toi qui dors bien n'importe où pourvu que tu sois seule, une seule chose t'effrayait : ce rêve qui revenait si souvent, du cheval noir qui se penche sur toi et qui t'éveille en soufflant; c'était ta fenêtre ouverte, ou bien l'eau chez ces sales gens, ou bien rien, peut-être vraiment ce cheval qui te cherche. Tu avais peur, mais tu espérais un peu son retour, chaque soir. À présent, tu n'as plus peur, et depuis que tu erres, jamais le cheval noir n'a reparu. Il aurait chassé cet horrible berger...*

*Le soleil éteint ses rayons sous les feuilles. Dors comme dans les meules, loin de la maison. Tiens, tu n'as pas pensé de tout le jour à la petite broche d'or, dans ta ceinture. Il t'arrivait, réveillée au milieu de la nuit, de la garder dans ta main, clé des rêves, jusqu'à ce que l'or soit tiède, un peu moite...*

*Il y a une foule d'Arabes qui passe sans arrêt, dans une lumière tellement brillante et changeante que tu ne peux rien distinguer et qu'elle te fait même mal aux yeux. C'est pourquoi tu voudrais les ouvrir, avant que... Trop tard; les pas de la foule ont cessé. Il est là; il incline sa longue tête noire vers toi. Il est revenu. Et son souffle, plus haut que la mer, comme des feuilles rebroussées par une tempête tout autour de toi.*

*(Moi qui pense à toi dans cette ville où tu n'es jamais revenue, et qui sais que je ne te reverrai plus, je parlerai maintenant de*

*toi comme de quelqu'un dans une histoire qui m'a été dite, douteuse, déraisonnable.) Donc le cheval noir était là, et le cavalier se penchait. Le cheval mordillait les rameaux au-dessus de ta tête.*

*— Vous serez prise par la nuit, mademoiselle.*

*Le second cavalier, tournant le rocher, s'est arrêté à son tour :*

*— Hé, bachelier, quelle rencontre!*

*Bien sûr, que la seule ferme où l'on puisse dormir est encore loin, et que le soleil va toucher la mer. Mais un cheval suffit pour deux cavaliers aussi minces.*

*La demoiselle sur son cheval noir précède les deux hommes le long du rivage. La brise du soir s'est levée, la mer fait un plus grand bruit.*

*— Attention, bachelier. C'est dur, le travail aux pêcheries; on tue les poissons à coups de dents, ça n'a pas le goût de la bouche d'une fille.*

*— Elle vient aux pêcheries avec nous.*

*— Tu es fou, bachelier.*

*La demoiselle rit toute seule sur son cheval noir. De fierté peut-être?*

*— Pourquoi riez-vous, mademoiselle, vous êtes contente?*

*— Je suis ravie, dit-elle, c'est comme en rêve.*

*Elle ne dit pas pourquoi elle rit. C'est comme en rêve assurément. Mais dans le rêve, il n'y a jamais eu de cavalier; le cheval noir était libre, et elle a décidé que c'était mieux ainsi. Elle supprime le cavalier.*

## *SOUS LE VIADUC.*

*Dur travail, noir travail. Mais une fois lancé, tu n'as plus qu'à te laisser porter. Même ta fatigue te porte, moelleusement. Tu es assis sur la banquette du premier étage d'un tramway qui file à travers des quartiers de plus en plus obscurs, passe le fleuve, cahote le long d'un cimetière et de l'autre côté te montre des chambres pauvres, mais clarteuses, où l'on n'aperçoit personne : les gens sont peut-être assis sur le plancher. La fille à côté de toi te dit qu'on approche, qu'on arrive.*

*Le tramway tinte et disparaît sous l'une des arches d'un très long viaduc (chaque extrémité, couronnée de signaux rouges, se*

*perd dans la nuit). Les autres arches sont remplies par des maisons qui s'avancent irrégulièrement, séparées par des recoins obscurs. Ce sont plutôt des baraques; le train qui file sur le viaduc les ébranle au passage. Vers l'un de ces recoins la fille t'entraîne. Ta fatigue (il est bien une heure du matin, vous aviez pris le dernier tram) s'est dissipée dans l'air de ce quartier où tu n'es jamais venu.*

*Il fait noir dans cette courte ruelle, et plus noir encore sous l'arche qui surplombe le fond barré de maçonnerie.*

*— Attendez-moi devant la porte, dit la fille.*

*Près de la porte, il y a une fenêtre basse, où manque la vitre supérieure. C'est par là que la fille disparaît : tu l'as vue enjamber prestement l'appui. A présent elle revient par le couloir, et t'ouvre la porte. Deux rideaux en toile de sac ferment l'escalier, l'un en bas, l'autre en haut. Sur la dernière marche, le chat vous attend, immobile, superbe, un matou d'un an. Un grand lit bas et plat tient le milieu de la chambre où d'autres rideaux en toile de sac cachent une penderie. Le gaz est allumé dans la cheminée, devant laquelle le chat dévore déjà le morceau de viande que la fille a enveloppé d'un journal au restaurant et mis dans son sac à main.*

*De dessous le grand lit, elle tire maintenant une mince paillasse qui trouve tout juste place entre le lit et le mur. Puis elle enlève une des couvertures. Tu vois alors qu'il y a quelqu'un dans le lit : ce léger bombement que tu n'avais pas remarqué est une femme qui dort; la couverture enlevée a découvert le bord d'une chevelure noire, et une main potelée qui ne bouge pas.*

*Pourquoi tu as suivi cette fille, je le sais : c'est à cause de son visage sans fards, et surtout à cause de ces enfantins nœuds de ruban vert pâle qu'elle a de chaque côté de sa chevelure; il y a aussi ces peignes plats que tu aperçois mieux maintenant, retenant des nattes comme on n'en voit plus.*

*Elle met longtemps pour les défaire et les ôter, ces rubans de province étrangère, ces peignes dans les cheveux longs, à la clarté du gaz (elle a éteint l'électricité par gentillesse pour la dormeuse) qui te montre son profil d'écolière appliquée.*

*Sous le grand lit, la lueur passe, le chat s'est allongé sur le plancher et tu le verras toute la nuit, parfois tournant la tête vers toi. C'est surprenant comme la petite s'endort vite. Elle*

*t'a tourné le dos pour dormir; les trains qui passent là-haut dans les deux sens à intervalles irréguliers semblent avoir eu pour effet de l'assoupir plus vite. Tu vois sa nuque, son épaule nue, ronde et forte, où tombe la grande chevelure redevenue sauvage; tu tiens ta main, autour de sa taille, sur ses seins dont la pointe est maintenant insensible. Et c'est bien évident : tu l'aimes. Tu ajoutes une nuit à sa vie de petite putain récente, et tu l'aimes tendrement...*

*Ces coups à la porte en bas, qui résonnent dans l'escalier, ne t'étonnent pas; tu penses que quelqu'un va entrer, et cela t'est égal; tu plonges dans une sérénité abrutie et mystérieuse.*

*La petite s'est levée sans dire un mot.*

*On parle sur le seuil. On explique qu'on est rentré depuis longtemps, et que l'amie, vous savez bien, l'amie avec laquelle on habite, est malade, a de la fièvre. Qu'il vienne voir, s'il veut.*

*On se défend : « Tu n'es pas la Police, tu es le diable! » Le Diable ou Police rient énormément, et la porte se referme.*

*Elle est de nouveau près de toi, et grogne en fourrant sa tête contre ton épaule : « Sacrée police, il me prend par la taille, et ça veut me surveiller! »*

*Elle était peut-être descendue toute nue dans l'escalier.*

*Tu ne dormiras pas une minute. Au petit jour, les trains reprennent plus nombreux, après un long silence durant lequel tu entendais le bruit du gaz et deux respirations inégales. Il y a des camions qui grondent vers un garage voisin.*

*Va-t'en pendant qu'elles dorment profondément. Mieux vaut trouver les rues encore grises et désertes, avec la mine que tu as (tu aurais dû te munir d'un peigne de poche).*

*A présent tu t'orientes.*

*Cet immense bâtiment rectangulaire, parallèle à la voie ferrée?... Tu te rappelles : c'est le plus grand dépôt de la police de la capitale, la caserne d'où sortent les motocyclistes rapides, casqués de noir et vêtus de cuir. Tu souhaites peut-être qu'ils remettent la petite dans le droit chemin. Quel chemin?*

*Le tien te conduit vers ton lit non défait, dans la pension qui dort encore. Il te semble que des années ont passé sur ces lettres que tu as ouvertes la veille.*

*Tes amarres dans le bien et le mal se croisent, s'embrouillent;*

*tu les démêles d'une main engourdie, tandis qu'on va et vient dans la maison. Non : pas d'amarres, un bloc pur et simple, à sa place de chaque jour. Ne basculera pas, ne se fendra pas. Se laisse contourner à l'aube. De l'autre côté s'ouvre la rue animée où le monsieur qui vient à ta rencontre est sans aucun doute celui que tu as vu le jour précédent.*

*On serait curieux de connaître les nuits de ces gens-là. Mais c'est la glu, ces pensées. Tu commences à te défendre. J'en connais même qui t'envieront, si tu leur racontes l'histoire comme il faut.*

## *LES TOITS.*

*J'ai ouvert sans hésiter. A quoi bon? Je n'aurais pas eu le temps de préparer la moindre explication vraisemblable. On a frappé et j'ouvre, voilà tout.*

*Elle a peur, elle serre comme une folle sur sa poitrine un vieux peignoir beige, sa chevelure défraîchie a des bigoudis d'un côté, l'autre s'épanche dans un vilain désordre.*

*— Monsieur, il y a quelqu'un sur le toit.*

*Je prends mon temps, je vais à la fenêtre que j'ouvre.*

*— Je ne vois personne, madame. Etes-vous sûre...*

*— Je l'ai vu, je viens de le voir. Il était là, devant ma fenêtre, il me regardait. Il marchait sur le toit.*

*— En tout cas il a disparu, dis-je, après avoir observé les toitures de chaque côté de ma fenêtre.*

*— Mais j'ai peur, j'ai de l'argent dans ma valise; on peut entrer dans ma chambre si je m'endors...*

*— Ecoutez, madame, dis-je, votre chambre est voisine de la mienne; si vous avez la moindre inquiétude, frappez à ma porte, j'ai le sommeil léger.*

*— Je vous remercie. Je vous assure que je l'ai vu; il me fixait, il était tout près de ma fenêtre, et il n'y a pas de rideaux.*

*— C'est étrange, il n'y a vraiment personne en ce moment sur les toits.*

*— Il a sauté en arrière quand je l'ai regardé.*

*— En tout cas n'ayez crainte. et n'hésitez pas à m'appeler si cela se reproduit.*

*Elle s'est retirée très vite; il est sans doute presque aussi*

*effrayant pour elle de se trouver en peignoir et bigoudis devant un inconnu dans une chambre d'hôtel que d'apercevoir quelqu'un sur le toit qui la regarde à travers la fenêtre.*

*Résumons; c'est facile, tout s'enchaîne si bien, cette nuit. Trop fatigué pour m'endormir, et cette fenêtre qui donnait juste sur un toit inférieur (ces bâtisses compliquées sur les pentes descendant au port). Admettons que j'aie voulu apercevoir la mer, les feux des navires, le phare dont la clarté touche par intervalles les hauteurs d'en face, et trouver un peu de fraîcheur dans cette nuit d'août. Un voyageur peut avoir de ces fantaisies sans se sentir coupable. Certes, je ne me sentais pas coupable malgré l'étrange contact des tuiles rondes sous mes pieds nus. Je faisais, cela va de soi, le moins de bruit possible. On m'a dit qu'il se passe de curieuses choses dans cette ville, qu'elle ne dort jamais tout à fait; j'entendais, très loin, les accents d'un bal musette. Jamais je ne me suis promené sur les toits, mais les fenêtres éclairées m'ont toujours attiré. Et puis, qu'importe. A chaque pas qu'on fait, on a trente-six raisons qui justifient tout et rien. J'ai résumé ce qui ne mérite pas d'être dit longuement. J'arrive à quelque chose de plus sérieux.*

*Cette femme ne pouvait pas me reconnaître lorsqu'elle m'a vu dans ma chambre. Cinq minutes auparavant, cependant, nous étions face à face, moi dans la pleine lumière jaillie de sa fenêtre sans rideaux, avec cette chemise à carreaux tellement particulière. J'ai immédiatement su qu'elle ne me reconnaîtrait pas. Je sais moi-même ce que j'ai vu dans la fenêtre illuminée. Je ne bougeais pas, conscient cependant de ma situation insensée, parce que je ne pouvais détacher mes yeux de la voyageuse de la nuit d'août, caressant précieusement sa chevelure sur le miroir. Le joyau d'une ville du sud se dévêt dans la lumière : je regarde, j'aime, je tremble. Elle ne me verra pas, elle est aveuglée par sa propre beauté.*

*Or j'étais calme, je suis modérément chimérique, j'ai même certaines qualités d'observateur.*

QUI *a-t-elle vu?*

# LE MÉTIER D'INTERVIOUVEUR

par JEAN DUCHÉ

L'idée vous est venue de faire perdre son temps à cet écrivain illustre. Vous ne le connaissez pas? Cela n'a aucune importance, sa porte vous est ouverte. Vous vous asseyez, et pendant une heure d'horloge, ou plusieurs heures, l'illustre écrivain s'emploiera à briller pour vous de son plus bel orient. Car vous l'interviouvez.

Et il ne perd pas son temps. Que serait le talent si nous n'en parlions pas? L'interviouve — celle dont il est question ici — genre amphibie, qui tient du reportage, du portrait, de la critique littéraire, du coup d'encensoir et du coup de pied de l'âne, est parfois vexante, elle est toujours délicieusement chatouillante. L'interviouve n'est peut-être pas un genre littéraire, elle est sûrement une consécration, juste au-dessus du feuilleton de M. Henriot, de M. Kemp ou de M. Rousseaux. A vrai dire, je ne vois rien que la vanité puisse mettre au-dessus de l'interviouve, sinon un écho.

L'interviouve, c'est le public qui vient voir la vedette. Il y a de quoi en être tout éperdu. Perdu aussi, car le public n'est là que par délégation, et il verra ce que je lui montrerai. C'est la gloire, et elle n'est jamais fausse pour qui la possède. Le littérateur reconnaît qu'il est en bon chemin lorsqu'il voit arriver l'interviouveur, cet escargot de la dernière pluie de louanges, et tant pis s'il bave un peu sur le grand homme, pourvu que ça brille.

L'on entend bien que je schématise à l'excès. Au cours d'une carrière encore brève, depuis la libération, j'ai interviouvé, dans les journaux ou à la radio, une centaine d'écrivains, et j'en connais plus d'un qu'il a fallu prier. Toutefois, pour finir, il a consenti à l'épreuve. Cette estimable réserve est compensée par ceux qui disent oui sans barguigner, et par ceux-là auxquels j'ai dû me soustraire. Mis à part deux ou trois refus politiques, je ne vois que Malraux qui m'ai fait droguer : voilà

deux ans qu'il m'a promis une intervioue, et je l'attends encore.

Pour donner une idée tout à fait exacte de notre grande famille littéraire, je dois ajouter que l'on y rencontre, comme dans toutes les familles, quelques originaux, des gens qui, m'ont dit leurs proches, ne veulent pas de publicité. Ils s'appellent Julien Gracq, Henri Michaux. J'en trouverais peut-être deux ou trois autres. Il faudrait chercher.



Que l'on n'aille pas s'imaginer, cependant, que prendre une intervioue est une affaire de tout repos. Il y faut d'innombrables vertus, que je voudrais mettre au clair. En toute modestie : je prête ici à un interviouveur idéal les vertus que je devrais posséder.

Il faut d'abord, c'est bien évident, du sans-gêne. Un léger entraînement journalistique y pourvoiera. Parlant d'une des grandes « réussites journalistiques » de cette après-guerre, j'ai nommé Max Corre, le créateur de *France-Dimanche,* Yvan Audouard me disait : « L'essentiel, c'est de manquer de tact. Quand un homme est coupé en morceaux, Max est le type qui va interviouver la veuve. » Je n'ai pas encore de veuve à mon actif. Je n'ai que John Steinbeck.

Steinbeck, passant par Paris, était, on s'en doute, très demandé. La librairie Gallimard offrait un cocktail (spécial) en son honneur, il m'y fixa rendez-vous. J'étais d'ailleurs invité. Steinbeck arrive, s'appuyant sur sa canne, énorme ruminant sanguin. M. Gallimard le conduit à un guéridon préparé sur une petite terrasse dans le jardin où une bouteille de champagne a été mise au frais. Les admirateurs font cercle, et même ils font queue pour défiler devant le trône. Je m'assieds à côté de Steinbeck : j'avais un rendez-vous, n'est-ce pas? Nous avons causé, pendant que M. Gallimard et Marcel Duhamel, son traducteur, lui présentaient des gens. Heureusement, Steinbeck ne comprend pas le français, et pour ce qui est de répondre à des gracieusetés en anglais, il n'est pas doué. Donc, tandis que chacun lui faisait part de sa grande joie et de son émotion immense, Steinbeck souriait bêtement, parfois il poussait un grognement gentil, et nous causions. Marcel Duhamel faisait son possible pour que je vide les lieux. Mais nous causions. Ce n'est pas ma faute si Steinbeck parle lentement et si j'ai été obligé de « tenir » une heure pour apprendre... quoi? Rien,

qu'il n'a jamais entendu parler d'un certain Gide et comment il s'est cassé la jambe en déménageant un piano.

Une interviouve peut fort bien aller sans déclarations sensationnelles et même sans déclarations du tout, du moins la littéraire. J'essaierai de dire ce que cela peut bien être, une « interviouve littéraire ». Disons, pour le moment, qu'elle n'a rien de commun avec l'interviouve politique, dont le cas-limite est, si l'on veut, celui de Staline envoyant au correspondant d'une agence de presse américaine un communiqué découpé en tronçons-réponses. Que ces déclarations émanent d'un écrivain ne change rien à l'affaire. Qu'un dialogue s'établisse n'y change rien non plus, ou si peu... Transcrire littéralement les paroles d'un autre ne m'intéresse guère.

Koestler m'avait demandé d'amener avec moi une sténotypiste (même méthode avec David Rousset). Il parlait en arpentant sa chambre d'hôtel, s'interrompait; je le relançais; parfois la question ne lui convenait pas, ou bien je suggérais qu'il réservât certains points pour un autre moment de l'entretien. C'était bien une création en commun par le dialogue, mais concertée et aussitôt enregistrée. Aucune transposition ne m'était permise. Mon rôle créateur, dans la circonstance, se bornait à pousser Koestler dans son propre sens. Ce rôle se retrouve, certes, dans l'interviouve dite « littéraire ». Avec quelque chose d'autre.

L'ennuyeux, encore, dans les interviouves-déclarations, c'est qu'il faut souvent accepter de soumettre son texte. Ce texte sténotypé avec Koestler, que de temps ai-je passé à l'éplucher en sa compagnie! Il y a aussi les scrupuleux, comme Vercors. Parfois, très rarement, on y gagne. Un exemple si exceptionnel, nul ne s'étonnera que je le doive à Paulhan. C'était à l'époque où il affûtait ses flèches contre le C.N.E. Il m'avait dit des choses assez piquantes. Je revins chez lui pour l'imprimatur. Tandis que je contemplais, de sa fenêtre, les arènes de Lutèce, il s'isola derrière un paravent. Lorsqu'il en ressortit, mon texte avait subi quelques amputations, mais il lui avait poussé des ailerons soigneusement épinglés. Sur l'un d'eux on lisait ceci, qui allait ouvrir une fameuse polémique : « Romain Rolland a trahi, en 1914, la cause de la France, comme son ami et disciple Chateaubriant devait la trahir en 1940. »

Il est bon de savoir ce que l'on veut, et lorsqu'on fait une enquête de ne pas s'entêter dans l'impressionnisme.

Dans son bureau ministériel de la rue Solférino, je demandais à Jules Romains ce qu'il pensait des utilisations de l'énergie atomique. Il commença de me répondre, pesant ses mots, puis s'arrêta net : « Vous ne prenez pas de notes? » Je lui répondis que je n'avais pas l'habitude d'en prendre, que j'en prendrais si je le jugeais nécessaire. C'était une maladresse. Je m'en aperçus et tirai de ma poche un bout de papier, sur lequel je griffonnai. Trop tard. L'affaire était mal emmanchée, et il n'en sortit pas ce que je désirais. J'avais prétendu m'intéresser à l'homme, alors que j'étais venu recueillir sa pensée.



Chez Blaise Cendrars, à Villefranche-sur-Mer, je commis l'erreur inverse. J'arrivai après déjeuner, dans la pleine chaleur d'août. Cendrars m'attendait, pantalon de toile kaki roulé sur les mollets, chemise également militaire retroussée au-dessus de son moignon, dépoitraillé, traînant la savate, le mégot branlant collé à la lèvre. Le vin blanc de Raymone était frais, et nous avions du haut de Saint-Segond la plus belle vue du monde sur la baie de Villefranche. La journée a passé, nous avons exploré le parc, puis ce fut un bien agréable dîner sur la terrasse. Cendrars parlait, de tout et de rien, je n'avais qu'à donner la réplique. Rentré à Paris, lorsque je voulus m'asseoir à ma table, je compris, mais un peu tard, qu'il s'était enveloppé dans un nuage de paroles.

L'interviouve, c'est d'abord un match où l'un doit endormir l'autre. Avec Cendrars, c'est moi qui fus endormi. Cependant je n'avais pas perdu de vue que je l'interviouvais; ce qui me permet de l'affirmer, c'est que j'avais enregistré ses paroles. Rew Warner, connu en France par son *Aérodrome,* me battit d'une manière d'autant plus définitive qu'il ne le fit pas exprès. Nous avons fait connaissance vers 4 heures de l'après-midi, dans un bar de la rive gauche, à minuit nous y étions encore, ayant toutefois dîné ensemble dans un bistro. J'avais complètement oublié que je l'interviouvais, et, du même coup, tout ce que nous avions pu dire.

J'ai expérimenté ce jour-là, et dans bien d'autres occasions, un phénomène de la mémoire qui ne doit point m'être particulier. Tout se passe comme s'il y avait quelque part un réservoir qu'il faut songer à ouvrir. Il faut aussi songer à le garder ouvert. C'est assez fatigant. Et mon interviouve de Reverdy fut bien la plus harassante de ma vie.

De midi à onze heures du soir, Reverdy parla. Je crois pouvoir écrire, sans blesser ce poète que j'aime, qu'il parle vite et qu'il est plutôt nerveux. Son isolement à Solesmes lui pèse, j'entrais chez lui comme le confident des tragédies classiques. Son œuvre, sa méthode créatrice, son éditeur, les bénédictins, les Allemands, sa maison, sa rancœur et ses amitiés, tout se bousculait sous son béret basque. Nous sommes allés déjeuner, nous sommes revenus chez lui, vers 5 heures nous sommes sortis pour dissiper sa migraine — et la mienne — nous avons marché jusqu'à Sablé, nous avons bu un Pernod qui l'a remis en train, nous avons dîné, nous sommes restés seuls dans la salle à manger de l'hôtel, je l'ai raccompagné dans les rues endormies de la petite ville, et il n'avait pas arrêté de parler.

Si j'avais pris une seule note, j'aurais peut-être « réveillé » Reverdy.

L'on pensera sans doute ici que l'intervioueur se conduit comme un cambrioleur. Le tout est de savoir si l'on choisit la technique de l'escarpe ou celle du boxeur sur le ring avec les règles du jeu. Reverdy était prévenu. S'il avait exprimé la moindre réserve, s'il m'avait dit, par exemple : « ce jugement sur un tel, ne le répétez pas », ou bien même, s'il m'avait écrit le lendemain : « tout ce qui touche aux vivants, gardez-le pour vous », je l'aurais fait.

J'ai insisté là-dessus, parce qu'il est capital que l'écrivain ait confiance dans son intervioueur.

A ce sujet, je signale que si l'on peut se constituer une petite réputation d'honnête homme, c'est très utile.

La mienne doit laisser encore à désirer. M^me^ Elsa Triolet arrive à la radio, sur ma demande, pour que nous parlions de son dernier roman devant un micro. Je n'avais pas encore l'honneur de la connaître. Elle me dit, tout de go : « Mes amis m'ont dit de me méfier. Il paraît qu'après vous mettrez un chapeau perfide à notre interviouve. » A la radio, nous enregistrons nos émissions. Il est en effet très facile de faire ensuite un montage qui change toute la perspective. Seulement, c'est un coup bas.

Si votre bonne réputation ne vous a pas précédé, à vous de jouer. Soyez patelard, dansez la danse du scalp, mettez votre cœur sur votre main, ou, mieux, n'ayez pas trop l'air d'un vrai journaliste. Une des plus difficiles, pour moi, fut l'interviouve d'Ernst Jünger.

Que l'on se représente l'artiste orgueilleux — à juste titre — le champion abattu du nationalisme dans son pays en ruine, l'écrivain interdit par les Anglais en occupation — mais autorisé en Angleterre — traîné dans la boue par les communistes allemands, sans moyens pour répondre, isolé de ses amis. Avant moi, deux journalistes étaient venus le voir, deux esprits cultivés auxquels il s'était fié, l'un français, l'autre anglais et fort connu en tant que poète. Il me déclara d'entrée de jeu que tous les deux l'avaient trahi — j'ignore en quoi, et me garde d'apprécier : peut-être la « trahison » n'existait-elle que pour sa sensibilité déchirée — et qu'il ne voulait pas d'interviouve. Toutefois, puisque j'étais venu jusqu'à Hanovre... Et il m'embarqua sur le sujet le plus inoffensif : le roman en général. Son visage était crispé, il gardait les yeux baissés sur ses mains. Il me fallut une après-midi pour l'amener à me parler de son occupation en France, du complot contre Hitler auquel il participa avec le second Stupnagel (celui qui fut exécuté), du nazisme, de l'avenir de l'Europe. Des amis, à mon retour, m'ont dit qu'il m'avait « possédé ». Je n'ai d'autre raison, pour n'en rien croire, que mon adhésion intime, non point à sa pensée, mais à son comportement, à son allure d'homme. D'ailleurs, dans notre situation, si l'un des deux devait posséder l'autre, il valait mieux que ce fût lui.

A ce propos, dans quelle mesure l'interviouveur a-t-il le droit d'exprimer son point de vue? Il a tous les droits, mais une chose est sûre : moins il exprime sa propre pensée, mieux ça vaut. Au fait, elle apparaît bien, pour qui sait lire, dans les questions qu'il pose. Et si elle n'apparaît pas, on peut toujours supposer que le lecteur, comme le tribunal, appréciera.

Maurice Noël m'a parfois reproché de me donner le beau rôle, de me permettre des réparties « brillantes » — à bon compte, puisque je peux les trouver dans l'escalier. J'ai quelquefois prêté des « mots » à mes interviouvés. Je n'ai jamais eu de reproches. On peut aussi, en cas de besoin — c'est rare — leur prêter des idées. Le parfait interviouveur devrait en colporter un assortiment, à l'usage des écrivains butés, avaricieux, ou peu philosophes. Un en-cas d'idées.

Enfin ce premier point est acquis, l'opéré consent à parler. Encore faut-il qu'il puisse parler. L'on a vu dans quelle situation difficile je me suis trouvé avec Steinbeck chez Gallimard. Avec Aldous Huxley, ce fut bien pire. Nous étions chez son beau-frère, Georges Neveux, qui est un homme charmant,

très obligeant. Neveux avait arrangé la rencontre. Malheureusement, il fit toutes les réponses; Huxley ouvrait la bouche et la refermait. Peut-être était-il ravi de laisser parler son beau-frère à sa place. Et les réponses de Georges Neveux étaient excellentes. Seulement j'étais venu interviouver Huxley. De sorte qu'il n'y a jamais eu, en ce qui me concerne, d'interviouve d'Aldous Huxley.

Moralité : coincez votre homme dans un coin intime. Mettez-le en confiance. Et puis endormez-le. Qu'il oublie, surtout qu'il oublie qu'il est en train de se faire interviouver. C'est d'ailleurs son intérêt.



Car « l'endormir » n'est pas le trahir. Je dirai même que c'est tout le contraire.

Le lendemain de cette visite à Reverdy que je racontais plus haut, j'ai dicté pendant quatre heures. Si j'avais eu des notes, ma mémoire s'y serait accrochée, aux dépens du reste. Et l'essentiel, c'est le reste, ce qui est autour des paroles, le rapport qu'elles ont entre elles, les silences, les intonations, de même que le timbre de la voix en dit souvent plus qu'on n'en dit. Si j'ai pu retrouver des phrases exactes de Reverdy, ce fut en écoutant sa voix dans ma mémoire.

Et même si les phrases n'étaient pas exactes — ce qu'elles ne sont pas toujours, bien sûr — je demande pour l'interviouveur le même droit au choix, le droit divin que l'on accorde à tout romancier, le droit de faire plus vrai que le modèle, à ses risques et périls.

Aux risques du modèle, aussi, mais celui-ci préférera toujours un mauvais portrait à son absence.

Je peux maintenant essayer de dire ce que doit être, à mes yeux, un interviouveur. Il doit être, dans le dialogue, un provocateur. Et dans la rédaction, un révélateur.

L'interviouveur a un visage qui « respire l'honnêteté », le sourire enjôleur — sans qu'il y paraisse — l'œil arrondi en forme d'admiration, et la bouche de même. Avec les esprits lents il se fait extra-placide, primesautier avec les gens d'esprit, pathétique avec les passionnés. L'interviouveur est une femelle qui sert les passions de son amant de rencontre. Pour tout dire, il fait l'amour avec l'interviouvé, que dis-je! il *est* l'interviouvé.

En même temps, il est un autre qui épie et qui enregistre.

Qu'il contredise ou qu'il s'enthousiasme, cela ne signifie rien, sinon qu'il croit que c'est le bon moyen de creuser plus loin. Cependant, je n'ai jamais fait une interviouve — une vraie — sans sympathiser, oserai-je dire sans communier avec ma victime? Je précise que je ne fais pas allusion à cette affection du bourreau pour celui qu'il va exécuter.

Pour certains cette sympathie n'a pas survécu à l'opération. Il en est avec qui elle a tourné en amitié.

L'interviouve se fait à chaud. Dans le feu (doux) de la contradiction ou de l'adhésion, il arrive que l'interviouvé découvre lui-même du nouveau. Lorsque le journaliste aura écrit son « papier », le modèle en verra bien d'autres.

C'est par là que l'interviouve peut être accepté comme un genre littéraire. La Rochefoucauld, Retz, Sévigné, Saint-Simon même faisaient du chevalet. On imagine mal, aujourd'hui, que les traits d'un homme puissent être délibérément fixés. Nous avons bien dégénéré, le duc de Saint-Simon s'est métamorphosé en quelque besogneux du quotidien, ou, au mieux, de l'hebdomadaire. On voit parfois apparaître, dans ces colonnes, une figure mouvante, qui parle, se gratte le nez et s'en va. Cela tient de la lanterne plus ou moins magique. Passons au cinéma : l'interviouveur est une pellicule sensible. Le tirage se fait au moyen d'un stylo, et tout est déformé. René Char me disait, parlant de l'interviouve de Reverdy, que c'était une radiographie. Je crains que l'on ne se perde un peu parmi toutes ces métaphores. Résumons-nous : l'interviouve *révèle*, en les déformant, quelques instantanés d'un homme.

C'est pourquoi je redoute les notes, les sténos, tout ce qui immobilise; je voudrais restituer, dans une fausse perspective, les caractères, les passions, l'intelligence ou l'absurde, tout ce bric-à-brac qui compose un homme, inscrit dans son lieu et dans son temps, dans son mouvement.

Bien entendu, un écrivain, c'est aussi son œuvre. Et son passé, et ses projets. Si peu journalistique qu'elle soit, il entre toujours quelque information dans l'interviouve. On passe de la biographie à la bibliographie, de la critique littéraire au reportage, du portrait au roman vécu. Sans ordre, sans plan, chien courant sur la piste, on renifle tout sans y toucher.

L'interviouveur est un monsieur très sûr de lui. Il avouerait volontiers que sa reniflette en dit plus qu'une longue exégèse. Il se prend pour l'opinion publique.

# UNE RÉVOLUTION DANS LA CHRONOLOGIE DES ŒUVRES D'ARTHUR RIMBAUD

## *Remarques sur les travaux de M. Henry de Bouillane de Lacoste et sur leurs conséquences*

par MAURICE SAILLET

Depuis plus d'un demi-siècle, pour les lecteurs de bonne volonté comme pour les spécialistes, il semblait établi que l'œuvre poétique de Rimbaud s'échelonnait entre ces deux textes : *les Etrennes des orphelins,* paru dans *la Revue pour tous* du 2 janvier 1870, et *Une Saison en Enfer,* écrit d'avril à août 1873. Cette dernière indication étant fournie par l'auteur lui-même, au terme du petit livre qui passait pour signifier ses adieux à la littérature, on pouvait fixer à trois ans et demi la durée de son expérience de « la main à plume », et croire que Rimbaud s'était effectivement et très volontairement arrêté d'écrire en août 1873.

Cette brusque interruption d'une carrière inimitable, « une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! » — a frappé les esprits les plus divers. Pour s'en tenir à quelques réflexions de choix, il faut citer d'abord celle de Mallarmé : « Voici la date mystérieuse, pourtant naturelle, si l'on convient que celui qui rejette des rêves, par sa faute ou la leur, et s'opère, vivant, de la poésie, utérieurement ne sait trouver que loin, très loin, un état nouveau. » Puis cinquante ans plus tard, celle de Maurice Blanchot : « Le scandale de Rimbaud a pris plusieurs formes : d'abord, il écrit des chefs-d'œuvre, renonce à en écrire d'autres alors qu'il paraît capable d'en écrire beaucoup. »

Mais tandis que ces rêveurs scrupuleux — ce sont des poètes — restaient à l'orée de ce qu'ils nommaient le « silence » ou le « sommeil » de Rimbaud, d'autres avançaient hasardeusement, tumultueusement, et interprétaient à leur convenance ce qu'ils croyaient être un abandon de la littérature. L'exemple avait été donné jadis, il est vrai, par Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon, sœur et beau-frère d'Arthur, qui dégagèrent d'*Une Saison en Enfer* un modèle de renoncement chrétien — cependant qu'ils édifiaient une sorte de légende dorée du héros familial, propre à satisfaire à la fois leurs sentiments de piété et leur souci de respectabilité bourgeoise.

Il convient de remarquer ici que la plus singulière des fables mises en circulation par ce couple tenace — celle de l'adieu de Rimbaud à la poésie, fondée sur la destruction réelle ou symbolique du seul livre qu'il soit parvenu à faire imprimer — fut adoptée sans réserve par les adversaires de l'interprétation catholique de son œuvre, et par ceux même qui n'hésitaient pas à récuser le témoignage d'Isabelle concernant sa conversion *in extremis* à l'hôpital de Marseille. Ainsi Marcel Coulon, qui examine les « travaux » des époux Berrichon avec toute sa sévérité et sa perspicacité de juge d'instruction anticlérical, — sous le rapport du pamphlet, sa critique est inestimable : elle aura mis en garde, contre la légende édifiante de Rimbaud, nombre d'esprits trop crédules ou trop croyants, — ainsi Marcel Coulon, dix ans après la découverte, par Léon Losseau, de l'édition originale d'*Une Saison en Enfer*, se range toutefois à leurs côtés dès qu'il s'agit de défendre le principe de l'autodafé de Roche.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette thèse bien-pensante devait convenir à un certain état d'esprit — dirai-je surréaliste, en dépit de la poussière de livres rares et de brochures publicitaires dont cette école encombre nos bibliothèques? — qui gratifie d'un culte spécial les poètes qui disparaissent sans trop laisser de traces, ou qui « s'offrent le magnifique plaisir de se faire oublier ». Il ne fait pas de doute que Rimbaud s'offrit très tôt ce « magnifique plaisir », et n'attendit vraiment rien de la postérité. A ce point de vue, toutefois, on sait combien il échoua de façon également « magnifique », puisqu'il réussit contre lui-même et à son insu l'entrée en gloire la plus certaine de notre temps. Et l'on peut dire aujourd'hui que son œuvre est *préservée*

dans la mesure même où elle est *découverte :* Rimbaud n'appartient à personne, à force d'être à la portée de tous. De là peut-être cette curieuse rancune — de sourciers frustrés dans l'exercice ordinaire de leurs talents — qu'André Breton et ses amis lui vouent saisonnièrement.

En marge de l'attitude surréaliste ou se greffant sur elle, il faut faire état de cette sorte de mythomanie, qui consiste à s'identifier à Rimbaud après son refus de créer, soi-disant contenu dans *Une saison en enfer.* Forts de cet exemple illustre, nombre de « poètes rentrés » négligent d'écrire des chefs-d'œuvre et, se préférant à toute littérature, toisent avec une condescendance appuyée, voire avec un certain mépris, celle de leurs contemporains.

Il est bien remarquable que cette fable ait pris forme en dépit de l'affirmation de Verlaine, qui figure dans la préface à l'édition originale des *Illuminations :* « Le livre que nous offrons au public fut écrit de 1873 à 1875 parmi des voyages tant en Belgique qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne. » Ce qui revenait à dire qu'*Une saison en enfer* était antérieure aux *Illuminations.* Et ce point de la chronologie de Rimbaud paraissait alors si vraisemblable que le premier éditeur de ces poèmes en prose, Félix Fénéon, n'hésitait pas à conclure : « Quand (vers 1874), sur des tables d'auberge ou des bordages de paquebots, s'écrivaient les *Illuminations,* Arthur Rimbaud, âgé de quelque vingt ans, atteignait sa vieillesse littéraire. » (Cette remarque est bien étonnante, si l'on y réfléchit. Avec son faux air de boutade, elle exprime une vérité à fleur de bon sens qui écarte toutes les légendes — y compris la plus récente : celle des quarante mille vers retrouvés en Abyssinie — et rejoint naturellement les travaux de M. Henry de Bouillane de Lacoste, le dernier éditeur des *Illuminations.*)

Toujours est-il que Verlaine n'a jamais varié quant aux dates qu'il assigne à la composition de ces poèmes en prose : ses notices sur Rimbaud et diverses lettres en font foi. Tant qu'il vivait, nul n'a osé mettre en doute son témoignage, — qui, pourrait-on dire, valait surtout par défaut. On n'ignore pas que Verlaine gardait un souvenir très vif des poèmes écrits par son ami de 1871 à 1873 : il les avait recopiés pour la plupart, et pouvait encore, bien longtemps après, retrouver au fond de sa mémoire quantité de vers dont le texte, autographe ou copie, avait été perdu. Par contre, il ne se souvenait guère (au point de ne

pouvoir citer le moindre titre) des *Illuminations.* Rien de surprenant à cela : ces poèmes en prose avaient été conçus pendant son séjour à la prison de Mons, soit pendant l'année et demie que dura la séparation de Verlaine et de Rimbaud — les deux termes de celle-ci étant le « drame de Bruxelles » de juillet 1873, et la rencontre des deux anciens compagnons à Stuttgart, en février 1875. Quand il fixa entre ces deux dates la composition du dernier recueil de Rimbaud, Verlaine n'a pu se tromper ni (quoi qu'en pense Marcel Coulon) voulu nous tromper : dix-huit mois d'emprisonnement, subis dans la force de l'âge — Verlaine n'avait pas trente ans quand il fut condamné pour avoir tiré sur son ami — constituent un repère que ne sauraient altérer les effets de la mauvaise mémoire ou de la mauvaise conscience. Au surplus, on sait aujourd'hui que Verlaine ne lut que deux fois les *Illuminations* avant leur publication dans *la Vogue :* la première en 1875 — à l'occasion, semble-t-il, de la remise du manuscrit —, la seconde en 1878, le même manuscrit lui ayant été communiqué, on ne sait pourquoi ni comment, par Charles de Sivry, qui en resta le dépositaire.

Il faut attendre la disparition de Verlaine pour que l'humeur réformatrice d'Isabelle Rimbaud, reflétée par les écrits de Paterne Berrichon, se donne libre cours. En 1898, le premier ouvrage de celui-ci, *La vie de Jean-Arthur Rimbaud,* propose cette chronologie imprévue : « Toute la prose, publiée, d'Arthur Rimbaud se doit dater d'alors (il faut lire : de sa vie commune avec Verlaine), et dans cet ordre : 1° *Les Illuminations;* 2° *Une saison en enfer.* » La même année, dans la première édition des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud,* établie par Paterne Berrichon et Ernest Delahaye, une courte note suggère timidement, au milieu du volume, « que la confrontation des *Illuminations* avec *Une saison en enfer* désapprouve les dates que leur assigne Verlaine en une préface ».

Désormais, cette chronologie aura force de loi. Par la grâce d'Isabelle, le témoignage de Delahaye, ami d'enfance de Rimbaud, remplacera peu à peu celui de Verlaine. D'abord hésitant, et partant du fait somme toute assez vague que Rimbaud lui avait lu, en 1872, des « Poèmes en prose » imités de Baudelaire, Delahaye prend bientôt une assurance extraordinaire : ses souvenirs, vieux d'un quart de siècle, se précisent en même temps que sa ferveur catholique,

attisée sans doute, comme chez Berrichon, par le prosélytisme implacable de la sœur du poète. On ne s'étonne plus que, défendue de la sorte, la fable littéraire ou religieuse de la « rétractation » de Rimbaud ait fait son chemin. Pendant cinquante ans, biographes et critiques adoptent la thèse familiale et la perfectionnent à l'envi : il faut attendre celle de M. Henry de Bouillane de Lacoste, soutenue en mai dernier à la Sorbonne, pour que s'effondre cette inutile exégèse — la preuve étant enfin établie que le vagabond Verlaine (« Il est caché parmi l'herbe ») avait seul la clé de la chronologie des œuvres de Rimbaud.



Comment M. Henry de Bouillane de Lacoste a-t-il été mis sur la voie des recherches dont le couronnement bouleverse, à ce jour, les perspectives d'une œuvre (ou d'une expérience poétique) sans égale dans notre littérature moderne? Si l'on interroge les ouvrages qu'il a consacrés jusqu'ici à Rimbaud — trois éditions critiques : celle des *Poésies*, publiée en 1939; celle d'*Une saison en enfer*, publiée en 1941; et celle, enfin, des *Illuminations*, publiée il y a deux mois en même temps que son complément indispensable, la thèse sur *Rimbaud et le problème des « Illuminations »* — on est d'abord frappé par leur absence de passion. Et l'on ne voit pas bien quelles « affinités électives », entre l'érudit et le maudit, soutiennent l'ampleur et la qualité remarquable de ces travaux.

Après tout il est possible que M. de Bouillane de Lacoste n'ait pas grand goût pour l'œuvre qui l'a tant occupé, ou même, simplement, pour la poésie. Ses rares appréciations surprennent, et parfois choquent comme des jugements. Il estime, par exemple, qu'il y a « du galimatias de la pire espèce » dans les poèmes de 1872, qui n'ont pu, selon lui, « être composés que dans un état très voisin du *delirium tremens* ». Même répugnance, et des plus sincères, devant quelques-unes des *Illuminations* (le poème qui a pour titre H est manifestement sa bête noire), « qui représentent peut-être le dernier mot de la virtuosité rimbaldienne, mais dont seuls peuvent raffoler — outre les snobs — les lecteurs qui ont le privilège d'y entendre une voix descendue du ciel et que le monde ne peut comprendre ». Au terme du dernier cha-

pitre de sa thèse, consacré à « l'évolution de l'art de Rimbaud de 1873 à 1874 », et que d'aucuns trouveront uniformément regrettable, on bute sur cette phrase inattendue : « Mais l'Art a-t-il vraiment pour fonction essentielle de fixer des vertiges? » — qui pose, en quelque sorte, la « question de confiance », et résume mieux qu'on ne saurait faire la position de l'ouvrier. De toute évidence, M. de Bouillane de Lacoste n'est pas un amateur de poésie. Lecteur à la tête froide, scrutateur de manuscrits, éditeur dans l'acception ancienne et un peu stricte du mot, il préfère à tout la leçon exacte du texte. Et s'il a choisi Rimbaud entre autres écrivains de langue française, on peut croire que c'est principalement en raison des grandes difficultés — éparpillement des manuscrits, éditions nombreuses et diversement fautives — que présente l'établissement des œuvres de celui-ci.

Cette sorte d'imperméabilité à un certain « plaisir poétique » — ce sentiment plus que tempéré à l'égard des textes qu'il étudie — confère toutefois à M. de Bouillane de Lacoste un avantage (il faudrait dire : une supériorité) incontestable sur les précédents éditeurs de Rimbaud : il n'a pas d'idée *a priori*. De ce fait, il ne saurait être suspect de vouloir prouver quoi que ce soit. Sa parfaite soumission à la tâche, son effacement même — qui ne va pas sans rappeler parfois ce vers de Valéry : « L'insecte net gratte la sécheresse » — demeure sans doute la règle la plus féconde que l'on puisse observer en pareil domaine. L'importance et la diversité des améliorations qu'il apporte aux textes de Rimbaud en se référant aux manuscrits nous en persuade aisément. Et pour nous en tenir au cas le plus célèbre, là ou Berrichon déchiffrait : « *Cette saison*, la piscine des cinq galeries... » (on sait que cette bourde motiva, durant une cinquantaine d'années, la présence du fragment qui débute par ces mots en tête d'*Une saison en enfer*), M. de Bouillane de Lacoste lit : *Betsaïda*, la piscine des cinq galeries... » qu'adoptent aujourd'hui tous les rimbaldisants.

Sur la rigoureuse probité de sa méthode, comparée à celle, par exemple, d'un Fénéon, il faut lire les lettres que celui-ci lui adresse au sujet des *Illuminations*, et voir dans quelle mesure il en a tenu compte pour l'établissement de son édition critique. Là où le premier éditeur suggère d'enfreindre le manuscrit lorsque certaines expressions lui déplaisent, le dernier éditeur en date (et le premier quant à l'exacti-

tude du texte) reste scrupuleusement fidèle à ce qu'il lit : il maintient « le vin des cavernes » et « la main de la campagne », en dépit de « le vin des tavernes » et « la main de la compagne » proposés par Fénéon. Quelle que soit la surprise que procurent d'abord ces changements, il faut être reconnaissant à M. de Bouillane de Lacoste de s'en être tenu à la leçon du manuscrit — un certain ordre de « corrections » reposant sur des préférences bien personnelles, qui sont des fautes de goût non moins sûrement que des trahisons. Et l'on ne peut douter que l'aveuglement (ou l'aberration) ne soit du côté de celui qui voudrait rendre plus prestigieuse encore la lecture des *Illuminations*...

Mais ceci ne nous dit pas comment M. de Bouillane de Lacoste est tombé d'accord avec Verlaine au sujet de la chronologie des œuvres de Rimbaud. En 1941, dans une note laconique de son introduction à l'édition critique d'*Une saison en enfer*, il affirmait sa conviction que les poèmes en prose des *Illuminations* étaient, au moins en partie, postérieurs à celle-ci. Il était parti de cette observation, faite au moment de l'édition critique des *Poésies*, que les poèmes en vers de 1872, autrefois compris dans les *Illuminations*, sont d'une écriture différente et apparemment moins évoluée que celle des poèmes en prose qui constituent les *Illuminations* proprement dites. Pour étudier les variations de l'écriture de Rimbaud pendant la durée de sa « vie littéraire », il lui fallut réunir des autographes *datés* de 1870 à 1875, et se contenter, pour les deux dernières années, d'un minimum de documents. Ceux-ci — deux lignes du registre de la bibliothèque du British Museum où Rimbaud s'inscrivit en 1874, et quelques listes de mots espagnols, anglais et allemands recopiés par Rimbaud à l'époque où il étudiait ces langues — lui permirent toutefois de remarquer que certaines lettres changent très sensiblement dans l'écriture de celui-ci à partir de juillet 1873. Au terme d'une minutieuse analyse, qui dura près de dix ans, il pouvait formuler cette loi : « Si dans un document sans date les *d* à hampe droite sont en grand nombre, ainsi que les *f* bouclés, ce document doit dater de 1874 au plus tôt. »

A la lumière de cette découverte (M. de Bouillane de Lacoste lui consacre les trois quarts de sa thèse : sa démonstration est en tous points satisfaisante), l'examen des manuscrits des *Illuminations* devait donner entièrement raison au témoignage de Verlaine : aucun de ces poèmes n'a pu être

écrit avant 1874. En outre, et comme pour confirmer cette règle générale, M. de Bouillane de Lacoste découvrait dans « Ville » et dans « Métropolitain » l'écriture de Germain Nouveau alternant avec celle de Rimbaud. Or il est établi que les deux poètes se sont rencontrés pour la première fois en décembre 1873 ou janvier 1874. Ils partirent aussitôt à Londres où ils vécurent ensemble : de ce compagnonnage datent sans aucun doute les deux textes cités plus haut. Enfin, et s'il est encore besoin de preuves supplémentaires, la présence du mot *wasserfall*, dans « Aube », situe ce poème en 1874-1875, Rimbaud n'ayant pas étudié l'allemand avant cette époque. Et il est fait allusion, dans « Jeunesse », à *la Tentation de saint Antoine* de Flaubert, qui ne parut qu'en avril 1874.

En marge de cette thèse sensationnelle, qui permettra désormais de situer avec une certaine précision, entre 1870 et 1875, les manuscrits non datés de Rimbaud, M. de Bouillane de Lacoste pose, dans son édition critique des *Illuminations*, quelques problèmes adventices, et les résout le plus souvent. Nous nous bornerons à examiner ceux qui concernent la très mystérieuse aventure du manuscrit :

*Est-ce à Verlaine ou à Charles de Sivry que le manuscrit d'*Illuminations *fut remis par Rimbaud à Stuttgart?* — Interrogée par M. de Bouillane de Lacoste, la fille de Charles de Sivry est bien sûre que son père n'est jamais allé en Allemagne. Il ne fait donc pas de doute que Verlaine reçut des mains de Rimbaud, lors de leur rencontre à Stuttgart, le manuscrit des *Illuminations* — ce qui accroît considérablement la valeur de ses témoignages sur ce recueil.

*Les* Illuminations *comprennent-elles des poèmes en prose et des vers, ou des poèmes en prose seulement?* — Verlaine nomme *Illuminations* les poèmes en prose seulement. Toutefois, ceux-ci viennent de Charles de Sivry, au même titre que les poèmes en vers datés de mai à août 1872, donc antérieurs aux autres d'une année au moins. Faut-il supposer que Charles de Sivry a été le dépositaire de deux liasses (l'une de vers, venue d'on ne sait où, et l'autre de proses, telle qu'on se représente le manuscrit remis à Stuttgart) que l'on aurait arbitrairement mêlées lors de leur publication dans *la Vogue*? Cela paraît bien aventureux. Quoi qu'il en soit, Charles de Sivry — ami de Verlaine et demi-frère de son ex-épouse — reste le plus étonnant « carrefour » des manuscrits de Rimbaud... Cependant, il n'est pas interdit de penser

que les poèmes en vers se soient trouvés joints aux poèmes en prose au moment où Rimbaud confia son manuscrit à Verlaine. Le titre *Illuminations* (Painted Plates) désignerait-il encore, comme veut Verlaine, les poèmes en prose seulement? Sur ce point secondaire, le raisonnement de M. de Bouillane de Lacoste ne nous a pas tout à fait convaincu. — Mais ceci est moins une critique de son travail, généralement irréprochable, qu'un exemple choisi entre cent autres de ce que l'on pourrait appeler l'auto-défense posthume d'Arthur Rimbaud.



La première conséquence de la thèse de M. de Bouillane de Lacoste est de permettre enfin une lecture « non prévenue » des œuvres de Rimbaud, notamment d'*Une saison en enfer* et des *Illuminations*. Il est vrai que beaucoup de lecteurs, pour qui la question de chronologie ne se posait pas expressément (nous avons été de ceux-là), n'ont jamais pris les *Illuminations* pour un moyen terme, mais bien pour un aboutissement. Aboutissement d'un art qui transcende la prose, comme les poésies de 1872 — cet autre aboutissement de l'art de Rimbaud — transcendent le vers. Car dans « Villes », « Parade », « Promontoire », comme dans la « Chanson de la plus haute tour », le poète n'a plus, à proprement parler, de forme littéraire : il les a toutes. Cette *forme* qui, même dans le cas d'un Baudelaire, n'a jamais trouvé grâce à ses yeux, il l'a brisée en morceaux, il l'a réduite en une multitude d'éclairs fugaces et sans suite : en *illuminations*. Jusqu'ici, ce mot avait pour nous une sorte de valeur magique. C'était comme un acquiescement de la terre et des cieux, comme un signe d'intelligence que la nature fait parfois à l'homme : ce que la secte zen nomme un « satori ». M. de Bouillane de Lacoste nous apprend aujourd'hui que nous nous sommes trompés. Ces *Illuminations* (qu'il faut prononcer « Illuminécheunes », selon le bon exemple de Verlaine) ne sont que des « painted plates » ou des « coloured plates », c'est-à-dire des enluminures.

Tout cela est fort possible, et même certain, mais ne nous empêche pas, sur un autre plan, de garder intacte notre conviction. Les *Illuminations* demeurent les *Illuminations* parce qu'à leur choc tout un pan de poésie ancienne, de littérature académique s'est effondré. Avec le recul que nous

avons déjà (bien que nous ne soyons qu'au début de l'ère rimbaldienne), cet événement ne nous paraît ni plus ni moins regrettable que la destruction d'une cité plus qu'à demi morte, et qui n'avait de chances de renaître qu'au prix d'un total bouleversement. Il se peut qu'entre le moment du désastre et celui de la « nouvelle harmonie », des bandes de pillards sévissent çà et là, et fassent une loi de l'inorganique et du discontinu pour régner provisoirement. Il se peut que « le vice appelé *surréalisme* », dont l'un de ses premiers usagers a dit qu'il « est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant *image* », ne soit que la période réactionnaire, ou la maladie infantile de l'âge des *Illuminations.* Il n'en reste pas moins que l'atomisation du fond et de la forme traditionnels, opérée par le dernier recueil de Rimbaud, est la grande catastrophe heureuse de la poésie moderne, et peut-être la seule qui, tout à la fois, ait libéré de nouvelles formes et découvert un fond nouveau.

Catastrophe heureuse — et très heureuse d'abord pour celui même qui la vécut, si l'on songe au degré de désintéressement (d'aucuns diront : de désintégration) atteint dans ces proses dont la plupart respirent l'euphorie et la délectation d'un homme définitivement libre. Libre des contraintes de la littérature, et libre du souci de la conduite de sa vie. Car l'auteur des *Illuminations* n'est pas seulement ce poète qui a abandonné l'ancien jeu des vers et la rhétorique du siècle finissant, mais il est encore cet être tout entier contenu dans l'instant, cette sorte de merveilleux animal que figurerait un homme enfin débarrassé de sa biographie. En d'autres termes, Rimbaud n'aurait pu écrire les *Illuminations* s'il n'avait, auparavant, déposé dans *Une Saison en enfer* son fardeau de littérature et de songeries (ce à quoi il s'était essayé à travers *les Poètes de sept ans, la Chasse spirituelle* et le *Bateau ivre* qui sont, chacun à leur manière, le premier état de ce livre incomparable).

Est-il besoin de revenir sur la part importante de littérature qui entre dans *Une saison en enfer?* Le romantisme exaspéré du titre et l'accent baudelairien de la première page — « Mais, cher Satan, (...) je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné » — annoncent dès l'abord ce qu'il y aura d'*emprunté* dans la relation de cette tempête sous un crâne. Bien que tout cela garde un haut goût d'époque, notre intérêt se porte ailleurs. Il se porte sur ces phantasmes tyranniques, dont l'ensemble compose une sorte de portrait

unitaire de la vie d'un homme tracé par le sujet lui-même presque avant, pourrait-on dire, d'avoir vécu. Terreurs et désirs mêlés, rien moins que gratuits, et dont l'expression est si virulente, si panique, qu'elle semble commander le vouloir.

Il est vrai que nous connaissons assez bien, aujourd'hui, l'existence débridée comme une plaie que mena par la suite l'adolescent qui écrivit ces pages. Nous pouvons donc vérifier à loisir ce qu'il y a de prophétique dans *Une saison en enfer* — afin de conclure : Rimbaud avait tout prévu. Mais nous serait-il également possible, sans le secours des biographes, de croire à la réalité de ce livre? Ne resterait-il plus devant nous qu'une sorte de roman — ou cette « métaphore étirée » que Catulle Mendès voyait dans le *Bateau ivre?* Quelle que soit l'incongruité qu'il y ait à poser un problème à partir de sa solution reçue, nous osons croire, au contraire, qu'*Une saison en enfer* nous serait de toutes façons apparue comme la projection complète d'un destin, la mesure totale d'une fatalité — et dans le cadre de la littérature, ce qu'il faudrait nommer un livre vrai, c'est-à-dire un livre auquel son auteur n'échappe plus. Impression, sans doute, et des moins contrôlables, mais profonde comme le sentiment. Et c'est peut-être cette assurance intime, multipliée par des milliers de lecteurs, qui fonde la situation unique de ce livre d'expérience écrit à « l'âge d'innocence »; de cette crise dont chaque sursaut, plaisant ou sinistre, engage l'avenir; de cette œuvre où plus rien ne sépare, enfin, le rêve et la vie.

Est-ce à dire que Rimbaud, quand il écrivit *Une saison en enfer*, était déjà détaché de tout? A y regarder de près, ce qu'on appelle communément « le choix d'une carrière » faisait encore obstacle à cette vie qui devait être l'authentification de ses cauchemars d'adolescent. A ce propos, il n'est pas niable que Rimbaud entendait rompre avec la littérature. Cette décision figure, entre autres promesses à soi-même, dans le célèbre paragraphe de « Mauvais sang » où il fait profession de n'en avoir jamais aucune : « J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à main! — Je n'aurai jamais ma main. »

Si l'on a bien compris ces lignes, Rimbaud refuse les deux positions sociales qui s'offraient à lui à cette époque : littérateur à Paris ou cultivateur à Roche. (Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire les *Illuminations*, et de prendre part — le moins possible — aux travaux de la campagne, chez sa mère, entre

deux pérégrinations.) Mais il refuse davantage encore. Fidèle à sa nature de « passant considérable » (il faut lire : de « déclassé »), il s'écarte instinctivement de tout ce qui ressemble à un métier ou une fonction. Et il en sera ainsi pendant les dix-huit ans qu'il lui reste à vivre après la publication d'*Une saison en enfer*. Par contre, son besoin impérieux d'action le précipite dans toutes sortes d'expériences, celle de la poésie comme celle du négoce. Et il écrit les *Illuminations* comme il sillonnera bientôt le Harrar : avec fureur et jusqu'à l'épuisement. Ce qui nous force à penser qu'avec ce dernier recueil son œuvre est accomplie dans la mesure où elle ne pouvait être continuée, dans la mesure où il n'était pas possible au poète — qui, selon Valéry, « a inventé ou découvert la puissance de *l'incohérence harmonique* » — d'aller plus vite ni plus loin. Et c'est là, plutôt que dans *Une Saison en enfer*, qu'il faut situer, avec Valéry encore, le véritable adieu de Rimbaud à la littérature — car, arrivé à ce point extrême, paroxystique, de l'irritation volontaire de la fonction du langage, il ne pouvait que faire ce qu'il a fait, — fuir.

# MUSIQUES NOUVELLES

par PHILIPPE CHABANEIX

## *LA ROSE ET L'OISEAU*

*La rose est là qui vous ressemble,*
*La rose est là, non loin du houx,*
*Que nous avons aimée ensemble,*
*Mais, cette nuit, que ferez-vous?*

*Approchons-nous de la fenêtre*
*Et laissons nos songes errer...*
*Vais-je bientôt vous mieux connaître*
*Ou bien faut-il désespérer?*

*Un oiseau chante la jeunesse,*
*Un oiseau chante pour les fous*
*Et me charme autant qu'il me blesse,*
*Mais, cette nuit, que ferez-vous?*

## *AGNES*

*Après les jours d'hiver si rudes et si beaux,*
*Leur neige et leurs ciels gris traversés de corbeaux,*
*Quand le printemps furtif renaît avec ses charmes*
*D'amoureuse riant à demi dans ses larmes,*
*Les fraîches fleurs des nuits parfument les sous-bois*
*Parmi lesquels tu viens errer comme autrefois,*
*Et, tandis que des feux semblent courir sur l'onde,*
*M'appeler de ta vois entre toutes profonde,*
*Mélancolique Agnès, au bord du pâle étang*
*Où l'on trouva ton corps sous la lune flottant.*

## *VERS L'AMOUR*

A George Day.

*Vers l'amour elle va comme l'oiseau s'élance*
*Qui vole vers la mer,*
*Elle va confiante et dans ses longs yeux danse*
*Le feu d'un soleil vert,*

*Elle va sans vouloir, en sa grâce nouvelle,*
*Un seul instant songer*
*Que bientôt le bonheur pourrait s'éloigner d'elle*
*Ainsi qu'un étranger.*

## *LE VOYAGEUR*

A Juliette Mazade.

*Le voyageur qui vient d'une ville d'enfance*
*Perdue au loin parmi la pluie et le brouillard*
*Et qui ne voit plus rien qu'une ombre et qu'un regard*
*De fille en larmes sur un navire en partance,*
*Le voyageur qui vient d'une ville du Nord*
*Perdue au loin parmi la brume et le silence*
*Et pour qui tout désir a le goût de la mort,*
*Vous retrouvera-t-il, charmes rêvés d'enfance?*

## *L'INSAISISSABLE*

*De ces fleurs mauves des matins*
*Où déjà l'automne s'annonce,*
*De ces fleurs mauves des étangs*
*As-tu gardé la souvenance,*

*Comme je garde au fond du cœur*
*Le feu d'une étoile endormie,*
*Chère ombre à qui je rêve encor*
*Toujours fuyante et mal aimée...*

## *LA MORTE*

A Jean Dulac.

*Est-ce une morte qui revient*
*Dans la nuit triste sur la dune,*
*Est-ce une morte?... Il me souvient*
*De ses cheveux longs sous la lune,*
*Et je revois, un soir de vent,*
*Mouillé de larmes son visage,*
*Son beau visage si vivant*
*Et cette fleur à son corsage.*
*Est-ce une morte dans la nuit*
*Qui va pieds nus sur le rivage,*
*Est-ce une morte qui me suit?*

## *BRUMES ET LUMIERE*

*La porte de ce bar à musique où nous fûmes*
*Ensemble tant de fois est maintenant fermée,*
*Le cri des remorqueurs ne perce plus les brumes*
*Et tu ne m'offres plus, au cœur de la fumée,*
*Devant les matelots ta bouche trop aimée.*

*Tu vis dans un jardin lumineux, loin des villes*
*Tristes du Nord, et t'y promènes, caressée*
*Par la brise, les fleurs et les oiseaux des îles,*
*O toi dont la souplesse évoque en ma pensée*
*La grâce d'une biche amoureuse et blessée.*

## *L'ESPERANCE*

*Couleur de l'aventure éternelle et du sang*
*Et d'un beau jour d'été dans les roses naissant,*
*Mille flammes soudain fleurissent l'étendue*
*Où triomphaient hier la brume et le charbon*
*Et devant nous se tient l'espérance attendue,*
*Mais ton regard toujours semble dire : « A quoi bon? »*

## *ITALIE*

*Plus lointaine que les lointaines nébuleuses*
*Et si proche pourtant de mon cœur, ô divine,*
*Viens ce soir avec moi rêver sur les pelouses*
*De ce parc ancien aux abords de la ville,*

*Et laisse tes deux mains frissonner dans les miennes*
*Et s'emplir tes regards d'une étrange féerie,*
*En m'écoutant parler des nuits siciliennes*
*Et des matins heureux de Toscane ou d'Ombrie.*

## *LES TROIS BARQUES*

*N'est-ce pas vers l'étang profond de Mortfontaine,*
*Vers l'étang sombre et vert où glissaient aux vacances*
*— T'en souvient-il encor, chasseresse lointaine, —*
*Comme de grands oiseaux blessés, trois barques blanches.*

*N'est-ce pas vers l'étang que ton regard m'entraîne,*
*Vers l'étang des roseaux voilé souvent de brume,*
*Auprès duquel, un soir mystérieux d'automne,*
*Tu m'as dit : « Je te quitte à jamais, et je t'aime »?*

## *JEUNES FILLES*

*Les mains de la mélancolie*
*Ont tissé des rêves d'amour...*
*Cueillez l'iris et l'ancolie,*
*O jeunes filles, tour à tour;*

*Puis, avant que l'Hiver ne vienne,*
*Charmez ce cœur désenchanté*
*Qui, du plus loin qu'il me souvienne,*
*Jamais n'aima que la beauté.*

## *MAGIE DE SEPTEMBRE*

*Que s'achève la ronde*
*Où l'on tourne en riant,*
*Mais qu'une étoile blonde*
*Scintille à l'orient,*

*Et que de près j'entende*
*Tes pas au bruit si cher*
*Tandis que sur la lande*
*Souffle le vent de mer,*

*Et que soudain je voie*
*S'ouvrir parmi les fleurs*
*Pâles des eaux la voie*
*Merveilleuse des pleurs,*

*Et qu'en mes bras je tienne*
*Enfin ton souple corps*
*D'enfant magicienne*
*Qui danse chez les morts!*

# BONAPARTE A VALENCE EN 1785

par PH. DE BENOIT

Feuilletant une liasse de papiers de famille laissés par ma grand-mère maternelle (1), j'ai trouvé mélangées à des lettres datées de 1820 à 1830, quelques notes sur les amours de Napoléon et de Caroline du Colombier.

La forme du récit autant que les détails qu'il contient sur le caractère intime de celui qui devait devenir l'Empereur m'ont paru intéressants et dignes d'être évoqués.

Ajouté aux souvenirs que les différents auteurs de cette époque en rapportent, ce récit permet de situer assez exactement le ton des relations ayant existé entre Napoléon et la famille du Colombier (2),

(1) Elle-même petite-fille du baron du Colombier, préfet de l'Empire. Le texte qu'on va lire figurait parmi les lettres et papiers du baron du Colombier. Aucune indication sur la manière dont le récit de Napoléon a été rapporté, noté, classé. Son authenticité est donc présumée, et ne saurait être « prouvée » au sens strict du terme. (*N. D. L. R.*)

(2) Ancienne famille du Dauphiné, les Grégoire du Colombier occupaient à Valence, depuis plusieurs générations, une situation prépondérante. En 1696, leur aïeul, à la tête des échevins, y avait reçu le roi Louis XIV qui, à cette occasion, leur avait octroyé des lettres de noblesse.

Pour l'époque qui nous intéresse, nous savons que Philippe Grégoire du Colombier, alors vieux gentilhomme, rigide dans ses principes autant que très attaché à sa situation sociale et matérielle, avait épousé, en 1743, à Lyon, en la basilique de Saint-Martin d'Ainay, M^lle Carmagnac, dont il est question ici et qui lui avait donné cinq enfants : trois filles et deux fils :

1° Jean-Pierre qui, en 1800, épouse, à Cambrai, Marguerite Faider, dont le père devait être ministre de la Justice du royaume de Belgique. De sous-préfet à Bressuire, puis à Cambrai, Jean-Pierre du Colombier passe à la préfecture de Montbrison. En 1812, il est créé baron d'empire, avec la faculté d'avoir des livrées à sa convenance, à l'exception du vert, couleur des livrées impériales. Après avoir été préfet de la Loire, Jean Pierre du Colombier le devient du département de Marengo et réside à Alexandrie. Il reçoit le Pape retournant à Rome, ce qui lui vaut pour lui et sa descendance, dispense de jeûne en carême. En 1814, il se retire au château du Poyet, près de Montbrison, gentilhommière flanquée de quatre tours, propriété de la famille Carmagnac. Lors du retour de l'île d'Elbe, il part rejoindre l'Empereur qu'il retrouve à Mâcon, où il est nommé sur place préfet de Saône-et-Loire. Mais, avant les Cent-Jours, sa carrière se termine, il revient au Poyet où il meurt en 1819 sans descendance mâle, sa postérité assurée par ses filles et, tout particulièrement, par son gendre Aimé Descos, qui sera autorisé à relever son nom ès qualités.

2° Philippe du Colombier-Rhiordan, qui devait émigrer en Autriche, servir comme capitaine au régiment de Bercheny, puis, après avoir été

et de préciser l'influence profonde qu'elles eurent sur la jeunesse et la formation du jeune officier.

Ces feuillets retrouvés jaunis par le temps nous apprennent qu'un soir, au temps du Consulat, en compagnie de Cambacérès et de Maret, alors qu'il achevait de dépouiller le courrier entassé sur sa table de travail, Napoléon s'arrêta de lire le placet qu'il tenait, les traits détendus par un sourire plein de rêverie. Après un long silence, pour ses collègues qui s'étonnaient de cette attitude toute nouvelle pour eux, Napoléon se prit à conter ce qui suit :

Citoyens, remontons à 1785, époque à laquelle la qualification de « Monsieur » était convenablement appliquée à tout homme bien élevé; je ne sais pourquoi on l'a bannie. La force de l'habitude, le besoin de s'éloigner des habitudes grossières, de la jacobinerie, nous la fera bientôt adopter.

Nouvellement sorti de l'Ecole militaire, fier de mon épaulette, orgueilleux comme un paon, ignorant comme un abbé, après un court séjour à la Fère, je fus transféré au régiment d'artillerie de Grenoble; et le détachement que je commandais dut tenir garnison à Valence. J'arrivai dans cette ville; j'eus le bonheur d'être admis chez Mme du Colombier (3); c'était une de ces femmes la gloire et l'honneur de leur sexe en qui les qualités, les vertus, le mérite remplacent les charmes à leur déclin. Spirituelle sans malice, bonne sans faiblesse, elle savait à merveille punir un fat, redresser un impertinent, éconduire un sot. Occupée d'actes de bienfaisance, chérie, estimée, elle était le centre, l'âme d'une société choisie, où elle régnait avec le plus aimable despotisme. C'est chez elle que j'ai compris tous les avantages du pouvoir absolu, tant pour les gouvernants, les gouvernés, que pour la maison et le royaume.

J'ignore quelle heureuse fortune me rendit agréable à cette dame, et me fit trouver grâce devant elle. Ce qu'il y a de

rayé de la liste des émigrés et reclassé dans l'Armée avec le grade de commandant, mourir sans alliance ni postérité.

3° Une fille qui épousera M. Regnault de la Rive et dont la descendance s'alliera aux familles Forcheron, de Montgolfier, de Goÿs de Meyzerac.

4° Une fille religieuse au couvent des Ursulines, à Lyon.

5° Caroline, connue pour avoir été le premier amour de Napoléon Bonaparte. Caroline du Colombier épouse, le 31 mars 1792, M. Garempel de Bressieux de Saint-Cierge, chevalier de Saint-Louis, qui, ancien capitaine au régiment de Lorraine, demeure à cette époque au château de Bressieux, près de Tullins, dans l'Isère. Plus tard, à la Cour impériale, nous voyons la baronne de Bressieux, dame d'honneur de Madame Mère, et son mari écuyer de la reine Hortense.

(3) En 1785, Mme du Colombier est âgée de cinquante-quatre ans, et ses contemporains nous la dépeignent comme une personne aimable, fort distinguée, instruite, pleine de grâce, à l'esprit ouvert, et très au fait des idées libérales. Son salon, tant à Valence même qu'à leur maison de campagne des Basseaux, propriété située près du village d'Etoile, à quelques lieues de Valence, était connu pour rassembler la société la plus disitnguée du pays.

sûr, c'est que, dès le début, j'y reçus cet accueil de distinction et d'amitié qui flatte tant, et qui est toujours la récompense de la bonne conduite. Ainsi traité, je me sentis attiré vers cette respectable matrone; sa conversation vive, spirituelle, remplie de traits piquants, eut pour moi un tel attrait, que je lui sacrifiai sans peine le café, ce sanctuaire des lieutenants et des capitaines. Il en résulta que je ne fis pas de dettes ni de folies, que je passai chez les grisettes de Valence pour un sans cœur, que mes camarades m'envièrent, et que j'eus le temps d'ajouter à mon instruction ce que l'on aurait dû m'apprendre à l'Ecole militaire et ce que j'ignorais complètement.

A la troisième visite que je fis chez Mme du Colombier, je la trouvai seule, et peut-être mélancolique. J'eus le tort de lui apprendre que je m'en apercevais; alors elle me dit :

— Soit... Je conviens que je suis triste... Débarrassez-moi de ces idées noires.

— Moi! Madame.

— Oui, vous, en me racontant votre histoire.

— Celle d'un lieutenant d'artillerie est courte.

— N'importe, que je la sache. Il est bon de connaître ceux vers qui votre inclination vous porte.

Ce propos flatteur, sorti de la bouche d'une femme aussi respectable, charma mon amour-propre. Je fis un signe d'assentiment, et, sur l'heure, j'entrai en matière.

— Madame, dis-je, il n'y a pas de famille noble qui n'ait sa fable; celle de la nôtre est sans doute sa descendance prétendue des rois de France mérovingiens. A entendre mon oncle Lucien, archidiacre d'Ajaccio, nos premiers aïeux français passèrent avec Pépin le Bref en Italie, où, après Charlemagne, ils possédèrent en toute souveraineté la seigneurie de Trévise; ensuite, une branche, expatriée par violence civile, alla chercher un asile au pays florentin. Nous avons même encore des parents à San-Miniato. (Je ne savais pas, lorsque je disais ceci à Mme du Colombier, que cette branche des Bonapartes, prête à s'éteindre, n'était représentée en ce moment que par un vieillard, chanoine à la cathédrale, à qui, en 1797, je fis obtenir le grand cordon de Saint-Etienne.) Le rameau dont je descends quitta les rives de l'Arno, traversa la Méditerranée Thyrénéenne et vint s'établir, pendant environ trois siècles, dans l'île de Corse et dans Ajaccio. Là, elle a contracté alliance avec les meilleures familles du pays : les Ornano, les Comnènes; ceux-ci des-

cendus des empereurs de Constantinople et de Trébizonde; de ce nom, les Arrighi, les Buotafoco, etc...

Ma mère est de la grande famille Ramolino, des comtes de Colalto; sa mère, par un second mariage avec un noble suisse, lui donna pour demi-frère mon oncle Fesch (4), aujourd'hui prêtre. Mon père était beau, brave et aimable, bon gentilhomme, et, par suite, peu ménager de son bien. Son premier enfant fut Joseph, mon frère aîné; puis moi, Napoléon; ensuite Lucien; Louis après, et Jéronino le dernier. J'ai trois sœurs : Elisa, élevée à Saint-Cyr; Carlotta ou Caroline, et Pauline, encore toute petite et jolie à charmer. Notre écusson, sommé d'une couronne de comte et accosté pour support des deux majuscules B et P, porte un champ de gueules aux deux barres d'or, accompagnées en chef et à senestre d'une étoile de même métal.

En 1785, mon père, qui plusieurs fois avait été député de la noblesse de Corse en France, mourut à Paris. Je suis né le 13 août 1769; ma jeunesse fut agitée, vive, impétueuse. Combien de fois je me suis battu avec les enfants de mon âge; ils m'appelaient « Napoleone sans calcetta », ce sobriquet me mettait en fureur. Plus tard, envoyé en France, je fus élevé à Brienne, et puis à l'Ecole militaire. Me voici maintenant à Valence, bénissant Dieu de mon heureuse étoile, puisque je vous connais.

Mme du Colombier sourit de ce compliment; il me valut, le même jour, ma présentation à l'homme influent du pays, M. l'abbé de Saint-Ruf (5). Homme d'érudition et d'amabilité, riche et charitable, savant et non pédant, grand seigneur sans morgue, prêtre sans hypocrisie ou intolérance, amateur des antiquités, des beaux-arts et de la musique, il réunit chez lui la meilleure compagnie de Valence. Il m'accueillit lui aussi, m'ouvrit son cabinet, sa bibliothèque, et, plus que personne, doit avoir la gloire de mon instruction.

Outre cette connaissance si utile et que j'appelai un bienfait de Mme du Colombier, je trouvai encore grâce devant M. d'Urtubie, notre commandant. Celui-là aussi me combla de marques de bienveillance, et me soutint dans les tempêtes qu'éleva contre moi la malveillance de certains officiers, mes camarades. Néanmoins, parmi ceux-ci, je ne

(4) Monseigneur Fesch, mort cardinal-archevêque de Lyon, en 1839.

(5) Jacques de Tardivon, ancien prieur de la Platière, à Lyon, et abbé général de l'ordre de Saint-Ruf, qui, en 1773, avait consenti à la suppression de son ordre et de son abbaye en échange d'une rente viagère de 10.000 livres, mais avait conservé les prérogatives d'abbé crossé et mitré.

signalerai pas mes amis de cette époque, entre autres, Sorbier, mort comte, sénateur, général de division, grand-aigle, etc.; Lariboisière, comte et inspecteur général de l'artillerie, etc.; Hédouville, comte, général en chef, sénateur, grand-aigle, etc.; Mallet, frère du célèbre conspirateur de ce nom; Mabille, placé depuis dans les postes; Desegaulx, enfin, que j'aimais sincèrement, celui-ci n'a rien accepté de moi, il est mort chevalier de Saint-Louis à Toulouse.

Je travaillais beaucoup, et pourtant mon cœur commençait à se laisser prendre à un sentiment tyrannique, dont la violence ne souffre aucun obstacle; en un mot, Messieurs ou Citoyens, j'aimais... oui, tout de bon, du moins je le croyais. Né en août 1769, j'avais donc, vers le milieu de 1785, près de seize ans... Seize ans! le plein de l'adolescence, et pourtant je me figurais être un homme fait. Une fille, à peu près de mon âge, moins belle que charmante, douce, bonne, modeste, sincère, m'apparut en manière de nymphe, la première fois que je la vis. Une des manies de la jeunesse est de se croire frappé pour toute la vie, aussitôt que son pauvre cœur est pris; aussi, après m'être consulté, je ne doutai pas que je n'eusse trouvé dans Mlle du Colombier la compagne de mon existence.

Ma passion était ardente; elle me faisait perdre le sommeil et l'appétit; je suspendais même mes travaux, ou je n'apportais dans mes études que de la froideur et de l'irréflexion. N'allez pas croire que j'eusse déjà avoué mon amour à qui en était l'objet; je ne me sentais pas le courage de faire un tel acte; mais, sans parler de la bouche, je poursuivais de mes regards significatifs ma céleste amie : mes pas assiégeaient les siens; je savais me placer constamment auprès d'elle; je buvais à la dérobée dans son verre; et, à ses repas, que je partageais souvent (car on me faisait l'affront de m'inviter à goûter avec elle), je guettais ou sa retraite ou son inattention, pour consommer les restes demeurés sur son assiette.

Elle avait un chien, objet de sa tendre amitié, et qui eut sa part du culte que je rendais à sa maîtresse; c'était un horrible animal, de race bâtarde, sans queue, sans oreilles, gras à faire vomir, grognard, jappeur, insupportable : il s'appelait Médor. Eh bien, il n'y a pas de roi que ses courtisans encensent, louent autant que je le faisais pour ce laid mâtin. Je le choyais, le portais, le baisais; il me semblait que

chaque bassesse envers lui me faisait gagner du terrain dans le cœur de ma maîtresse.

Il est rare qu'à quinze ans une jeune fille ne devine pas qu'un jeune homme ressent de l'amour pour elle. Aussi Mlle du Colombier ne tarda guère à faire cette découverte, je m'en aperçus à ses nouvelles manières, à son embarras quand je lui parlais, à son attention à suivre mes mouvements, à un mélange singulier de coquetterie, d'innocence, de fierté, de bien-aise, à un accueil tour à tour gracieux ou dur : elle semblait me fuir, mais à condition que je la rechercherais. Ce manège, que plus tard j'aurais dépisté, faisait alors le malheur de ma vie; je taxais la cruelle d'indifférence, de malice, et souvent je sortais du salon pour aller pleurer dans le jardin de la maison.

Un matin, j'avais lu, avec l'intention d'en profiter, « l'Art d'Aimer », d'Ovide. Un conseil me frappa, celui qui consiste, selon le poète latin, à laisser croire à qui ne veut pas vous aimer que nous chérissions autre quelle. J'achetai chez un brocanteur une boîte couverte de chagrin, garnie d'argent et renfermant un miroir de poche. La forme ovale faisait croire à la présence d'un portrait; et, le même jour, étant dans la maison de ma déesse, je sortis plusieurs fois de ma poche le meuble en question, je l'ouvris avec mystère, et me mis, étant à l'écart, à l'examiner avec une attention que je dérobais aux indifférents, et j'eus grand soin de laisser voir à mon ingrate.

Un premier coup d'œil instruisit la jeune fille de ce qui se passait. Que pouvais-je contempler avec autant de soin, si ce n'était l'image d'une femme? Or, une femme c'était une rivale, et voilà Mlle du Colombier aux champs. Si elle eut osé, elle aurait saisi la boîte par ruse; mais comment justifier cette violence? Elle se met à voltiger autour de moi. Je vois son manège; je l'irrite par un baiser que je dépose sur le médaillon... Oh! dès lors, plus de doute; je suis un infidèle, un traître, un monstre; il faut me fuir : elle quitte le salon. Je fais comme elle; je vais au parterre, divisé en plusieurs étages de terrasse; je m'assois sur un escalier. Bientôt une ombre tombe sur moi, me dépasse, et dessine au delà toute la silhouette de la jeune fille. Ainsi averti de l'approche de l'ennemi, je me lève précipitamment, je feins de vouloir m'esquiver, mais une voix impérieuse dans sa douceur m'appelle et me prie de m'arrêter. J'obéis, et, feignant la surprise, je renferme précipitamment dans mon gilet ce que

je brûlais d'envie de laisser voir. Bientôt Mlle du Colombier me dit, avec autant d'émotion que de chagrin :

— Vous voilà, Monsieur Napoléon, bien occupé?

— Il est vrai... j'étudiais.

— Ah! vous ne dites pas la vérité; du moins n'était-ce pas tout à l'heure un livre que vos regards interrogeaient.

— Je crois que si.

— Non, non! vous aviez mieux, beaucoup mieux à faire; vous étiez à contempler un portrait.

Je ne répondis pas; elle attendit, puis, poursuivant :

— Les femmes sont curieuses... je voudrais... oh! je vous en supplie, laissez-le voir.

— Eh! s'il m'attirait votre colère?

— Auriez-vous fait un mauvais choix?

— Non; mais pourtant la chose peut vous déplaire.

— A moi?

Et aussitôt une vive rougeur colora son beau front; je vis le moment où ma ruse tournait à ma honte; car la pudeur venant à conseiller la jeune fille, la détermina presque à changer de propos; mais l'amour, plus fort que tout autre sentiment, renouvelant la vivacité de l'attaque, ma belle amie me dit avec émotion :

— Voyons, donnez-moi ce portrait; s'il est celui de la personne que vous aimez, je brûle du désir de la connaître.

— Eh bien, soyez satisfaite; et, si vous vous en plaignez, ne vous en prenez pas à ma soumission; car, enfin, mademoiselle, je cède à votre volonté.

J'achève; et, retirant du lieu de sa retraite le portrait prétendu, je le présente à Mlle du Colombier, et je m'éloigne de deux pas, fier de ma ruse. En admirant l'invention, je me croyais l'auteur de ce moyen ingénieux et propre à faire connaître ma passion; j'ignorais que bien souvent avant moi, nombre d'amants s'en étaient servi, et presque toujours avec un succès qui justifia le moyen. Cependant ma belle amie (je lui donne par avance un titre si doux), tenant la boîte dans ses mains, cherchait, avec une impatience véritablement féminine, à en faire jouer le ressort; celui-ci partit enfin sous ses jolis doigts. Les deux côtés de la machine s'écartent; Mlle du Colombier avance avidement la tête; ses yeux se portent sur la glace où sa propre image se réfléchit... Un demi-cri de joie, de terreur, de fierté, de pudeur troublée, d'amour heureux peut-être, lui échappe; et la voilà immobile, n'osant ni refermer le médaillon, ni cesser de l'examiner,

ne pouvant enfin se déterminer à me montrer une colère qui n'était pas dans son cœur.

De mon côté, je n'étais pas non plus à mon aise : une voix perfide me conseillait la fuite; mon pauvre cœur battait horriblement. Elle cependant, se maintenait dans son embarras. L'amour-propre m'inspira du courage, il me fit entendre que la timidité convenait au second sexe, et la résolution au nôtre. En conséquence, je me rapprochai, et, à couvert du côté de la maison par les degrés supérieurs de l'escalier — cette scène se passant sur le premier repos, — je me précipitais aux genoux de la Dauphinoise, en la suppliant et de me pardonner mon audace, et de croire à une tendresse qui serait légitimée par les saints nœuds du mariage.

Ce dernier mot a un charme tout-puissant qui sait vaincre les jeunes filles. Rarement repousseront-elles celui qui parle de les épouser; aucune, et celle-là comme les autres, ne tient compte des obstacles provenant de l'âge, de la fortune, de la position sociale, et de tout ce qui empêche tant d'amants de tenir leur parole, et qui trompe les filles, en leur laissant croire qu'avec ce mot mystérieux prononcé, le reste est légitime.

J'étais aimé, il ne me fut donc pas difficile d'apaiser ma maîtresse; elle se mit à rougir, à pâlir ensemble; elle pleura et rit en même temps. J'osai prendre sa main; je la couvris de baisers, et croyant, moi, avoir obtenu le bonheur suprême, et elle accordé tout ce qu'elle pouvait donner, si bien notre innocence commune était complète, nous remontâmes les degrés sans nous parler et chacun rêvant à un avenir couleur de rose.

Jamais attachement réciproque ne fut plus pur et plus ardent. Aucune pensée coupable ne souilla mon imagination. La félicité était pour moi entière dans la fréquence de mes visites, dans le sourire divin avec lequel j'étais reçu, dans un propos d'amour dit ou entendu, dans un serrement de main fortuit. Une après-dînée, et non le matin, j'avais obtenu un rendez-vous. Tous les parents sortaient pour rendre des visites de noce : Mlle du Colombier demeurait seule au logis. Prévenu par elle, j'y accourus. Nous étions seuls; eh bien! les deux heures les plus douces de ma vie s'écoulèrent à jouer au volant, à nous promener dans le jardin et à manger à goûter un énorme panier de cerises.

Cette passion bien heureuse sauva mes mœurs; elle m'em-

pêcha de me perdre en la compagnie de mes camarades. J'employais les heures que le service me laissait à écrire à ma maîtresse, à la voir chez ses parents et à travailler à cette Histoire de la Corse, l'occupation de mon adolescence et qui me valut une lettre charmante du célèbre abbé Raynal (6), à qui j'avais envoyé mon œuvre.

Il advint de cette flamme si chaste ce qui ne manque jamais de clore les romans de messieurs les lieutenants et sous-lieutenants de toutes les armes. La Révolution naquit; je changeai de garnison. Je partis en jurant un prompt retour; il me fut répondu par un serment de fidélité éternelle... Mais les difficultés, ou, mieux, l'impossibilité de créer une correspondance, nous séparèrent sans retour. Les événements m'emportèrent; en 1796, j'épousai Mme de Beauharnais et voici une pétition dans laquelle j'apprends que Mlle du Colombier dont j'ai beaucoup connu la famille, est, aujourd'hui, femme de M. de Bressieux.

Napoléon ne fait pas allusion au père de Caroline qu'il vit sans doute fort peu et dont il ne conserva qu'un mauvais souvenir. Nous savons, en effet, que lorsqu'il adressa aux parents de notre héroïne une demande en mariage, Philippe-Grégoire du Colombier le toisa des pieds à la tête et le fit reconduire à la porte, tambour battant... Il est vrai qu'à l'époque il était difficile de voir en Napoléon Bonaparte autre chose qu'un cadet de famille, sans fortune, un officier dont l'avenir pouvait se limiter au grade de capitaine acquis péniblement, et dont la retraite, après trente années de services, ne s'agrémenterait guère que d'une croix de chevalier de Saint-Louis. Napoléon semble n'avoir jamais oublié Caroline du Colombier dont il dit dans ses mémoires qu'elle « était une personne charmante » dans toute l'étendue du mot : grâce, instruction, esprit, candeur, solidité de jugement, elle avait tout ce qui peut tourner la tête à un jeune officier. Mais ce n'était pas tout :

Il y avait dans le sentiment qu'elle m'inspirait quelque chose de craintif et même de religieux, que je n'ai jamais plus éprouvé depuis, auprès d'aucune femme. Combien de fois j'ai pensé à elle pendant mes premières campagnes, et comme je me plaisais à l'idée de lui faire hommage de mes premiers succès.

Le cœur me battait, ajoute-t-il plus loin, la première fois que je revis Valence. C'était à mon retour de l'armée d'Italie et j'avais pris exprès la route du Dauphiné, assez fier, je

(6) Il s'agit du célèbre philosophe libéral. L'abbé Raynal s'arrêtait à Valence et descendait à l'hôtel de Saint-Ruf chaque fois qu'il allait de Paris à Marseille. C'est à lui que, par la suite, Mme du Colombier devait recommander son protégé.

l'avoue, de reparaître avec les épaulettes de général dans une ville où on m'avait vu lieutenant, et il n'y avait de cela que six ans!

Mlle du Colombier était mariée; ne m'ayant rien promis, je n'avais pas à me plaindre. Elle avait épousé un M. de Bressieux, fort galant homme, et qui la rendit heureuse.

Il nous apprend qu'après la fondation de l'Empire

je nommai Mme de Bressieux une des premières dames du palais de l'Impératrice. Je la revis avec grand plaisir, et, si j'ai eu un moment bizarre dans ma vie, c'est lorsque, assis sur mon trône qu'elle aurait pu partager avec moi, je reçus à mes pieds le serment de fidélité de cette bonne et brave femme.

Mme de Bressieux était encore très jolie. Mais jamais je ne fis la moindre tentative pour lui plaire. J'avais conservé quelque chose du respect qu'elle m'avait inspiré, et je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, cesser d'estimer une femme dont je crois pourtant avoir touché le cœur.

Sur son rocher, à Sainte-Hélène, Napoléon aimait à rappeler les petits rendez-vous auxquels il mangeait des cerises ou en faisait des pendants d'oreilles pour la jeune Caroline. La délicatesse, la pureté de ces charmants enfantillages donnaient encore plus de douceur au souvenir de ce premier amour.

De son côté, Caroline, baronne de Bressieux, paraît avoir vécu jusqu'à la tombe avec la mémoire des gloires impériales. Mme de Pampelonne, dans ses Mémoires nous en parle de la façon suivante : « Un des souvenirs intéressants de mon voyage à Paris fut aussi nos visites à Mme de Bressieux, autrefois Mlle Grégoire du Colombier, la première passion de Napoléon, qui vivait encore bien que très âgée. Mon père qui la connaissait particulièrement m'emmena chez elle. Elle nous reçut à merveille, nous témoigna un vrai plaisir de revoir des compatriotes et me fit beaucoup de caresses. C'était une petite vieille toute proprette, toujours soignée dans sa mise, au point qu'on disait en riant qu'elle mourrait sans quitter ses gants ni son chapeau, et l'une des plus aimables que j'ai connues.

Il y avait dans sa chambre un portrait d'elle étant jeune dont le grain et la beauté justifiaient l'admiration qu'elle avait inspirée au futur maître de l'Europe. Elle aimait à réunir chez elle les débris qui restaient de l'ancienne cour impériale. »

# JUSTICE RÉSIDENTIELLE

par GEORGES WALTER

I

Il s'appelait Lameuse, de son prénom Adiroubanadin, citoyen français, né à Pondichéry, arrivé depuis six mois à Phnompenh, où il végétait dans de modestes emplois de surveillant et de magasinier.

La question qui se posait à Delorme était de savoir dans quelle mesure Lameuse avait pu ravitailler en fusils ou en carabines les mauvais garçons de Kompong Sway, qui en faisaient un déplorable usage. Jamais, en effet, depuis des années, on ne s'était plaint dans la région d'autant de vols qualifiés, commis la nuit, par des malfaiteurs en bande, qui ne se gênaient pas pour enfoncer les portes, et qui, chose nouvelle, étaient armés d'autre chose que de pétoires locales, faites d'un tube de parapluie cerclé de fil de fer. Mais ils se contentaient de tirer en l'air, ne faisant usage de leurs armes qu'en cas de résistance, une résistance dont une balle demi-blindée ou d'excellentes chevrotines avaient alors rapidement raison. La chose commençait à se savoir, et provoquait dans les hameaux éloignés un réel affolement, dont le résident Kircher s'était ému. Les patrouilles de garde indigène furent multipliées, mais elles opéraient à l'aveuglette, car les renseignements étaient rares, incomplets et tardifs, à cause du prestige des malfaiteurs, et de cette crainte des représailles qui, depuis des siècles, domine le paysan cambodgien, traditionnellement soumis à la triple oppression du mandarin, du bonze et du pirate. Tout de même, une fois, surprise par une patrouille, une bande laissa sur le terrain un fusil *Simplex* en bon état qui fut, sans grand espoir, envoyé à Phnompenh pour identification. Il se trouva que la trace de l'arme put être rapidement retrouvée : il s'agissait d'un fusil vendu trois mois plus tôt par la maison Descours

et Cabaud au sieur Lameuse (Adiroubanadin), contre qui Delorme s'empressa de décerner un mandat de comparution.

A vrai dire, c'était pour faire quelque chose. En qualité de citoyens français, les Indiens de Pondichéry achetaient librement des fusils de chasse, et pouvaient à cette époque se procurer assez facilement des permis d'achat d'armes de guerre. Il s'ensuivait sans doute des disparitions assez suspectes de revolvers ou de fusils : il est si facile d'invoquer le vol d'un boy ou le prêt à un ami. C'est sans doute l'excuse que présenterait Lameuse, et l'on ne pourrait guère, pensait Delorme, sanctionner sa négligence que d'une peine de principe.

Pour une fois, les choses se passèrent autrement. Lameuse était un noir aux yeux de gazelle, tiré à quatre épingles, qui commença par protester avec beaucoup d'assurance, mais dans un français détestable, contre la mesure dont il était l'objet.

Quand Delorme l'interrogea, ce fut bien pis. En vain Lameuse protestait-il de sa connaissance de la langue française! Dès que les questions devenaient précises, ou gênantes, le prévenu manifestait une incompréhension dont il semblait d'ailleurs être le premier à souffrir. Au bout de trois quarts d'heure d'interrogatoire, Lameuse ne savait plus ce que c'était qu'un fusil; il fallut le lui expliquer, avec une gravure du petit Larousse, et tout recommencer. Une heure après, on en était au même point, Lameuse n'ayant ni avoué, ni nié. Excédé, Delorme mit fin à cette procédure insensée, où les réponses ne correspondaient jamais aux demandes et, dans un mouvement d'humeur, plaça Lameuse sous mandat de dépôt, ce qui n'affecta pas le moins du monde la superbe du prévenu.

Delorme rendit compte au résident de l'état de l'affaire, et lui proposa de renvoyer Lameuse à Phnompenh, avec une commission rogatoire au juge d'instruction, aux fins de déterminer combien d'armes l'intéressé avait achetées et ce qu'il en avait pu faire.

— Sur place, monsieur le Résident, il sera facile à la Sûreté, qui recevra subdélégation, de tirer cette affaire au clair, sans compter qu'ils auront sans doute sous la main un bon interprète de tamoul.

— Un interprète de tamoul, répliqua Kircher, convoquez donc Varlet, et essayez un interrogatoire-surprise.

Delorme ignorait que Varlet, ancien fonctionnaire des

douanes, retiré à Kompong Sway, parlât couramment le tamoul. En fait, l'idée du résident Kircher était excellente, car à une parfaite connaissance de ce dialecte indien Varlet joignait une facilité d'élocution et une astuce de vieux sous-officier qui en faisaient un truchement de choix.

Lui ayant fait prêter serment d'interprète *ad hoc*, à la grande satisfaction de M. Pok, le secrétaire du tribunal, que la solennité des formalités judiciaires n'avait pas encore lassé, Delorme fit comparaître Lameuse, et tenta à nouveau de l'interroger en français. La séance de la veille recommença, et le père Varlet souffla à l'oreille de Delorme :

— Il se moque de vous, monsieur l'Administrateur.

— Alors je vous passe la parole. Allez-y!

Ayant chaussé ses lunettes, regardé Lameuse qui sourit, le vieux Varlet toussota et, sans perdre haleine, enfila un discours en tamoul si dru, si rocailleux, si sonore, si assuré et si inattendu, que le prévenu le reçut comme une gifle, et se mit à blêmir jusqu'à ce que son teint devînt couleur d'ardoise, et à transpirer comme s'il sortait d'un accès palustre. Varlet parla dix bonnes minutes, en haussant sans cesse le ton, et marqua ses derniers mots d'un ferme coup de poing sur la table.

— Je lui ai passé quelque chose, monsieur l'Administrateur.

Il n'y avait plus rien du fringant Indien de tout à l'heure, mais seulement un pauvre diable qui, dans son jargon maternel, avait peur de ne pas s'expliquer assez longuement. De gros sanglots étouffaient sa voix et convulsaient sa poitrine. Delorme observait avec curiosité la colorisation grise du visage, et surtout cette extraordinaire sudation qui déformait le faux col et le nœud papillon, transperçait la veste et le pantalon, au point que Lameuse avait l'air d'un noyé.

— Quand je dirai qu'il y avait à ses pieds une mare de sueur, on ne me croira pas, songea Delorme, qui venait de se lever pour constater le fait.

Varlet avait pris des notes.

— Si vous permettez, monsieur l'Administrateur, je vais dicter l'interrogatoire à Pok. Il a tout avoué. En tout, depuis six mois, il a vendu dans la région vingt-sept fusils, tant de guerre que de chasse, achetés à Phnompenh sous son nom, ou sous le nom d'autres malabars.

Le prévenu ayant passé des aveux, Delorme jugea sage de rendre en sa faveur une ordonnance de mise en liberté provisoire, et de le faire élargir immédiatement.

Le lendemain matin, à six heures, le téléphone sonna.

Mal réveillé, Delorme renoua son sarong et prit l'écouteur.

— Ici le maréchal des logis-chef Lendormi. Monsieur l'Administrateur, Lameuse s'est pendu cette nuit dans le dortoir chinois de la rue Rousseau. J'ai prévenu le docteur.

— Je vous rejoins.

Dans une mansarde de l'hôtel chinois, le malheureux Indien, dépendu mais presque froid, reposait sur un lit de camp. Avant de passer la tête dans le nœud coulant, Lameuse avait essayé de se percer la gorge avec un gros clou; un peu de sang maculait l'oreiller de porcelaine.

Avec un malin clignement d'yeux, Lendormi pelotonna rapidement, sur sa main gauche repliée, la corde du pendu, et mit le rouleau dans sa poche.

Déboutonnant prestement le pantalon du mort, l'agile docteur Derville, dont l'alacrité ne se démentait en aucune circonstance, fit remarquer à Delorme que la pendaison avait bien réservé au misérable ses ultimes délices.

## II

— Vraiment, ils exagèrent, s'écria le résident Kircher en levant l'audience civile hebdomadaire du tribunal résidentiel. Voilà deux audiences où nous n'examinons que des requêtes d'usuriers de Kompong Smach, et que nous sommes obligés de leur donner raison, alors qu'ils mériteraient tous la corde. Je voudrais bien voir clair dans cet ensemble d'affaires. Lorsque le rôle des poivres sera fait, Delorme, vous pourriez aller passer une quinzaine à Kompong Smach, pour faire une enquête sur les rapports des prêteurs d'argent chinois et des cultivateurs cambodgiens. Nous verrons ensuite ce que nous pouvons faire.

Rien ne pouvait être plus agréable à Delorme que d'échapper à la routine du bureau, à la signature des bordereaux, et à l'épluchage méticuleux des feuilles de route. Et il n'avait pas épuisé l'innocent plaisir d'exercer sa jeune autorité sur les mandarins cantonaux, ni même celui de se faire faire cortège par les notables toujours heureux d'accompagner dans ses déplacements le représentant du résident, de tenir son cheval, de lui offrir un coco, et le soir, à l'étape, de chasser bruyamment du campement chiens et importuns. De plus, le naturel nonchalant de Delorme l'inclinait vers une

besogne où il y avait plus à écouter qu'à parler, à observer qu'à ordonner.

Ce fut, de fait, une enquête facile. Il y avait, dans le *srok* de Kompong Smach, peut-être une vingtaine de Chinois, vivant chichement dans de modestes paillotes, mais dont chacun traitait au moins cinquante mille mesures de paddy par campagne annuelle. Le mécanisme de l'opération était simple : le Chinois prêtait une somme d'argent au cultivateur cambodgien, en stipulant des intérêts que le débiteur pouvait difficilement payer, si bien que tous les trois ou quatre ans, le billet était renouvelé pour un montant sans cesse croissant. Encore fallait-il, pour assurer le succès de l'affaire, que fussent réunis certains facteurs psychologiques : du côté des Cambodgiens, une imprévoyance, un mépris du lendemain, vraiment désespérants, et pour ce qui est du Chinois, l'habileté de faire accepter au débiteur une somme supérieure à ses stricts besoins, mais dont le loyer fût plus élevé que la rente de la terre, tout en restant assez modéré pour ne pas complètement décourager le pauvre diable, ni le pousser à des actes de violence dont la région offrait quelques exemples. Ainsi, dosant le risque et le profit, opéraient des *taokai* (1), dont les moins adroits savaient ne se montrer pressants qu'après les mauvaises récoltes, et ne manquaient jamais de porter à la vie familiale de leur clientèle une réelle affection de patron, nullement exclusive, d'ailleurs, du prêt des quelques billets dont on a toujours besoin, bien sûr, en pays cambodgien, pour célébrer décemment naissances, mariages ou incinération.

Et quand, ma foi, il n'y avait plus rien à tirer du débiteur, on l'exécutait. Il suffisait pour cela de veiller à ce que le dernier billet fût correctement rédigé, d'attendre l'échéance, de déposer une requête au greffe, et de laisser jouer la procédure légale, pour que le créancier devînt légitime propriétaire de la pauvre rizière constituant son gage, par adjudication aux trois feux devant la barre du tribunal. La grande astuce était alors pour le *taokai* de poursuivre sa victime sur un nouveau terrain avec des armes fraîches, en lui louant sa propre rizière pour un prix draconien; encore était-ce là un traitement de faveur, dont jouissaient seulement les débiteurs robustes, travailleurs, et qui ne s'enivraient qu'une ou deux fois par an.

(1) Patrons.

La population cambodgienne de Kompong Smach, à vrai dire peu évoluée, placée encore en dehors de la zone d'influence de l'instituteur et du médecin, fortement mêlée d'aborigènes primitifs, s'enfonçait ainsi légalement dans la misère et le servage.

Lorsque le résident Kircher eût pris connaissance du rapport de Delorme, présenté sous la forme d'une « note sur l'endettement agraire dans le srok de Kompong Smach », il se tourna vers son adjoint et lui demanda ses propositions.

— Je pense, monsieur le Résident, que nous pourrions faire quelques poursuites pénales pour usure.

— C'est bien scabreux! Pourrez-vous établir, même pour un seul cas, les éléments constitutifs du délit? Je n'en suis pas sûr. Et quand le Chinois poursuivi saura qu'il risque la prison, il s'assurera les services d'un avocat. Nous devrons jouer serré, aller en appel, risquer de perdre la face. Et même si vous pouvez obtenir et faire confirmer une seule condamnation, le seul résultat sera d'augmenter à Kompong Smach le loyer de l'argent.

— Ne pourrait-on pas alors racheter les dettes des Cambodgiens, en substituant le crédit agricole aux usuriers, et en revisant le montant de chaque prêt? suggéra Delorme, un peu découragé.

Kircher hésita à répondre :

— Il faudra bien en arriver là. Mais c'est trop tôt. Les débiteurs ne vous aideraient pas. Ils ne partagent pas, vous le savez bien, l'indignation dont vous êtes saisi. Bien au contraire, le patron est chez eux généralement craint et respecté. Mais vous allez pouvoir faire un essai. Tâchez de trouver parmi les plus endettés un Cambodgien sympathique, et faites-lui dire discrètement de ne rien payer, et de se laisser poursuivre.

Ainsi fut-il fait. Quelques semaines plus tard, le Chinois Lou Seng déposait au greffe une requête introductive d'instance tendant à ce qu'il plût au tribunal de condamner le Cambodgien Tith Prak à lui payer une somme de soixante-quinze piastres, montant d'un billet souscrit, augmentée des intérêts de droit. Et ce sera justice, concluait la requête, que Lou Seng avait signée en caractères chinois.

L'idée du résident était simple. Estimant que l'équité devait avoir le pas sur la légalité, il envisageait de faire conseiller le débiteur cambodgien, afin que celui-ci pût se défendre et établir sa bonne foi.

Delorme mit donc entre les mains de Tith une requête reconventionnelle que celui-ci vint gravement déposer au greffe, et dans laquelle le défendeur, sans contester la validité du billet produit, faisait valoir que cette pièce n'était qu'une étape parmi toute une série d'opérations de débit et de crédit sur la nature et la régularité desquelles il demandait que le tribunal prescrivît une enquête.

— En matière civile indigène, le juge est maître de la procédure, et nous aurions pu ordonner l'enquête d'office, fit remarquer Kircher, mais il faut bien que le Cambodgien ait l'air de manœuvrer...

L'enquête eut donc lieu, dans toutes les formes voulues, en suite d'un jugement avant dire droit. Il avait suffi à Delorme de mettre tous ses soins à l'établissement de la liste des témoins et à leur convocation, de dissiper leurs craintes en jouant prudemment de la menace du serment à cinq bougies, pour que la triste vérité sortît de leur bouche de pauvres paysans. Comme bien d'autres, la dette Tith Prak avait pour origine un mince emprunt, que des intérêts usuraires avaient grossi d'année en année, sans que les remboursements partiels en paddy fussent décomptés à leur valeur réelle. Il était dès lors possible de rétablir sur des bases équitables le compte des opérations survenues entre Lou Seng et Tith Prak, et ce fut avec une joie sans mélange que Delorme parvint à la conclusion que le défendeur était en droit de réclamer à son créancier le remboursement d'un trop-perçu. Toutefois, Kircher le dissuada de faire introduire par Prak une nouvelle demande reconventionnelle en ce sens, estimant que ce serait aller un peu fort.

Lou Seng, que cette débauche de procédure interloquait un peu, fut cité à l'audience pour jugement sur le fond. Lecture fut donnée du procès-verbal d'enquête, et l'affaire fut mise en délibéré.

M. Pok, le secrétaire interprète du tribunal, qui trouvait dans l'usage du jargon juridique des satisfactions sans mélange, mit tous ses soins à la rédaction du jugement définitif, dont le motif précisait que les faits de la cause étaient exposés dans un jugement rendu avant dire droit par le tribunal de céans, aux qualités duquel il convenait de se référer, pour plus ample libellé que celles du présent.

Quant au dispositif, le tribunal vida son délibéré en proclamant le demandeur mal fondé en sa demande, fins et

conclusions, Tith Prak étant déclaré franc et quitte de toute dette vis-à-vis de son créancier.

A la lecture du jugement, le Cambodgien, accroupi devant le bureau de Kircher, leva vers le résident un regard de reconnaissance animale, se jeta à genoux, et se prosterna trois fois devant le chef français dont l'autorité miséricordieuse venait de le dégager de plusieurs années de servage.

— Nous avons fait une bonne action, monsieur le Résident, glissa Delorme en fermant le plumitif.

Le résident paraissait sceptique.

— Nous verrons, dit-il.



Le lendemain matin, la satisfaction émue de Tith Prak avait fait place à une bonne humeur communicative. Une forte odeur d'alcool l'environnait. Il suivait docilement Lou Seng qui venait à la résidence faire enregistrer un nouveau billet de dette. Le Cambodgien avait recouvré son crédit; n'était-il pas opportun qu'il en profitât sans perte de temps? Il avait donc accepté les cinquante piastres que le Chinois, pour qui commençait une nouvelle affaire, lui avait proposées, et tout le monde était content. Sans doute le billet avait-il été souscrit pour une dette de quatre-vingts piastres, mais il eût été malséant de la part de Tith Prak de discuter ce détail de rédaction.

— On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif, conclut le résident. Et il faudra ouvrir encore quelques écoles avant de songer à aménager les dettes dans Kompong Smach!

## III

Delorme repoussa le dossier qu'il étudiait depuis un instant, et appela :

— Monsieur Pok?

L'interprète du tribunal résidentiel parut. Le besoin d'opium creusait ses traits. Par-dessus ses lunettes, il coula un regard navré vers la pendule.

— Monsieur Pok, dans cette affaire, *vous* rendrez une ordonnance de non-lieu.

Le sortilège habituel opéra. De se sentir ainsi associé à la distribution de la justice, l'interprète cambodgien Pok redressa sa taille brève.

— Dans la forme habituelle, Monsieur l'Administrateur?

— Dans la forme habituelle. Dites-moi, Pok, il est bien tard, y a-t-il encore des clients?

— Il y a un vieux Cambodgien de Beng Srangê qui veut absolument voir M. l'Administrateur.

C'était en effet un Cambodgien âgé, avec des traits de vieux paysan de chez nous. Sa mise soignée et son air un peu cafard laissaient penser qu'il devait être *achar*, c'est-à-dire marguillier, d'une pagode de campagne. Il s'accroupit commodément devant le bureau de Delorme, et commença à dénouer sans hâte, de ses doigts gourds, un sac en jonc de l'espèce dite *karong*, sur lequel il concentrait visiblement toute son attention.

— Qu'est-ce qu'il veut donc me vendre dans son sac? cria Delorme, impatienté.

Suivant l'habitude, Pok ne traduisit que la demande, laissant à Delorme le soin d'écouter la réponse, qui fut confuse. Le vieillard sortait d'ailleurs du sac un paquet qu'il déballa précieusement, pour en extraire une sorte de gros morceau de viande noirâtre qu'il posa devant lui en disant :

— C'est le pied de mon fils.

C'était en effet un pied humain, assez bien conservé, et proprement sectionné à la cheville.

Le vieillard raconta qu'il avait trouvé ce pied le matin devant la porte. On avait frappé et appelé, alors que les coqs commençaient à chanter. Il avait cru que c'était son fils qui rentrait de Kompong Svay, mais il n'avait trouvé au pied de l'échelle que ce débris humain. Quant à certifier que ce pied était celui de son fils, il pouvait le faire, il oserait même en prêter le serment aux cinq bougies : il n'y avait qu'à regarder le gros orteil, déformé par la chute d'un pilon à riz, l'année de la grande inondation, et tout le village pourrait en témoigner, car cette année-là...

Delorme interrompit ce flot de paroles pour s'assurer que le corps du jeune homme n'avait été retrouvé ni vivant ni mort. Puis, de tout quoi, comme disent les gendarmes, il dressa un court procès-verbal, fit enregistrer l'affaire au registre des plaintes, ouvrir une chemise neuve, « Ministère public contre inconnu » et, laissant Pok ranger les papiers, il s'en fut au cercle rejoindre Cécile Hacquinault.

L'affaire était curieuse. Elle devint étrange dans la matinée du lendemain, où un autre pied fut apporté à la résidence, et bien plus extraordinaire dans l'après-midi, où furent enre-

gistrées au registre des plaintes la troisième, puis la quatrième affaire de mutilation. Quatre pieds coupés, provenant d'individus différents, tous de sexe masculin, et assez jeunes, avaient été trouvés, le plus souvent devant des maisons, dans les environs de Kompong Svay. Le lendemain, d'ailleurs, l'un après l'autre, les cadavres étaient découverts dans les broussailles, sans que le genre de blessure — coup de poignard au cœur ou coup de hache au crâne — pût fournir d'indice intéressant. L'épidémie s'arrêta là, et on en conclut que quatre assassinats en quarante-huit heures ne dépassaient pas la capacité d'un seul assassin, éclectique, sans doute, dans le choix des moyens de tuer, mais curieusement entêté pour ce qui était de la mise en scène consécutive.

Une semaine plus tard, l'affaire n'avait pas fait un pas, ce qui était bien étrange dans un pays où la délation, anonyme ou non, connaît une faveur singulière. Le résident en tira argument pour estimer que toute recherche était vouée à l'échec. Pour lui, l'assassin était un vicieux qui finirait bien par se faire prendre tout seul.

Delorme ne trouva pas plus de secours auprès de Pok, qui connaissait pourtant toutes les affaires du tribunal résidentiel, dont il tenait le greffe depuis quinze ans. Pok, que la question préoccupait, avait pourtant trouvé deux références, l'une dans le Bulletin judiciaire de la cour d'appel de Saïgon, l'autre dans un dossier « du tribunal de céans », comme disait Pok, qu'il était allé dénicher au-dessus de l'armoire, dans un grand dégagement de poussière et de margouillats apeurés. Mais la première affaire, qui concernait un vol d'anneaux de pied dans un cimetière, était sans mystère. Il en allait différemment de la seconde, où l'instruction avait pu mettre en lumière les raisons de la mutilation. Règlement de compte entre mauvais garçons, dont l'un avait ainsi puni son complice de l'avoir dénoncé : ce pied qui l'avait porté sur la route de la trahison, il l'avait coupé, et l'autre était mort d'hémorragie.

Le cas présent était assez différent, puisqu'il y avait d'abord eu meurtre. On n'en fouilla pas moins les archives pour voir si les victimes n'avaient pas été en relation avec le tribunal, même au titre innocent de témoins. Ce fut en vain. Les quatre jeunes gens tués appartenaient d'ailleurs à ce milieu cambodgien honorable, et plutôt aisé, qui se tient sagement en dehors des procès.

L'affaire demeurait rigoureusement opaque, et ni les agents

de la sûreté, ni les mandarins, n'avaient pu fournir le moindre indice qui constituât un commencement de piste. Delorme restait cependant convaincu que s'il lui avait été possible de vivre quelques jours à l'indigène du côté de Ben Srangê, le lien qui existait entre les quatre meurtres se fût imposé à lui.

Le temps passait. A plusieurs reprises, M. Pok avait proposé de classer l'affaire en réserve, afin d'alléger la notice hebdomadaire, pensum redouté du greffe, qui avait d'ailleurs réussi à le rendre bi-mensuel sans que le parquet général s'en aperçût. Mais Delorme, que le résident laissait conduire cette affaire à sa guise, s'y était refusé, espérant toujours quelque révélation providentielle.

Elle vint, en effet, cette révélation, sous la forme inattendue d'un jeune couple cambodgien qui, bousculant le boy, se jeta un soir aux pieds de Delorme, tandis que celui-ci s'appliquait à avaler son habituel concombre farci. La fille était mince, élancée, assez jolie; le garçon, qu'elle entraînait par la main, paraissait un peu benêt, ainsi qu'il sied aux couples cambodgiens, où la femme est toujours plus délurée.

— Encore des amoureux contrariés par leurs parents, pensa Delorme.

Il n'ignorait pas qu'il avait fallu la force d'une vive passion pour que de jeunes cambodgiens s'affranchissent de leur politesse et de leur timidité naturelles, au point de pénétrer d'autorité dans la maison de *louk phouchhouy*.

Les jeunes gens s'étaient prosternés devant Delorme, l'avaient salué à l'indienne, et parlaient en même temps, implorant sa protection.

Delorme les fit taire, congédia les serviteurs, offrit des cigarettes, et interrogea le garçon.

— Je m'appelle Kouch Nhek, répondit-il, et elle s'appelle neang Sim. Nous habitons tous les deux Beng Srangé où nos parents sont cultivateurs. Nous nous aimons et nous voulons nous marier. Et nous venons implorer votre protection, parce que tout le monde sait que vous êtes juste, et bienveillant aux pauvres Cambodgiens.

— Mais que puis-je faire si vos parents sont opposés au mariage?

— Ils n'y sont pas opposés.

— Alors, vous n'avez pas besoin de moi!

— Si, parce que nous avons peur.

— Peur de quoi? répliqua Delorme, interloqué.

Le garçon se tut. Il en avait assez dit. Et ce fut la fille qui acheva dans un souffle :

— Nous avons peur... *du secrétaire.*

— *Le* secrétaire? Quel secrétaire?

— Le secrétaire du tribunal, M. Pok. Il lui coupera le pied comme il l'a coupé aux autres.

— Hein! rugit Delorme.

Quelques minutes plus tard, toute ombre était dissipée. Depuis plusieurs semaines, M. Pok, l'intègre M. Pok, que travaillait le démon de midi, courtisait de près neang Sim qui, après s'être un peu moquée de lui, l'avait éconduit parce qu'elle le trouvait laid et vieux. Pok avait dissimulé humiliation et jalousie derrière un masque souriant de bourreau mongol. Et en deux nuits, il avait supprimé quatre des galants attitrés de neang Sim, qui n'en manquait pas, en les attirant dans des rendez-vous discrets, sous le prétexte de s'entremettre pour leur mariage; et il leur avait coupé le pied, afin qu'ils ne pussent plus, même s'ils échappaient à la mort, courir auprès de la coquette. On le savait, presque tout le village le savait, car l'une des victimes avait parlé, avant de mourir. Mais tous avaient gardé le silence, tant on avait peur de M. Pok, qui avait beaucoup de prestige et de biens, et qui était tout-puissant au tribunal.

Delorme accepta sans réagir cette leçon de modestie, rassura les amoureux, les sépara, enfermant la fille dans le studio, le garçon dans le cabinet de toilette, et s'endormit en maugréant contre cet imbécile de Pok, qu'il ne saurait vraiment pas remplacer.

De bonne heure, le lendemain, Delorme fut à son bureau.

— Monsieur Pok, donnez-moi donc le dossier des pieds coupés.

— Voici, Monsieur l'Administrateur, répondit Pok, avec son obséquiosité habituelle.

Delorme feuilleta le dossier pour vérifier certains points, regardant fixement, de temps à autre, le secrétaire qui, pour se donner une contenance, soufflait dans ses lunettes et les essuyait avec son mouchoir.

— Monsieur Pok, fit enfin Delorme, très doucement, je crois que je vais être obligé de vous prier de délivrer contre vous-même un mandat de dépôt.

La terreur et l'indignation s'abattirent sur le visage simiesque de l'interprète dont la pomme d'Adam, se détachant du cou maigre, eut quelques mouvements rapides de ludion.

Seule, l'apparition, au bout de la véranda, de neang Sim, remorquant toujours son amoureux transi, empêcha d'éclater la protestation d'innocence la plus véhémente, la plus apparemment sincère. Mais il ne s'agissait plus, hélas, pour Pok, que de quitter le bureau sans avoir trop ostensiblement perdu la face. Et il faut reconnaître que Delorme lui laissa le dernier mot quand il l'entendit déclarer solennellement :

— Je prie Monsieur l'Administrateur de ne pas me retirer son estime, et de ne pas mal me juger : j'ai été victime de la violence de mes passions!

# MERCVRIALE

## *LETTRES*

SUR ANDRE GIDE. — Les éditions du *Mercure de France* ont été bien inspirées de nous donner en un seul volume des textes d'André Gide épars dans les revues et journaux ou que la publication en tirages limités, rapidement épuisés, rendait inaccessibles (1). On se méfie, en général, de ce genre de recueils. On craint que l'éditeur ne cède trop facilement au désir de joindre l'accidentel au concerté, ne trouve également admirables et ne place sur le même plan des textes d'inspiration, d'allure et de desseins fort différents. L'auteur lui-même, sans qu'on puisse l'accuser de complaisance ou de manque d'esprit critique, n'est pas toujours bon juge en la matière. Même ici, quels liens tisser à première vue entre les souvenirs qu'André Gide garde de sa mère, le récit *Acquasanta*, la préface à *Vol de Nuit*, *Feuillets d'automne?* Doit-on lire du même œil la *Lettre-préface* aux Chants de départ de *Jean Lacaze*, envoyée à un père désolé auprès de qui l'auteur en dépit de lui-même joue un rôle de consolateur, et telle *Interview imaginaire* où il fait converser, afin d'en tirer quelque lumière presque à lui seul profitable, les deux parts de son moi dont l'une tient encore à Dieu par des fils ténus que l'autre prend plaisir à trancher?

La lecture ou relecture de ces textes dont le plus ancien date de 1924, le plus récent de juin 1948, balaie pourtant nos doutes quant à la nécessité de ce recueil. Outre qu'un ordre extérieur préside discrètement au rangement par « genre », on s'aperçoit que Gide n'a jamais rien écrit qu'il n'ait été intérieurement tenu d'écrire, à quoi il n'ait donné le prix de son style, le gage de ses préoccupations intellectuelles ou morales. Tout ici participe de la même exigence, paradoxalement unique pour un homme qu'on s'est plu à qualifier d'ondoyant, de versatile, voire d'inconséquent : réconcilier les composantes d'une personnalité qui ne

(1) André Gide : *Feuillets d'automne, précédés de quelques récents écrits.*

semble exister que par l'incessante confrontation avec tout ce qui n'est pas elle.

Il est malaisé de l'appréhender parce que, justement, elle n'en a jamais fini de se chercher, de s'éprouver aux autres, à la vie, aux livres, aux idées, à Dieu ou au Christ, de répondre à toutes les excitations venues du dehors et du dedans. De l'ensemble de ces réponses, on ne s'est pas fait faute de tirer une morale ou une esthétique gidiennes; elles ne tiennent pas lieu de l'homme, qui les a sécrétées à la façon d'une trace signalant son passage. Au moment où une formule particulièrement heureuse semble le résumer, il vous échappe; ce n'était qu'un fantôme, auquel quelques pas plus loin un autre fait la nique et qu'il anime et réanime à la façon d'un courant électrique sur le passage duquel des lampes s'allumeraient et s'éteindraient à tour de rôle.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ne puisse faire le tour de Gide comme lui-même a fait, par exemple, celui de Barrès, comme on peut faire celui de maint autre. Il reste à le prendre au piège de ses œuvres (dont pas une, malheureusement pour le critique, ne ressemble à l'autre), ou, comme M. Massis, à le vouer au Diable, de toute façon à faire aveu d'impuissance. Comment ne s'irriterait-on pas de le sentir à la fois si proche et si fuyant, si accueillant et pourtant insaisissable?

C'est peut-être qu'il faudrait s'éloigner de lui, dans le temps et dans l'espace. L'étranger, qui bénéficie de cette dernière sorte de recul, montre en effet qu'il a plus que nous les coudées franches. Il a reçu Gide en hôte venu de l'extérieur et l'a adopté après une période d'acclimatation qui lui a donné le temps d'examiner ses lettres de créance. Il peut l'isoler, le circonscrire, le poser devant lui en objet d'étude. Qu'importe s'il fait preuve d'ingénuité en découvrant ce qui nous est depuis longtemps familier, d'esprit de système en bâtissant sur ses découvertes une entité qui les contienne et seulement les contienne. Sachant qu'il nous donnera une image corrigée, nous pouvons tenir compte à l'avance des *corrections*, et il suffit que cette image ne soit pas fausse. Celle que nous donne le Suédois Goran Schildt (2), est la plus approchée qu'on nous ait jusqu'à présent proposée.

Goran Schildt part de cette hypothèse que, comme tous les grands créateurs, Gide souffrirait d'une désadaptation foncière au monde. Elle lui viendrait d'une conscience anormale de soi, d'une faculté d'introspection morbide qui l'a mené à suspecter fondamentalement le monde et lui-même. Le premier lui paraît une scène où s'agitent ce que l'on appelle en langage de théâtre des « emplois ». Plus le rôle est pathétique, plus l'action, où lui-même peut se trouver engagé, est dramatique, plus ils lui semblent irréels, vains, sans portée. Les événements dont il est le témoin ou

(2) Göran Schildt : *Gide et l'Homme*, traduit par Marguerite Gay et Gerd de Mautort (Mercure de France).

le sujet lui paraissent se dérouler dans un autre univers. Ils le laissent froid parce que vis-à-vis d'eux « sa faculté de réaction est paralysée; elle ne retrouve l'occasion d'agir sur la totalité de l'âme que dans le silence et la solitude ». Plus gravement encore il se fait à lui-même l'effet d'un acteur. Qu'il agisse, soit en proie à l'émotion ou à la réflexion, sa personnalité se dédouble. Un spectateur passif, impuissant, torturé, mais dont la présence se marque par une diabolique vigilance à juger, à suspecter, regarde vivre l'acteur jumelé et ne lui passe rien. Nous sommes tous sujets à ce dédoublement. Chez Gide, il est constant, conscient, poussé à l'extrême. Il constitue une anomalie au regard de laquelle aucune action ne paraîtra jamais pure, spontanée, jaillie du tréfonds. L'individu qui en est atteint sera toujours porté à s'accuser, à découvrir en lui la mauvaise foi.

Goran Schildt aurait pu rapprocher cette singulière maladie de celle du colonel Lawrence. Elles semblent parentes. Mais alors que l'Anglais s'y est complu et en a tiré d'amères jouissances, André Gide ne s'en accommode pas. Il s'efforce, au contraire, d'y remédier héroïquement par toutes sortes de moyens avouables au nombre desquels il faut placer le refus des morales fermées, des conventions, des religions, des idées toutes faites, de tous ces moules inauthentiques en lesquels il est facile de se couler pour conquérir à bon compte l'unité factice de l'être. T. E. Lawrence se borne à ce refus et s'y établit, par impuissance ou pessimisme. Gide en part pour édifier son œuvre, pour parvenir à cette unité de soi qui perpétuellement se dérobe. Ce n'est pas l'excès de conscience dont il souffre qui l'y mène (s'effondre en passant le fameux « connais-toi » antique), mais la faculté qu'il se donne de susciter pour y faire pièce les forces instinctives et profondes de l'individu : amour de la vie, « immoralisme », santé essentielle. A l'instar de Nietzsche tirant du sentiment de sa faiblesse le modèle du surhomme, de son moi déchiré, Gide tire l'individu qui prend conscience de la vie à partir de ses sensations élémentaires et parvient à la plus grande unité qui se puisse concevoir en plaçant Dieu nulle part ailleurs qu'en lui-même. La solidité de cette construction n'est en rien entamée par les variations infinies de l'auteur qui voudrait qu'elle fût la seule réalité perceptible de son œuvre quand il commande d'envisager celle-ci « du seul point de vue esthétique », quand il défend, en somme, qu'on superpose à l'image immédiate que prendrait d'elle un lecteur ingénu celle du Gide inquiet et tragique que nous avons fini par lui substituer.

Cette recommandation signifie davantage. Les ouvrages d'André Gide ne constituent pas les témoignages et comme les produits d'une évolution; ils sont cette évolution même dont l'auteur prend conscience dans et par sa création, au moment où elle s'effectue ou s'achève. Le critique suédois remarque, il est dommage que ce soit en passant, que Gide se libère après *les Nourritures terrestres*,

qu'il devient maître des mots après *le Voyage d'Urien*, que l'immoralisme esthétique marqué par la rupture avec le symbolisme a précédé « l'immoralisme moral », etc... En bref, chaque ouvrage de Gide constitue le degré sur lequel il s'élève pour progresser. Si bien qu'en faisant profession de foi d'athéisme dans ses *Feuillets d'automne*, Gide peut encore passer pour chrétien et ne l'est plus (du moins il ne croit plus à Dieu ni au Diable) après les avoir écrits. Par là l'œuvre d'art prend une dignité et une valeur exceptionnelles : au lieu d'être le produit d'une activité, elle est cette activité même sans laquelle l'homme qui en est le sujet n'existerait pas.

Goran Schildt, on le voit, donne de précieux points de départ à la réflexion; il se révèle plus généreux encore dans un chapitre intitulé « La psychologie de Gide ». Il y montre qu'à l'encontre de presque tous les romanciers actuels, l'auteur des *Faux Monnayeurs* est en avance sur son temps par une connaissance de l'homme à laquelle l'ont mené la conscience de son anomalie et une démarche intuitive dont la philosophie moderne corrobore les résultats. Il a notamment vu et montré que notre personnalité n'est pas constituée par la conscience que nous pourrions en prendre; elle fuit à mesure que nous tentons de la figer sous notre regard.

Qu'est-ce à dire? Ce que disaient, à mots couverts, Stendhal et Dostoïevsky, ce que proclamait Paul Valéry, ce qu'a expérimenté Gide dans sa jeunesse : nous prenons connaissance de notre moi à la façon d'un *toi* ou d'une chose et au prix d'un dédoublement qui fausse l'observation et tue son objet. Habitués à voir *l'autre* comme un tout global et fermé nous nous posons également comme un tout (et il est vrai que nous sommes ce tout quand la logique du sentiment ou de l'action nous emporte), mais si, par malheur, nous venons à porter sur nous les yeux à ce moment-là (ce que fait toujours Gide), nous devenons à la fois celui qui agit ou s'émeut et celui qui le contemple; la conscience a fait éclater notre moi. Ce n'est donc pas elle qui en constituait l'unité, ce n'est pas par elle que nous pourrons y parvenir, ce n'est pas elle qui nous exprime. Nous nous rassemblons par contre, comme Gide l'a vu, autour de la sensation, de l'acte gratuit, dans l'observation d'autrui et du monde, dans l'amour. Si Gide semble atteint d'une curiosité et d'un besoin de confrontation également insatiables, c'est parce qu'il a compris (ou senti) qu'en refusant de céder à son démon de l'introspection il parvenait à la véritable et totale expression, à une connaissance complète et comme expérimentale de lui-même. Que sur sa volonté sa nature prenne le pas constitue son drame. Mais d'avoir analysé celui-ci et d'avoir montré comment il pouvait être surmonté donne à son œuvre les caractères de l'authenticité et de la grandeur.

*Maurice Nadeau.*

**La Tête contre les Murs**, par *Hervé Bazin;* in-16, 404 p., 420 fr. (paru précédemment dans la coll. « Les Cahiers verts », nouvelle série, n° 1; Grasset). — Ce roman, malgré ses défauts, mérite plus d'attention que beaucoup d'autres ouvrages mieux réussis. Dans *Vipère au Poing*, M. Hervé Bazin était servi par l'allégresse de l'assouvissement. Ce compte réglé, il ouvre vraiment, cette fois-ci, sa carrière de romancier, et son nouveau livre ne rappelle le premier que par le mordant de la satire dans certains portraits.

L'histoire est celle d'un garçon déséquilibré que l'on interne dans un asile. Il s'évade, on le reprend, et ainsi de suite, ses séjours dans des asiles variés étant séparés par des intervalles d'une vie plus ou moins normale en liberté. Au roman d'Arthur Gérane s'entrelace un documentaire sur la folie, les fous, les asiles et les aliénistes.

Le défaut grave du livre est qu'il est mal écrit. Il est daté d'août 1948-février 1949 : M. H. Bazin a du souffle, — mais expédier en six mois quatre cents pages sur un tel sujet... On rencontre, il est vrai, ici ou là, des raccourcis heureux qui sont d'un écrivain, mais souvent aussi des formules qui évoquent Gaudissart mieux que Balzac (p. ex., p. 228 : « La mort de Roberte avait laissé une place vide, où Stéphanie allait s'asseoir. Une place bien inconfortable, certes, quelque chose comme un strapontin dans le théâtre monoplace de son effarant égoïsme », etc. « Arthur se mit à faire les cent pas, ruminant l'herbe tendre de ses sentiments ») ; impossible d'admettre que de telles complaisances puisse sortir une œuvre *accomplie*. N'insistons pas sur une certaine gaucherie dans le dialogue, une certaine raideur dans les articulations, simples effets de quelque inexpérience.

En revanche, il faut souligner l'audace qu'a eue notre nouveau romancier de s'écarter franchement de ceux qui se contentent de piétiner leur litière. Il n'a pas eu peur de saisir à bras-le-corps un *sujet*, ni de *construire* un gros bouquin. Et il a su (malgré des tentations évidentes) se refuser aux facilités de la satire; il s'en faut de peu qu'on ne lui voie ce regard intrépide et imperturbable que les grands romanciers ont comme les peintres en face des choses, qui sont *ce qu'elles sont*, c'est-à-dire énigmatiques. Attendons la suite; on verra si M. Hervé Bazin choisira la conscience de soi, qui lui donnerait la puissance (il se détacherait alors en tête d'une jeunesse à qui elle manque presque totalement), ou s'abandonnera en toute facilité à la quête des gros succès, — que d'ailleurs ses dons sont de taille à lui assurer. — S. P.

**Souvenirs d'un demi-siècle**, par *Maxime du Camp;* 2 vol. in-8 (14 × 22,5), 320 et 360 p., chaque vol. 400 fr. (Hachette). — Né en 1822, mort en 1894, Maxime du Camp traversa le siècle dans sa plus grande dimension. Romantique avec sa génération, garibaldien avec Dumas, voyageur en Orient avec Flaubert et resté voyageur, photographe avec les initiateurs, auteur du premier ouvrage qui ait paru illustré de photos (1852) et d'un vrai et minutieux reportage sur la vie de l'organisme Paris (1867), il ne méprisa, après les aventures de la jeunesse, ni les honneurs ni la fréquentation des puissants, ni diverses compromissions. Il eut un certain genre

de succès littéraire, dont il ne reste rien; et fut de l'Académie. Les flaubertistes lui reprochent d'avoir indiscrétement révélé l'épilepsie du romancier, pour qui il ne fut pas le plus sûr des amis. Il cultiva des relations suivies dans les milieux influents des trois régimes; il fut un des familiers de la cour impériale. Il était de ceux à qui se confient parfois les hommes politiques et souvent leur entourage. Tandis qu'il enquêtait sur les dessous de Paris, il se tenait en rapports avec la Préfecture de Police, qui par la suite lui communiqua des dossiers, lui confia des secrets (on lui en a fait grief, comme si les renseignements de police étaient *nécessairement* des commérages...).

Il écrivit ces *Souvenirs* de 1882 à 1888, et il le fit en toute liberté d'expression, ayant pris la précaution de prescrire qu'on les tînt longtemps secrets. Ils demeurèrent, en effet, enfermés dans une cassette scellée durant plus de cinquante ans. Les voici qui paraissent enfin. Le premier volume couvre la période 1830-1870, le second la période 1870-1882. Ce sont des mémoires et non un livre d'histoire : l'étendue des divers développements est proportionnée non à l'importance historique des époques considérées, mais au volume des souvenirs de l'auteur. Fort peu de confidences d'ailleurs : c'est un témoignage sur des hommes — des hommes politiques surtout — et sur un temps.

Aux historiens de discuter des faits et des interprétations (le ragot, l'erreur ne sont pas absents). Pour nous, du seul point de vue littéraire, nous voyons ici l'exemple curieux d'un homme qui, n'étant jamais parvenu durant sa vie à s'élever au-dessus du deuxième et peut-être du troisième rang bien qu'il ait toujours côtoyé les plus grands, ayant réussi peut-être une carrière mais certainement manqué la valeur, accomplit un demi-siècle après sa mort un retournement de sa situation. Certes, sa langue n'est pas celle d'un grand écrivain; elle garde le cotonneux qui distingue l'académicien du XIX[e] siècle; mais elle est traversée fugitivement d'éclairs et d'éclats qui rappellent (on hésite à le dire, et pourtant il faut le dire) Saint-Simon, ou plutôt Retz. Ce qui la sauve, en tout cas, c'est qu'affranchie des soucis de la prudence elle colle aux faits; pas de frange d'euphémisme. Ce qui surprend, ce qui donne au livre l'intense grouillement de la réalité vivante, ce qui fait enfin que Max. du Camp finit par sortir gagnant de la partie qu'il avait perdue, c'est (cachait-il donc son jeu?) qu'il n'avait pas tout livré de lui-même au succès séculier. Pour l'observation, pour le jugement, il avait gardé, à part lui, le mordant de ses prises. Ses tableaux de la cour impériale, ceux des milieux gouvernementaux pendant la guerre de 70, méchants peut-être, implacables en tout cas, sont étonnants. Ce livre est fait pour les vrais amateurs de *Mémoires;* combien de fois une telle aubaine leur échoit-elle en un siècle? — S. P.

**La Flamme et la Cendre**, par *Louis Parrot* (in-16, 344 p., 420 fr., Ed. Robert Laffont). — Malgré ses deux parties bien distinctes, ce livre laisse au lecteur une pénétrante et profonde impression d'unité.

Cette unité, nous la trouvons dans le paysage que l'auteur fait vivre de façon saisissante, avec ses étranges lueurs, ses routes craquelées, ses montagnes. Parfois large comme un horizon ou réduit aux dimensions d'un insecte, ce paysage nous apparaît à travers les hommes qui le regardent et qui

subissent son pouvoir... toujours le même... rappelant à chaque génération les croyances, les craintes et les espoirs des générations qui l'ont précédée.

De là, la répétition de certains signes — tache rouge dans le ciel, papillon, flamboiement des nuages au-dessus de la montagne, flamme et cendre de la vie et de la mort — qui réfléchissent sur le second récit la lueur mystique du premier.

Il y a deux récits : le premier se situe aux environs de 1885 et nous montre un groupe de paysans des Cévennes, emporté par un élan de mysticisme à la suite de l'un des leurs — Samuel Chaméane — pour qui l'Apocalypse de saint Jean est brusquement devenue une réalité immédiate... Ils abandonnent leur village pour aller sur la montagne, espérant être ravis par la gloire du Seigneur.

Le second récit nous transporte brusquement en pleine résistance et nous montre la montée du danger qui se concentre au-dessus d'un maquis réfugié sur la même montagne.

Mais l'impression d'unité domine. Nous la retrouvons dans les personnages demeurés les mêmes en dépit des années écoulées et de l'apparente disparition de la foi. Samuel Chaméane attend un miracle de Dieu. De même, Jonathas Chaméane, s'il n'attend plus rien de Dieu, — « Désormais les hommes doivent s'arranger entre eux comme des adultes » — prévoit l'avènement « d'une foi nouvelle » (p. 237-238).

C'est à cette unité que le livre doit sa force étrange : flamme et cendre d'un ciel des Cévennes. — A.-M. B.

**Les fruits de Canaan**, par *Christian Murciaux* (Un vol. 16×18, 264 p., 300 fr., Ed. Julliard). — A travers le temps des prophètes où l'avenir se confond avec le passé, comme deux échos semblables d'une même vérité, se répondent le livre des Rois et la vie de Sarah, les fruits de Canaan et les immenses espoirs des pèlerins du nouveau monde.

Le parallèle n'a rien d'artificiel. Le pays qu'abordent les nouveaux élus de Dieu est neuf; mais n'apportent-ils pas avec eux tous les drames et toutes les passions qui font « le flux et le reflux » de l'histoire de l'humanité? Le roman de Christian Murciaux tire une singulière profondeur de ce rappel continu du passé biblique. Le récit est prenant et convaincant. Les personnages, — nouveaux Davids, nouveaux Saüls, nouvelles Bethsabées, nouveaux Elies — ont du relief. L'écho se fait dans l'esprit de Sarah pour qui le livre des Rois finira par n'être plus que « le rappel des prophéties accomplies qui constituent sa vie ».

Formules saisissantes, style soutenu et souvent très poétique; le livre compte. — A.-M. B.

**La Crue**, par *Michel Maurette* (in-16, 163 p., 210 fr. Ed. de la Tramontane). — Huit récits différents, mais un seul thème : la crue. Ce protagoniste démoniaque, aux prises avec l'homme qu'il écrase, donne à chaque récit toute la force, l'épouvante, la passion qui sont attachés à sa puissance démesurée. La simplicité du style permet au drame de se jouer devant nous comme une tragédie antique où n'intervient que le destin. D'un côté les hommes, avec tout ce qui les attache à la vie : maison, famille, richesses, travail; de l'autre : la crue.

Aucune monotonie. La crue est un géant aux mille formes. Pour chaque être, la lutte sera singulière. Recommencé de chapitre en chapitre, le drame ne sera jamais le même, car les hommes ne se ressemblent pas... et pourtant, il n'y a qu'un seul grand drame : celui de l'effroi et de la mort envahissant un pays riche de vie et de travail. On oublie qu'il s'agit d'une crue précise, celle du Tech qui dévasta le Roussillon en octobre 1940. Pour nous, c'est « La Crue » que l'auteur fait revivre, dans ce livre extrêmement prenant... celle de tous les temps. Il dépasse largement en cela les simples écrivains de terroir. — A.-M. B.

**Les Survivants** (Crottou), par *Jean Viollis* (Un vol. 12×18, 207 p. La Bibliothèque française). — « Pour moi, de même que je rêve d'être droit, j'aurais aimé une vie d'un seul jet... Au lieu de ça, vois-moi cet enchevêtrement de petites histoires hachées, mal cousues les unes aux autres et dont pas une ne dure une journée », dit le héros du roman, un marquis bossu, à son ami M. de Polminhac. Ce roman est bien l'histoire d'une existence si bossue et si rétrécie qu'on la prendrait parfois pour une caricature. Mais que de couleur, dans cette suite de tableaux spirituels et désabusés! La vie n'a plus de sens pour ce dernier survivant d'une lignée trop antique, ni pour ses semblables. Leurs timides tentatives d'activité — politique ou amoureuse — tournent à l'absurde. Nous sentons leur ennui comme

nous avons senti celui des *Célibataires*. Mais ici, la campagne vient apporter le rythme des saisons, tandis que des échos de langue d'oc évoquent un passé qui, depuis la conquête du pays par les rois de France, a perdu son droit à la vie.

Un style nerveux et souple vient souligner la peinture mordante de cette vieille noblesse du Rouergue dont notre héros bossu fait partie mais qu'il sait juger avec lucidité et humour. — A.-M. B.

**Merveilleuse**, par *Christian Coffinet* (Un vol. 14×19, 324 p., 360 fr. Ed. du Pavois). — Une boîte de nuit, un bistrot louche, une usine sinistre, des individus horribles qui volent et assassinent par veulerie. Planant loin de toute cette « saloperie », un hôpital où dort l'amour de Merveilleuse, attendant que son héros se soit suffisamment « construit » lui-même pour pouvoir admettre auprès de lui la présence d'un être qui l'aime. — A.-M. B.

**Aurélie Tedjani, Princesse des Sables**, par Marthe Bassenne. Préface de Louis Bertrand (in-16, 293 p., 300 fr. Ed. Plon). — Récit documenté, appuyé sur des données historiques et sociologiques que viennent encore enrichir les détails apportés par cette nouvelle édition. Marthe Bassenne ne nous apporte pas seulement la biographie fidèle d'une Française qui sut mettre l'amour d'un grand chef arabe au service de leurs deux pays. Elle réussit à nous faire connaître certaines coutumes des grandes familles arabes. On regrette de nombreuses négligences de style et une forme inutilement romancée. — A.-M. B.

**Marie des Solitudes**, par *François Raynal* (218 p. Ed. Dumas). — L'esprit religieux de ses personnages permet à l'auteur de donner une fin heureuse à ce roman d'amour et de jalousie. Le thème pourrait sembler banal si le rappel de traditions, de superstitions et de légendes de l'Auvergne n'ajoutait un intérêt folklorique au récit. — A.-M. B.

**Les Roseaux froissés**, par *R. et M. Alain-Peyrefitte* (in-8° soleil, 380 fr. Gallimard). — Deux auteurs à ce roman, mais un héros si fortement centré sur lui-même que le récit devient la longue et méticuleuse histoire d'un « Je » — histoire d'ailleurs bien écrite, dans un style souvent assez harmonieux.

Pour les auteurs, un romancier qui use de la troisième personne « ne peut dire que ce que l'on peut dire de quelqu'un qu'on appelle il... laissant échapper ce qu'un tel héros vit de plus secret... » Encore faut-il que les secrets de ce « je » nous passionnent. Dans ce roman qui cherche à saisir le présent d'un très jeune homme à travers le détail mouvant de sa pensée, l'importance que le personnage central accorde à ses moindres gestes et à ses moindres pensées nous semble parfois vanité. C'est peut-être là pourquoi ce livre qui retrace, dans toute leur candeur, les premières découvertes et les premières amours d'un enfant qui devient homme, ne possède pas le charme qu'ont généralement les souvenirs de jeunesse. D'ailleurs, il ne s'agit pas de souvenirs. Le récit est tout entier au présent et ce présent est voulu : il est destiné à marquer ce que doit être la vie pour les auteurs : un commencement jamais accompli qu'il ne faut pas arrêter dans sa marche vers l'avenir.

Le personnage du frère aîné sert à souligner cette idée : Charles est celui dont la vie n'a plus de sens parce qu'il a voulu s'enfermer dans le présent, alors que le héros, Thierry, réussit à vivre parce qu'il maintient le présent constamment ouvert sur l'avenir. — A.-M. B.

**On ne vit qu'une fois**, par *Pierre Frédérix* (in-8° soleil, 615 fr. Gallimard). — Course désespérée d'une femme luttant contre la fuite du temps. Quatre parties, quatre noms d'hommes, quatre vies différentes dans la vie de Mariette. On ne peut s'empêcher de songer aux *Trois Amours* de Cronin. Le récit est mené par un homme de métier, dans un style qui, pour manquer d'originalité, n'en est pas moins ferme. Les descriptions de Lyon sont particulièrement évocatrices (sous les fenêtres de Mariette coule le Rhône « dont le bruit ne vous laisse pas oublier un instant que l'on vieillit »). Malheureusement, les diverses parties du livre semblent parfois s'enchaîner arbitrairement et l'on y trouve des personnages quelque peu conventionnels. L'atmosphère des milieux dans lesquels se débat Mariette est bien rendue mais le roman garde un caractère artificiel.

Poussée par une perpétuelle insatisfaction, elle affronte la vie sous ses formes les plus trépidantes. Mais ni la joie de plaire, ni le travail, ni le succès, ne lui appor-

tent ce qu'elle cherche. La femme d'affaire ne sera jamais qu'une femme, à qui seuls l'amour ou la maternité peuvent apporter un bonheur réel. — A.-M. B.

**Une morte de rien du tout**, par *Michel-Aimé Baudouy* (in-16, 280 p., 350 fr. Calmann-Lévy). — Un très jeune homme à qui l'univers enchanté de ses premières années ne suffit plus, quitte le collège où il avait vécu jusqu'alors et part en quête de la vie dont il se fait un rêve. Une jeune fille blonde, entrevue par hasard, incarnera ce rêve qui emprisonne désormais Bruno « comme les reflets d'une boule de verre emprisonnent un hanneton ». Il ne peut se libérer qu'en jetant brutalement son rêve dans la réalité; la jeune fille lui apparaît alors telle qu'elle est : une jeune fille « de rien du tout » et il la tue pour achever de briser la boule de verre. — A.-M. B.

**Vissouville**, par *Barthélemy G. Lachelier* (in-16, 280 p. Le Cercle du Livre de France, Ottawa). — Un aimable recueil de souvenirs d'enfance, narrés avec un tendre humour. Et pourquoi ce genre de récits ne dépasserait-il pas le cadre familial? — S. P.

**Le balcon au bord de l'eau**, par *André Billy* (in-16, 256 p., 300 fr. Fayard). — Ce balcon, c'est l'appartement du quai de Tokio où André Billy habite entre la Rive Gauche et Barbizon, et où il recevait ses amis chaque semaine. Ce volume, qui commence au lendemain de la guerre de 14, fait suite aux souvenirs de la *Terrasse du Luxembourg* et du *Pont des Saints-Pères*, et termine la série. Il est peut-être, des trois, le plus vivant, le plus varié, le plus émouvant. Mélancolique aussi, par l'évocation de tant d'ardeur et de dévouement consacrés aux lettres et au journalisme par des hommes dont le nom méritait de survivre, et dont plusieurs devront la survie à la mémoire et à l'affection d'André Billy. — S. P.

**Mémoires** du chevalier *Christian de Mannlich*, publiés par Joseph Delage (in-16 (13×19), 312 p., 12 h. t., 600 fr. (« Nouvelle Collection historique », Calmann-Lévy). — Peintre allemand né en 1740, Mannlich raconte dans cette première partie, seule retrouvée, de ses Mémoires, la vie qu'il mena jusqu'en 1767 entre l'idyllique Allemagne du XVIII[e] siècle et Paris. Récit alerte, détails vivants sur les mœurs, portraits de Carle van Loo, puis de Boucher, agréable ragoût d'une polissonnerie légère : non pas un grand livre, mais un livre plaisant et souvent piquant. — S. P.

**Francis Carco**, par *Philippe Chabaneix* (13,5×16, 196 p., ill. Coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 13, Pierre Seghers). — Non Carco romancier, mais Carco poète, en vers et en prose. Un florilège étendu (avec trois poèmes inédits) est précédé d'une importante, fine et sensible préface de Philippe Chabaneix : l'un des textes les plus délicats, les plus justes de ton, les plus précis aussi, qui aient été écrits sur Carco lui-même et sur l'école fantaisiste. Un petit livre, mais tendre et charmant. — S. P.

**Jean Paulhan : une philosophie et une pratique de l'expression et de la réflexion**, par *M.-J. Lefebvre* (in-16, 288 p., 390 fr. Coll. « Les Essais », n° 33, Gallimard). — Par son œuvre mince mais minutieusement élaborée, par son rôle de Grand Conseiller chez Gallimard et auparavant de directeur de la N. R. F., par les jeunes écrivains qu'il a poussés et par ceux aussi qu'il a écartés, par son influence comme par la réaction qui se manifeste ici ou là contre lui, Jean Paulhan occupe parmi nous une place très particulière, et importante. Or ses livres ne se trouvent pas partout, et la subtilité par laquelle son esprit marque la prudence de sa démarche, n'éclaircit pas toujours des idées difficiles. L'ouvrage de M. Lefebvre, nourri, dense, sérieux (voire austère), et sans aucun doute autorisé, analyse et commente cette œuvre; il a sa place à côté d'elle; il aide à la situer, il en facilite l'accès : on l'attendait. — S. P.

**Histoire de la Littérature française du Symbolisme à nos jours**, t. II, 1915-1940, par *Henri Clouard* (in-8 (14×21), 704 p., 900 fr. Albin Michel). — Second et dernier volume d'un ouvrage dont le *Mercure* a signalé l'an dernier le premier tome (mai 1948, p. 120). On se retient de mal parler de M. Henri Clouard, qui est un lettré plein de distinction. Contentons-nous de citer : « Volontiers définirait-on le Surréalisme un précipité de Freud sur l'acide des poètes de l'humour tragique. » « Les personnages de Giraudoux se coupaient les cheveux en quatre, quittes à se recoiffer, quand c'étaient de jeunes femmes, le plus délicieusement du monde. » Gros travail pourtant, et (essayons d'être équitables) quelques chapitres excellents lorsqu'il s'agit

d'œuvres se rattachant aux lignes d'équilibre et de modération de notre tradition. — S. P.

**Romans policiers.** — *Un fauteuil en enfer*, par Henry Kane (« Série noire », Gallimard) : de la fille, du *skotch* et du *rye* et autres remontants, des « terreurs », de la bagarre, des meurtres en quantité honorable; vive allure, argot; de tout quoi, large mesure, — un peu trop : il est bon qu'on soit un peu perdu en lisant un roman policier, mais il n'est pas mauvais que le lecteur garde l'illusion d'y comprendre quelque chose. — De *Micmac maison*, par Gill Goode (*id.*), je ne vois à dire que la même chose, ou à peu près; ce qui n'est pas si mal. — *Week-end tragique*, par L.-P. Lecoq et G. Bourgeois (coll. « Browning », Les Editions ouvrières) : dont acte; c'est assez.

**Livres reçus.** — *Pierre et Fanchette*, par René Delmas (Magnard). — *Prisonnière au maquis. Souvenirs d'une jeune fille*, par Nicole Fontclaire (Plon). — *Servitude amoureuse*, par Georges Lecomte (Albin Michel). — *Dalécarlie*, par Olga de Drenteln (Julliard). — *Arrière-saison*, par Mary Cressac (Mont-Blanc). — *Voici ma vie*, par Halina Izbedska (Iles de Lérins).

## *THEATRE*

LES VIGNES DU SEIGNEUR de Robert de Flers et G.-A. de Caillavet *(Théâtre de Paris)*. — LE ROI de *Robert de Flers, G.-A. de Caillavet* et *Emmanuel Arène (Comédie-Française)*. — Les MARIONNETTES DU THEATRE SAINT-MICHEL DE NANCY *(Conservatoire d'art dramatique)*. — La fin de la saison théâtrale se disperse en bulles d'amusettes parmi les gerbes fusantes de la grande saison de Paris. Les « Nuits » éclipsent les simples soirées, les galas uniques ternissent les modestes spectacles en série, les théâtres s'habillent, comme les femmes, de couleurs bariolées, jetées avec grâce sur des tissus de peu de consistance.

Ballets, parures, vitrines, divertissements de l'oreille et des yeux, hors-d'œuvre de la curiosité, rébus du cosmopolitisme, et mots croisés de l'élégance. La capitale entière se déguise en marchande de frivolités. Faut-il avouer que le pauvre théâtre traditionnel a quelque peine à suivre le train? Les textes, les bons textes neufs continuent de lui manquer. Le théâtre, après le bric-à-brac qui s'intitule décoratif, fait sa petite crise 1900, avec plus ou moins de bonheur.

L'exemple du Théâtre Marigny où *Occupe-toi d'Amélie* a été, par la solidité et la durée de la carrière, une des deux pièces « commanditaires » de la saison, a fait école. Tout Feydeau cependant n'est pas or : Jean Marchat l'a expérimenté voilà tantôt deux mois. La *Léonie* du célèbre vaudevilliste, avec, ou malgré, son *mal joli*, n'a pas eu le cœur ni le souffle de faire équipe avec la *Haute Surveillance* de Jean Genêt : fantoches joyeux et fantoches prétentieusement sinistres se sont évanouis de compagnie, après quelques semaines...

Ailleurs, on s'est tourné vers d'autres bons faiseurs de naguère, qui furent pendant vingt ans en possession d'amuser l'insouciant Paris : Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. Le Théâtre de Paris, après avoir hâtivement colmaté l'échec de *Das Kapital* par d'ho-

norables reprises de l'*Immaculée* de Philippe Hériat et de l'*Archipel Lenoir* de Salacrou, a joué la seconde chance de sa neuve direction sur les toujours vivaces *Vignes du Seigneur*.

Réussite incontestable. Sans doute parce que l'essentiel de la situation, qui avait déjà inspiré à Collé, voilà tantôt deux cents ans, sa *Vérité dans le Vin* demeure valable... tant qu'il y aura du vin, et des buveurs aussi imprudents que sentimentaux; mais sans doute aussi grâce à une brillante distribution. Jacqueline Porel avait déjà prouvé, dans la reprise du *Sexe Faible* de Bourdet, comment sa fringante féminité pouvait s'épanouir dans l'humour et la raillerie sans rien perdre de son charme, au contraire; on sait, d'autre part, la sûreté de ces grands techniciens de la fantaisie que sont Pauline Carton et Pasquali. Pierre Dux, heureusement désempêtré des redingotes et de la barbe de Karl Marx, et rendu à son véritable emploi de jeune premier de comédie légère, a réussi dans le même rôle qui avait été le triomphe de Victor Boucher. Enfin Mary Marquet, persistant dans la voie nouvelle pour elle qu'elle a brillamment inaugurée avec *Interdit au Public* mène, à grand rythme et à grand abattage ce dialogue, qui se trouve fort bien d'un tel dynamisme.

Voilà bien de l'importance accordée aux comédiens, dira-t-on. Mais c'est que ce théâtre fut écrit par des auteurs, maîtres dans leur genre léger, tout exprès pour des comédiens-maîtres. Ceux-ci y étaient quelque peu habillés sur mesure, de telle sorte que leur inspiration, leurs caractéristiques, et jusqu'à leurs tics, tout en eux, y compris leur virtuosité, complétait, achevait le texte préparé à leur intention. A cause de cela, que l'on oublie ou que l'on néglige, reprendre une pièce de Flers sera toujours un peu une gageure. Le Théâtre de Paris l'a gagnée, la Comédie-Française l'a perdue. La reprise du *Roi*, à la salle Luxembourg, a été une déception. On a pourtant restitué avec bien de la grâce, et de l'humour aussi, les si discutables modes des années 1910, et nos jeunes comédiennes, grandies en jupes aussi larges que brèves, avaient attrapé avec une merveilleuse souplesse les rythmes menus de la terrible robe entravée — mais où retrouver les candeurs extasiées et inadaptées de Lavallière? comment ressusciter le génie de Max Dearly, bouffon ironique, extravagant précis, fantaisiste échevelé au visage sévère, si fertile inventeur de lazzi (on ne disait pas encore *gags*) que les auteurs réduisaient son rôle à une manière de canevas offert à sa verve comme un simple point de départ? Et ce bon géant rougeaud et réjoui d'Albert Brasseur, qui rayonnait si invariablement d'insouciance, de bonté et de santé resplendissante? Et puis, s'il faut tout dire, il n'y eut pas, pour attrister une soirée que nous espérions cependant charmante, les seuls souvenirs d'acteurs irremplaçables. Un autre fantôme, autrement tyrannique, nous a saisis, celui de cette France qui était en mesure de « dépanner » les budgets de tant de petits

pays, d'éblouir et de câliner tant de roitelets en visite et de jongler en raillant avec la carte d'Europe... Cette France si frivolement confiante dans un avenir alors déjà si proche. Non vraiment on ne pouvait plus sourire et ce n'était pas tout à fait la faute d'Aimé Clariond, ni de Renée Faure, ni de Véra Korène. Ils ne pouvaient nous ramener ces neiges d'antan, nous savons trop dans quels cratères elles ont finalement croulé.

●

Las de disputer ses meilleurs acteurs aux studios de cinéma, le théâtre se prend à rêver d'un personnel plus fidèle, et c'est peut-être là une raison humble mais solide de la nouvelle vogue des marionnettes. Deux expériences importantes ont été tentées. Gaston Baty, après des années d'étude, nous a montré un « castelet » si vaste qu'il devenait vraiment une manière de théâtre en réduction. Décors minutieusement traités, éclairages savants, paysages en miniature, mille détails ingénieux et subtils... Des poupées aux têtes de bois très délicatement sculptées — presque trop délicatement peut-être — et un répertoire qui s'amusait trop visiblement de sa propre naïveté. On admirait, on se récriait, mais on oubliait de rire, ou de pleurer : on ne redevenait pas enfant, le joujou demeurait, pour savant qu'il fût, un joujou...

Les « Marionnettes des Champs-Elysées », animées par Hubert Gignoux et ses amis, en sont déjà à leur deuxième saison, avec des textes de Molière, de Cocteau, de Lorca... Excellentes « têtes », costumes d'une charmante fantaisie, rythmes heureux... Marionnettes de notre temps, naviguant à l'aise entre le sarcasme et l'allégorie, passant en voltige du drame ironique à la blague d'atelier, et du « canulard » d'étudiant à la sauvage poésie populaire — marionnettes dilettantes, et qui savent « jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour », marionnettes des Champs-Elysées et du théâtre des Noctambules — mais toujours marionnettes du dernier cri de Paris...

Une troisième troupe, que nous avions déjà applaudie au Studio des Champs-Elysées en 47, a donné récemment une seule représentation, destinée spécialement aux élèves du Conservatoire, les Marionnettes du Théâtre Saint-Michel de Nancy. Elles sont la création continue, et sans cesse reprise et perfectionnée, d'un religieux, le R. P. Brandicourt, aumônier de la prison de Nancy, et d'un groupe d'étudiants et d'amis. Elles ont affronté les auditoires les plus divers, de la cour de Danemark aux paysans de Lorraine, d'Alsace ou de Suisse, de la critique parisienne aux reclus des maisons centrales. Leurs caractéristiques techniques? marionnettes à gaine, comme celles de Baty et de Gignoux. Mais les mains, au lieu d'être rigides, sont en peau, et directement animées par les doigts du marionnettiste. Bras plus courts, mais gestes à la fois plus discrets et beaucoup plus souples. Visages obtenus en

tendant de la peau sur une carcasse de fil de fer : grands reliefs, apparemment arbitraires quand on regarde la poupée de près, expressions souvent douloureuses et presque maladives. Mais creux et saillies sont combinés pour prendre au maximum les éclairages, au point que les physionomies semblent parfois bouger... Très beaux costumes, où domine une sorte de grâce tendre, avec çà et là une note de délicate espièglerie. Décors très simples, toujours grandement traités, « castelet » démontable à équipement rapide, de format assez réduit.

Leur répertoire? Des vieilles chansons, une fantaisie sur le cirque, et — l'eussiez-vous cru? — une *Passion*. La *Passion* en marionnettes? oui... A l'aide d'un texte très sobre — quelques brèves répliques pour chaque tableau — empreint d'une familiarité à la fois douce et profonde, qui fait songer à Péguy et à saint François. Deux voix seulement, une d'homme, une de femme, qui se sont exercées à prendre tous les registres et tous les accents; très peu de mouvements, et généralement peu rapides; une extrême discrétion dans le pathétique, mais un sens aigu de la vision qui, matériellement terminée, se prolonge chez les spectateurs, et de la réplique, apparemment courte, qui s'élargit en ondes...

Les petites poupées de Nancy atteignent à la grandeur, et bouleversent d'émoi religieux des publics blasés... Je ne me charge pas de vous expliquer ce mystère, je pense seulement que ces marionnettes ont pu être pour nos élèves du Conservatoire de bien éloquents professeurs, montrant aux comédiens que le miracle du théâtre est fait de suggestion, et qu'il s'accomplit, non *sur* la scène, mais *à l'aide* de la scène, et seulement dans l'âme du spectateur.

*Dussane.*

## *CINEMA*

HEUREUX LES PAUVRES EN ARGENT, LE ROYAUME DES FILMS EST A EUX (*Fabiola*, *Alice au pays des merveilles*). — Si *Fabiola* était un film muet, nous apercevrions-nous qu'il se passe à Rome? Soyons honnêtes. Nous nous en apercevrions, aux tuniques des personnages, à quelques décors, au masque de médaille de Louis Salou. Comprendrions-nous que le thème du film est la persécution des chrétiens? C'est beaucoup moins sûr. Il y a les lions, évidemment, qui nous rappellent quelque chose. Mais pour le reste, ce film, à l'état muet, serait comme une charade à deux mille figurants, ou comme la reconstitution documentaire et pudique des grandes partouzes de la préhistoire. Vous me direz qu'on y grille quelques humains. Que oui. Ça m'a tout l'air d'être en hommage à l'empereur Néron, ou peut-être au marquis de Sade. Il n'y a pas de chrétiens, mais des figurants. Pas d'émo-

tion, mais du sensationnel. Pas de foi, mais les lions. Pas de rythme, mais des plans de bravoure. Je parle toujours du film sans la bande sonore. On y trouve une scène vraiment expressive entre Michèle Morgan et Henri Vidal, avec chevauchée, baignade, attitudes hiératiques et pierres dans l'eau, pendant que les vagues accomplissent leur éternel devoir. C'est la seule. Elle se situe dans une ligne esthétique qui passerait par *Extase*, les *Enfants du paradis* et les *Visiteurs du soir*. Elle est rigoureusement païenne dans un film consacré à la glorification des martyrs chrétiens; elle ne met que deux personnages en présence dans un film voué aux mouvements de foule. Mais tout est ici à contre-temps parce que tout le monde s'est ici moqué du thème. Qu'il y ait eu des chrétiens martyrs, c'est ce dont le metteur en scène Alexandre Blasetti n'a pas eu souci une seconde. Restent donc des princes de guerre, des courtisans, des courtisanes, des esclaves, des gitons, des armées, des bains, des jeux, des arènes, des bûchers, des catacombes et des lions affamés, c'est-à-dire du spectacle indifférent, interchangeable, anachronique, où il n'y a rien de l'invention dite symbolique d'Abel Gance ni de sa naïveté somptueuse, un spectacle enfin qui, dans son ordre même, est d'une impensable indigence. Après les absurdes grandes machines en couleurs des Américains, telles que *Duel au soleil*, le « grand spectacle » en noir et blanc est mort.

En voyant *Fabiola*, je pensais au film de Griffith, *Intolérance*. L'un et l'autre traitent en somme le même simple thème; l'un et l'autre sont historiques et de fastueuse mise en scène. L'un est muet, l'autre est parlant. Or, c'est le film muet qui est de très loin le meilleur, je veux dire dans l'absolu et à tous égards. Celui qui n'est pas une charade, qui n'est pas une mascarade, où la mise en scène est en place dans le scénario, où il est des moments de beauté vraie, où le thème passe l'écran, où il entre de la foi, et pourtant aussi celui des deux où il y a la plus grande audace luxurieuse. Le film parlant est ici battu par le film muet sur tous les terrains, de quoi l'on ne tirera aucune conclusion, si ce n'est que *Fabiola* est peut-être bien le plus incroyable navet des cinq dernières années. Les dialogues eux-mêmes sont, au total, aussi indifférents que la mise en scène, si ce n'est pour quelques aphorismes coquinets dus, je suppose, au cher Jean-Georges Auriol, qui, selon le générique, a collaboré sur ce terrain avec le metteur en scène, scénariste et empereur Blasetti.

Co-empereur serait mieux dit. Voici à peu près, en effet, comment se sont passées les choses. Le producteur de la compagnie *Universalia*, Salvo d'Angelo, a engagé, selon son habitude, nombre d'écrivains et de scénaristes français, pour ne pas parler des italiens. Alexandre Blasetti a picoré parmi les travaux des autres, une réplique ici, un adverbe ailleurs, la tirade d'un troisième. Le cher homme a bâti ses dialogues de la sorte, avec la sûreté de

main, le bon goût et la cohérence d'un amateur de mots croisés du dimanche. Pendant quoi l'autre co-empereur, je veux dire le producteur Salvo d'Angelo, répudiait les écrivains l'un après l'autre, comme autrefois les souverains absolus leurs maîtresses, non sans les indemniser, toujours comme les souverains absolus. Evidemment, c'est drôle. Ce pékin, ce probable pied plat, assis sur plusieurs milliards, qui allume son cigare américain, à la santé de Pie XII, avec le manuscrit de... Mais peu importe quelques grands noms. C'est fort drôle, oui, mais le film a coûté, je crois, quatre cents millions de francs, en frais de tournage (comédiens, techniciens, décors, location des studios, assurances, etc.), et *autant*, si je suis bien informé, *en scénaristes inutiles, engagements prématurés et faux départs de toutes sortes*. Je nomme cela une mauvaise action. Car enfin, pour le total de ces deux sommes, la jeune école italienne pouvait tourner quarante films peut-être, dont peut-être un chef-d'œuvre, et dont sans doute quelques semi-réussites honorables telles que, ô Blasetti, votre *Quatre pas dans les nuages*.

Sur quoi, de *Fabiola*, il reste peu à dire. Michèle Morgan est ici photogénique comme peu d'autres vedettes; la caméra la sculpte à merveille, et s'il est vrai qu'elle est changée en statue, est-ce du moins en statue lumineuse. Henri Vidal prouve qu'il pourra s'affirmer une autre fois comme une sorte de Douglas Fairbanks français corrigé par Roland Toutain. Michel Simon donne consistance et cocasserie à son rôle. La plupart des Italiens sont indifférents; d'ailleurs on dirait d'un film où il n'y a pour ainsi dire que des figurants. Dans la version française, les comédiens-figurants sont bien doublés : à la vérité c'est ce qu'il y a de mieux dans le film et, certes, tout ce qu'il en restera. Evidemment, cela ne justifie pas de faire parler un comédien par la voix d'un autre, si ce n'est à des fins commerciales. Au total, je m'en vais vous dire. Vous vous souvenez de ce Monsignore Cippico, en fuite avec des fonds du Vatican, et arrêté, en pyjama, dans un palace, en compagnie *de ses deux maîtresses*. Il mériterait d'être l'auteur de ce film. Ce qui est encore, si l'on veut, assez drôle. Mais qui nous rendra Savonarole?

*Alice au pays des merveilles* n'a de commun avec *Fabiola* que d'être une onéreuse grande machine et de se solder par un flagrant échec. Celui-ci est d'ailleurs, par comparaison, assez honorable. Mais, dans les deux cas, nous sommes en présence des méfaits de l'argent. Il n'est pas douteux que de tourner *Alice* nécessitait de gros investissements et beaucoup d'ingéniosité technique. Je me demande même si les auteurs n'ont pas encore compliqué les choses à plaisir. On pouvait, puisqu'il s'agit d'une co-production franco-anglaise, s'efforcer à rassembler une équipe de dessin animé à laquelle Paul Grimault, David Hand, John Halas et Joy Batchelor auraient collaboré. Il est infiniment probable qu'un pareil projet

n'eût pas pris forme. Alors peut-être l'un ou l'autre de ces artistes eût-il repris l'idée au compte de son équipe? Ou peut-être encore fallait-il renoncer présentement à tourner *Alice* en dessin animé soit ici soit chez les Anglais, et laisser par conséquent la voie libre à Disney qui, je crois, s'intéresse au sujet depuis plusieurs années. La voie demeure d'ailleurs libre en tout état de cause après ce coup pour presque rien. C'est Lou Bunin qui, avec ses poupées, s'est chargé de la tâche de transmutation. Sur les mérites techniques du procédé, je ne pense rien *a priori;* le résultat atteste, hélas! que la merveilleuse plasticité du dessin animé eût mieux fait l'affaire, et que ces poupées, beaucoup plus que les marionnettes tchèques, sont raides et grimaçantes. D'autre part, il fallait les marier avec des prises de vue directes, c'est-à-dire avec des comédiens en chair et en os, comme on dit. Impossible d'échapper à cette loi, puisqu'il fallait incarner, d'une part, Alice, d'autre part des animaux et toute une galerie de monstres imaginaires. C'est ce mariage que Disney a réussi, ces derniers temps, avec un enviable brio et un constant bonheur; mais c'est justement là que Lou Bunin échoue tout à fait. C'est au point que, lorsque les deux procédés sont mariés dans un même plan, comme il arrive souvent par obéissance aux nécessités internes du récit, il y a juxtaposition maladroite, et non pas fusion, hiatus en somme, et le moins averti des spectateurs en éprouve du malaise. Joignez l'horrible procédé *Ansco-color*, qui confère une lugubre laideur à tout le film. Nul plus que moi n'est partisan des expériences qui renouvelleront le cinéma : celle des poupées méritait la tentative, peut-être même aussi celle de l'*Ansco-color.* Mais un court métrage eût suffi. Investir trois cent cinquante millions de francs Queuille dans une entreprise aussi hasardeuse, et pour aboutir à ce noir échec, voilà ce qui me paraît dément. C'est ici qu'un cinéma nationalisé — redoutable à d'autres égards, pour des raisons que tout le monde peut imaginer — pourrait rendre des services : je veux dire en finançant des expériences de laboratoire, ce dont finalement le contribuable serait moins marri que de devoir payer l'énorme déficit d'un four indirectement subventionné par un Etat imbécile (pour ne parler que de l'aspect français de l'entreprise). A cet égard, les Américains sont plus sages, qui ne se servent que de produits (le *Technicolor*, par exemple) et de recettes techniques, dont on sait par cœur le traitement, et qui ne réservent pas de vilaines surprises (on entend que je n'admire pas le *Technicolor*, mais c'est une autre querelle).

Pour le reste, le découpage dramatique est lourd et maladroit; le ton est d'un accablant et total manque d'humour; même les aphorismes, ensemble ailés et rigoureux, de Lewis Carroll, sonnent ici pesamment; la couleur, outre son intrinsèque horreur de cauchemar, ne sert pas le drame; enfin tout se passe comme si les dieux se vengeaient d'un récit qui prétend mobiliser synthétique-

ment toutes les ressources de l'art : verbe, dessin, peinture, sculpture, comédiens, photographie et musique (ce dernier point me tient à cœur et je le développerai peut-être un de ces jours). Joignez que le cinéma accuse et multiplie le fantastique. Ainsi tout ici est-il trop fantastique, et, quand nous voyons Alice grandir ou diminuer de taille, nous pensons : Ce n'était donc que ça! Tout ou presque serait donc à réprouver et à condamner dans ce film si, par sa relative fidélité à l'auteur, il ne découvrait et ne faisait exploser, par les simples vertus de la transposition en récit visuel, ce qui est peut-être la vraie clé du livre. Mon ami André Bazin a su voir cela, et célébrer en ce film ce qu'il nomme la dynamique du rêve et ce qu'il faut bien appeler sa dimension pré-freudienne. Je pense comme lui qu'il est peu d'ouvrages aussi terrifiants, et je crois que le victorien qui l'écrivit s'est consciemment libéré là de quelques complexes, sous la traditionnelle apparence de l'humour absurde, auquel il ajoutait une rigueur dont ses fonctions pouvaient conventionnellement rendre compte. Les derniers biographes de Lewis Carroll ne trouveront guère là matière à protester, il me semble. Non que je tienne beaucoup à déceler partout les Baruch de l'époque; je préférerais à celui-ci un monde peuplé de philosophes hindous et d'adventistes du septième jour, si vous voyez ce que je veux dire. Sur quoi vous pouvez vous amuser, si vous êtes rebelle à l'écœurement esthétique, à retrouver dans *Alice au pays des merveilles* les clés du *Chien andalou.*

*Jean Quéval.*

**Héros d'occasion.** — Un apologue. Qui connaît beaucoup d'apologues cinégraphiques? Il s'agit ici d'une imposture. Un soldat américain, de retour dans sa petite ville natale, se présente comme un héros entre ces héros : les fusiliers-marins de Guadalcanal; en réalité, il a été réformé pour cause de rhume des foins. L'imposture passe comme lettre à la poste; la popularité catapulte vers les hauts emplois ceux dont elle s'empare; le succès engendre le succès, et pour ainsi dire en progression géométrique. Ce qui fait la plus haute valeur du thème, c'est d'être incarné, sous les espèces d'un imposteur malgré lui, par un timide, victime d'une farce énorme et bien intentionnée, qui lui est jouée par des fusiliers-marins authentiques. Il s'agit d'Eddie Bracken, sorte de Paul Colline américain, comédien doué dans ses limites, et la projection sympathique d'un héros malchanceux. L'inclusion de la farce sociale dans le réalisme quotidien est fort bien venue, et la naïveté comme le pharisaïsme, deux constantes, sans doute, de la vie de province américaine, sont exposés et mis à nu avec les plus souriants moyens. Il est dommage que la fin heureuse, à contre-courant de la démonstration centrale, gâche un peu les meilleures intentions; il est vrai qu'on y peut lire comme l'amorce d'un autre thème : la régénérescence par la sincérité. La narration est inférieure à celle des précédents films de Preston Sturges. Elle a le tort à mes yeux de n'être plus un fascinant point de rencontre de la comédie burlesque et de la comédie de situation; d'être moins riche en invention qu'on l'eût souhaité; enfin, je lui reproche un rythme inégal. Quel film René Clair eût bâti sur le même canevas!

**Un mari idéal.** — La pièce de Wilde est amusante, brillante, bouclée et superficielle : de la comédie de salon cousue main. La transposition de Sir Alexander Korda pratique des coupes nombreuses dans le dialogue, inévitablement, mais garde l'essentiel du dessein et de la ligne dramatiques, quelques degrés en dessous dans le cynisme et l'acuité. Il subsiste tout de même quelques mémorables aphorismes du cher Oscar, dont les plus désinvoltes, ceux du type

« tous les chevaux sont verts », sont les meilleurs à mon goût. Naturellement, toute pensée aphoristique est une pensée mutilée, mais la chose n'a pas beaucoup d'importance ici, et personne ne demande plus à Oscar Wilde une réflexion directrice. Décors et costumes sont, selon moi, d'un goût ravissant et sûr. C'est au point de toucher au miracle, — je veux dire qu'il entre de la sensualité dans ce film anglais. L'interprétation — Paulette Goddard, Diana Wynyard, Glynis Johns, Michael Wilding, Sir Aubrey Smith — est irréprochable. La couleur est jolie, grâce, paraît-il, à l'élimination presque complète de l'une des trois dominantes. On y rencontre les plus heureux effets de contraste, et même, pour la première fois peut-être, le sens de la continuité esthétique de plan à plan. Puis, il y a Park Lane, l'un des plus charmants lieux du monde.

**Anna Karénine.** — Tourner *Anna Karénine* en anglais, c'est, après *Païsa*, entreprendre l'insoutenable gageure de ce qu'on pourrait nommer le doublage spirituel. Reconstituer la Russie tsariste en studio, même en intégrant au film des effets de neige ferroviaire pour faire cinéma, c'est de nos jours une autre insupportable gageure. En outre, je doute de plus en plus que le cinéma soit apte à communiquer, comme les romans dignes de ce nom, le sentiment du temps qui passe. De là que le film laisse froid et fasse sourire. Cette inconsciente entreprise de trahison n'est pas moins honorable dans ses limites. L'adaptation est habile, et certes plus heureuse que celle de la *Chartreuse de Parme*. L'interprétation est honnête, bien que Vivien Leigh demeure froide et comme transparente. Les décors sont d'un faste fidèle et dérisoire. L'excellent Julien Duvivier n'a pas eu la main heureuse ces temps-ci. Il a signé cette fois une mise en scène à laquelle, débordé par les impératifs du producteur, Sir Alexander Korda, il n'a, je crois, que pris une part presque passive. Je ne sais pas du tout en quoi Jean Anouilh a participé aux travaux d'adaptation.

**La cité sans voiles.** — Il semble qu'il subsiste une marge expérimentale dans le cinéma d'Hollywood, ainsi qu'une certaine perméabilité aux influences extérieures. En tout cas, cette œuvre de Jules Dassin, qui inscrit un policier dans un reportage sur la rue surprise par la camera, n'aurait peut-être pas été tentée sans l'exemple de la jeune école italienne. Le film est réussi : le récit policier comme le reportage. Il s'y ajoute un fascinant portrait de ville, New-York en l'espèce, d'où se dégage un certain malaise. J'en garde dans les yeux le souvenir d'une cité de cauchemar. Naturellement, c'est affaire de sensibilité. Objectivement, j'avoue préférer pourtant le portrait de Stockholm, lyrique et poétique, par Arne Sucksdorff, dont, il est vrai, c'était l'unique objet. Mais il me semble aussi qu'en quelques images au caractère de *leit-motive*, la représentation de la ville est plus forte et plus efficace dans *le Jour se lève* (la banlieue de Paris) ou dans *Brève rencontre* (Londres). Barry Fitzgerald donne son relief dramatique à la *Cité sans voiles*.

**Les chaussons rouges.** — Un film sur le personnel du ballet et un ballet filmé. L'histoire est sotte, mélodramatique, banale, tous les défauts. Le reportage, parfois bien venu, est souvent outré et conventionnel. Reste le ballet filmé. Ce qui inspire une première réflexion découragée sur la condition de l'art cinématographique. Tant de sottise « commerciale » pour alibi de l'expérience d'avant-garde. Un court métrage eût mieux fait l'affaire. Imaginez en effet vingt pages de Montherlant noyées dans un roman de Delly. La séquence chorégraphique, dûment isolée, est indéfendable, considérée à partir de l'art du ballet. Il y faut en effet la permanence d'un décor fixe sur lequel s'enroule le mouvement de la danse. Mais c'est comme un genre nouveau, presque un art nouveau, que le cinéma introduit ici. Il s'en faut que l'expérience soit pleinement convaincante. Des décors du Châtelet mêlés à des décors vaguement inspirés de Salvador Dali; des couleurs tantôt heureuses, tantôt atroces; une bonne musique, mais, il m'a semblé, un *play back* imparfaitement synchronisé (léger demi-temps de retard de la danseuse étoile); de très bonnes trouvailles dans l'utilisation fantastique du cinéma; à boire et à manger; à revoir. Mais qui pourra supporter la seconde vision d'une pareille histoire? Film anglais de l'équipe Michael Powell-Emeric Pressburger. Danseuse étoile : Moira Shearer.

FESTIVAL DE KNOKKE-LE-ZOUTE

**Le voleur de bicyclettes.** — Cavalcanti me disait : « C'est le plus

beau film que j'aie vu jamais. » Argument simple, et comme de ballet tragique : un colleur d'affiches se fait voler son instrument de travail, soit sa bicyclette; il erre à travers la ville à la recherche du voleur; finalement se fait voleur lui-même; sa victime le laisse aller. Deux thèmes dominants : la dégénérescence par la pauvreté, et les rapports du père — volé-voleur — et du fils qui l'accompagne. Sur ce dernier point, le bonheur du trait touche au miracle, de bout en bout. Ton, genre, lieu : nouvelle école italienne, décors naturels, Rome. A la rigueur, et s'il faut chercher des poux dans la tête du lion, on peut reprocher au film une photographie plus pauvre peut-être qu'il n'était nécessaire, et une partition qui n'est pas digne du récit, encore que bien mise en place. Peut-être quelques longueurs : mais s'exerce la fascination descriptive du roman qui les annihile. Metteur en scène : Vittorio de Sica. Les principaux interprètes sont des amateurs : ils jouent si juste, et avec une telle charge, une telle qualité de l'émotion, une telle pudeur aussi, qu'on se demande, pendant la durée de la projection, pourquoi il est des professionnels. L'ont montré, le ciné-club du *Figaro*, la *Voix d'Italie* et le Festival de Knokke.

**Small back room.** — Sous le titre la *Mort apprivoisée*, Jeanine Delpech a traduit excellemment ce bon roman de l'Anglais Nigel Balchin. Il s'agit d'un savant qui, employé à des travaux scientifiques au service de la guerre, démonte une espèce de machine infernale que l'aviation allemande dépose gentiment en terre ennemie. Il y parvient au risque de sa vie, après la tentative d'un officier, qui, par le fait d'une manœuvre hâtive, s'est fait sauter en même temps qu'un engin identique. Le drame se passe surtout dans la tête du personnage central, qui est complexe. Il est infirme, alcoolique, faible dans ses rapports avec ses supérieurs de l'administration, un peu lâche même, et il redoute le mépris de la femme qu'il aime. Ce portrait d'un héros et cette impitoyable analyse des motifs confèrent au film une espèce de dignité littéraire. Impitoyable aussi le portrait des administratifs. Le récit est, en gros, fidèle au roman, et soutenu. Malheureusement, le ministre est un peu caricaturé; le dialogue, admirable de nerf dans le roman, perd un peu, je le crains, à l'écran, ce qui est curieux; par effet de réfraction, le morceau de bravoure, le démontage de l'engin, éclate un peu trop; l'espèce de « fin heureuse » était mieux noyée dans le livre, où l'on échappait au sentiment de l'histoire artificiellement bouclée; où l'on était sensible au contraire à son prolongement. Katherine Byron joue, avec d'autres moyens, à la Celia Johnson. David Farrar, l'un des plus intelligents des jeunes comédiens anglais, n'est pas tout à fait le personnage du héros par lâcheté surmontée. Film de l'équipe Powell-Pressburger.

**The quiet one.** — Je doute que ce film soit jamais présenté au grand public. Quel exploitant serait tenté de « programmer » cette bande de longueur embarrassante (c'est un moyen métrage), où il n'y a pas d'argument, où le commentaire est presque entièrement superflu et d'une lourde démarche, dont le thème éducatif est sévère? Dommage. Il s'agit de la rééducation d'un enfant élevé par une famille indigne; rééducation entreprise par une école spécialisée, avec un certain succès. Nous sommes aux Etats-Unis. Qu'on ait choisi un jeune noir n'ajoute rien à la démonstration, si ce n'est un fâcheux ton paternaliste, du moins si l'on s'oblige à la recherche des intentions. Mais le film, au total, est efficace et sain. Plastiquement, il a de bonnes qualités de cinéma muet. La séquence du gosse lâché dans les rues de Harlem est hallucinante et, une fois encore, on pense : cinéma italien. Film américain de Sidney Meyers.

**La ville abandonnée.** — William Wellman a tourné ce *western* d'images d'Epinal avec le clin d'œil complice à l'intention du public adulte. Mais il joue avec bonheur sur les deux registres en même temps et touche sûrement les deux clientèles. Cette réussite typiquement anglo-saxonne, obtenue par la bonne grâce, l'humour sous-jacent, l'absence de prétention, est ce qui signale d'abord le film. Pour le reste, il y a un bon répertoire de bandits cocasses et différenciés; des passages de magnificence visuelle; des fondus enchaînés qui nouent la cavalcade dans le déroulement perspectif; des comédiens de tout repos et de grand métier; une fin heureuse sauvée — le clin d'œil — par un humour efficace; cent traits amusants d'auteurs amusés; l'esquisse poétique du mythe de la ville abandonnée; des gueules définitivement cassées qui se redressent

à point; quelque lenteur et quelque complaisance narrative. L'un des bons films présentés à Knokke. Quatorze.

**For them that trespass.** — Naturellement, l'arrière-plan documentaire est bon, comme presque toujours dans le cinéma anglais; mais en somme, comme assez souvent aussi dans le cinéma américain. De là que ce mélo policier désespérément sentimental et banal déçoive plus encore. C'est un cas exemplaire. Son metteur en scène, le respectable Cavalcanti, a lui-même déclaré qu'il comprenait mal qu'on l'ait envoyé au festival belge.

**Pasaporte a Rio.** — Si les cinéastes argentins ont voulu prouver qu'ils avaient les moyens matériels, argent et studios, de faire un film à grand spectacle, ils ont réussi. S'ils ont voulu prouver encore qu'ils savent la grammaire et la syntaxe : ils n'ont pas moins réussi. Découpage et montage font un film qui va bon train. Champs et contre-champs; habileté à infuser tout un va-et-vient d'atmosphère dans la perspective du plan; utilisation des objets-mythes; clichés de la boîte de nuit, du duo en automobile, etc.; contrastes en noir et blanc; abondance et soin des costumes et des décors. Un film réalisé par le Cadoricin de la mise en scène. En somme, Buenos-Ayres peut égaler techniquement Hollywood. Cette démonstration est faite. Mais au service d'une si banale histoire que ce polissage ostentatoire atteint le point de ridicule.

**Rosenda.** — Puisqu'il y a cinq festivals, chacun soigne son affiche. Puisqu'il y a peu de chefs-d'œuvre, l'affiche annonce vingt pays et plus. Comment le Mexique, pays à grande production, n'y figurerait-il pas? D'autre part, il est intéressant de savoir où en est le pays auquel on doit *Maria Candelaria.* Cette part d'information critique est tout le mérite des festivals. Hélas! *Rosenda*, présenté à Knokke avec quelque pompe, marque un effondrement du cinéma mexicain. C'est la vingtième mouture, et comme chaque fois appauvrie, de *Marie Candelaria.* La chose finit par un problème de trains qui se rencontrent. Ils se rencontrent à l'arrêt, dans une gare. La dame et le monsieur sont l'un et l'autre du côté intérieur des voies, côte à côte en somme, séparés par un infime espace ferroviaire. Combien de temps leur faut-il pour se voir, se reconnaître, descendre et reprendre ensemble le cours de leur destin? Environ trois minutes. Je jure qu'aucun des quatre cents spectateurs n'avait rien vu de la sorte encore. *Media noche,* policier banal, n'a pas relevé le prestige du pavillon.

**Jean Dragesco.** — Ce jeune poulain de Jean Painlevé poursuit des travaux de pure recherche scientifique qui le classent d'ores et déjà dans le peloton de tête. J'en parle de confiance et d'après Jean Painlevé. Le film sur l'accouchement des infusoires est d'une importance capitale. J'en parle toujours de confiance. Il y a de drôles de gens et de drôles de métiers, non? L'accouchement des infusoires! Enfin.

## *RADIO*

**PRIVILEGE DE L'AUDITEUR.** — Je ne vous reconnais pas, lui dis-je. Avant la guerre, vous détestiez la radio!

— Le vrai est que j'avais un poste, et que je ne l'ouvrais qu'à l'heure et pour le temps des informations. Je m'y suis tenu pendant la guerre.

— Et maintenant?

— Maintenant, je prends assez souvent la radio, mais jamais plus les informations.

— Je ne comprends pas.

— Je prends de l'âge, mon cher. Je ne sais plus qui a dit que, quand on prend de l'âge, il faut remplacer la jeunesse qui nous quitte, au fur et à mesure, par de la bonté. Je le veux, car j'ai éprouvé depuis longtemps que dans un cœur fermé le bonheur

n'entre pas. Or, deux choses. J'ai le goût d'être heureux, et, que ce goût soit ou non passé de mode, je l'ai toujours et j'entends le suivre jusqu'au bout. Secondement, quand je suis inquiet, troublé, déséquilibré, je me sens mauvais. Soyez assuré que celui qui est en croix avec la société est d'abord en croix avec lui-même. Si je suis en paix, je me sens porté à l'indulgence, à la compréhension, au désintéressement, à la générosité.

— Je pense aussi que c'est une bonne affaire que d'être bon. Mais la radio dans tout cela?

— J'y viens. Ou plutôt j'y suis, j'y pénètre. Que pensez-vous de l'existence?

— De l'existence?... Il paraît qu'elle est absurde.

— La belle découverte! Le nouveau, c'est de renoncer à dominer cette absurdité.

— J'avoue que tout conspire présentement à nous dégoûter de nous.

— Tout y conspire, sauf la radio.

— Comment cela?

— Je n'aime pas qu'on me répète sur tous les tons : « Comme vous êtes laid! comme vous sentez mauvais! la sale bête que vous êtes! » Je ne lis plus les journaux. Pour les livres, je fais comme le vieux Royer-Collard, je relis. Mais je vais au théâtre, je vais au cinéma; et j'ai beau être circonspect, je suis souvent pris. Et comme je ne sais quoi, atavisme ou curiosité, me retient de quitter avant la fin la place que j'ai payée, j'en sors furieux, contre l'ouvrage, contre moi, et, selon le vœu de l'auteur, contre le monde.

« La radio, il en va autrement. J'ai un bon récepteur; j'ai le choix entre maintes écoutes confortables. Je suis abonné à une revue qui donne des programmes détaillés. Si je m'y prends bien, je peux ouvrir mon poste aussi souvent et longtemps que je veux sans rien recevoir qui ne m'amuse ou m'élève. Du reste, si je me trompe, j'ai vite fait de changer de cap. Le billet que j'ai pris, le livre que j'ai acheté, je ne peux pas me les faire rembourser. La radio nous laisse la barre sous la main, je veux dire le bouton. Vous voulez m'ennuyer, me noircir? A d'autres!

« Le noir, en fait, est assez rare à la radio. Ceux qui la font savent que l'auditeur est de tous les destinataires le moins docile. C'est que l'auditeur, au rebours du spectateur, ne devient pas l'élément d'un public. L'individu reste devant son récepteur un individu. Alors on fait ce qu'on peut, dans la mesure où l'on est libre, pour se faire écouter. Et qu'importe, après tout, que les broyeurs de noir s'installent parfois devant un micro! L'important est que leurs ondes se perdent dans des espaces sans oreilles.

— Vous êtes sévère pour nos lettres et nos arts. Ne leur appartient-il pas de porter témoignage de notre temps et de ses malheurs?

— Je le veux bien, mais je veux aussi que les micros leur soient fermés. La radio vole, et ne vole pas vers la postérité. Son

domaine est l'immédiat, l'instant qui passe. Ceux qui écoutent ont mieux à faire que de s'instruire de leur temps, ils ont à le faire. Le livre, la pièce de théâtre, ont plusieurs rôles. La radio n'en a qu'un : elle façonne les hommes. Elle est acteur.

« L'histoire de l'humanité est une longue suite d'échecs, c'est entendu. Mais il y a deux façons de considérer l'échec. Je préfère celle de Nietzsche qui, lui, trouvait cela de bon qu'il force à recommencer. Jules Renard (on ne s'attendait pas à trouver Jules Renard dans le sillage de Nietzsche) disait, avec son humour aigrelet si sympathique : « La joie d'avoir travaillé est mauvaise : elle empêche de continuer. »

— En somme, selon vous, nous manquerions de courage?

— Il n'y a pas des bons temps et des temps noirs. Il y a des temps forts et des temps faibles. Notre temps est un temps faible, ou plutôt un temps de faibles. Quelle époque s'est jamais méprise sur la condition humaine? Considérez le regard d'Adam qui voit s'éloigner sur un nuage Celui qui ne l'a tiré du néant que pour le jeter dans la solitude et la souffrance. Toutes les angoisses de l'humanité future sont dans ce regard. (Je parle, vous l'avez deviné, de la fresque de Michel-Ange, au Vatican.) Adam s'en est tiré, et l'on ne dit pas qu'il ait vécu malheureux. Toutes les générations s'en sont tirées. La plupart par la foi. L'art a joué un grand rôle : comme il transfigure le « monstre odieux », il peut sublimer l'absurde. Mais surtout, toujours et partout, le travail, l'action, a vaincu l'angoisse.

« Vous voyez que je ne m'étais pas éloigné de la radio. Elle a aussi son petit rôle à jouer en cette affaire, un modeste et grand rôle. Son meilleur, c'est de distraire, de mettre en belle humeur au réveil, de décanter au soir du travail quotidien, de ramener la paix dans l'âme inquiète. De colorer ces intervalles en apparence vides, pendant lesquels se rebandent les ressorts de l'action. De l'acceptation active de notre destinée. Le moindre des instruments qui peuvent concourir à nous y porter est d'un grand prix : car, tout compte fait, accepter ou refuser l'absurde, n'est-ce pas choisir entre le partage du pouvoir et la servitude? »

*A. Dubois La Chartre.*

## *MUSIQUE*

LE FESTIVAL DE LA MUSIQUE ROMANTIQUE A STRASBOURG. — Le Festival de Strasbourg qui, il y a deux ans, était tout entier consacré à Bach, qui, l'an dernier offrait une sorte de panorama de la musique française depuis ses origines jusqu'aux plus récentes productions des maîtres contemporains, a pris cette année pour objet la musique romantique. L'idée de « centrer » sur une école une manifestation aussi impor-

tante (elle s'étend sur deux semaines) est excellente. Le romantisme est d'ailleurs parfaitement à sa place à Strasbourg : n'est-ce point dans cette ville que Gœthe, en 1770, rencontra Herder? N'est-ce point de cette rencontre qu'est née chez Gœthe la ferme résolution de rejeter le néo-classicisme et de ne demander qu'à la nature l'inspiration de ses ouvrages? Par la bouche de Werther, il dira, quatre ans plus tard : « La nature forme seule le grand artiste. Un homme qui se forme d'après les règles ne produira jamais rien d'absurde, de même que celui qui s'est modelé sur les lois ne sera jamais un coquin; mais en revanche, toute règle étouffera quoi qu'on dise le vrai sentiment de la nature et son expression fidèle. » *Ut poesis, musica :* les musiciens romantiques vont eux aussi secouer le joug des règles et se tourner vers la nature, faire place au sentiment, aux effusions, et quand ils regarderont l'antiquité gréco-romaine, ils voudront, sous la toge ou la chlamyde, entendre battre le cœur de l'homme, tout pareil en ses désirs et en ses passions au cœur de leurs contemporains. Beethoven dira de sa musique : « Venue du cœur, qu'elle aille au cœur! »

Si profondes qu'apparaissent à distance des révolutions comme celle dont le Festival de Strasbourg nous offrit l'image en nous faisant parcourir les étapes du mouvement romantique de ses origines jusqu'à son aboutissement — de Weber jusqu'à César Franck — rien ne s'est produit qui ait creusé instantanément un fossé entre l'art de la veille et celui du lendemain. Tout se tient en ce domaine : l'étendue, la profondeur du mouvement romantique nous apparaissent cependant lorsque nous écoutons successivement un fragment de Rameau ou de Gluck et une ouverture de Weber par exemple. La grande activité de Rameau s'étend de 1736 à 1760; celle de Gluck, de 1740 à 1780; Weber écrit *Habu-Hassan* en 1812, et le *Freischütz* en 1820. Quarante années à peine séparent *Armide* du *Freischütz*, et il nous semble qu'en ces quarante années, la musique ait beaucoup plus évolué que dans le siècle tout entier qui s'écoule entre Lully et Gluck; mais c'est qu'en ce court espace s'est opérée une véritable révolution du goût, c'est qu'alors a passé un de ces grands courants d'idées qui changent la face du monde. Mais cela, qui fut rapide, s'est fait pourtant par paliers, par degrés. C'est d'abord le contenu expressif de la musique qui change, alors que la forme demeure encore toute voisine de la forme classique. La coupe, le développement ne se modifient guère. Dans un moule presque semblable au moule traditionnel, l'artiste coule déjà une substance bien différente de celle qu'y versaient ses devanciers immédiats. Et bientôt, le moule éclate, comme si la matière qu'on y verse était trop brûlante pour qu'il puisse résister à cette chaleur. Puis on voit les vieilles formes trop rigides s'élargir. Alors la carrure

disparaît, le rythme s'affranchit de la tutelle de la mesure. La symphonie devient d'abord, avec la *Pastorale*, une évocation plus précise du paysage qui fut l'occasion d'une effusion sentimentale; avec la *Fantastique*, elle se fait descriptive et s'appuie sur un programme qui la précise; un peu plus tard encore, avec Liszt, elle deviendra poème symphonique et paraphrasera musicalement un texte littéraire. L'art sonore devient, au vrai sens du mot, « pittoresque » : il peint. Et le perfectionnement des instruments de l'orchestre fournit au musicien toutes les couleurs dont il a besoin pour enrichir sa palette. L'exécutant acquiert du même coup une virtuosité qui permet au compositeur d'en exiger ce qu'un demi-siècle plus tôt il eût à peine osé demander au soliste (témoin la rentrée de contrebasses à la 151[e] mesure de l'*allegro (scherzo)* de la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven). S'affranchissant de toutes les contraintes, la musique — miroir des mœurs, tout comme les autres arts — se rajeunit en retrouvant les sources populaires où elle puisa jadis ses premiers chants. Les musiciens, comme les poètes du même temps, s'éprennent de nos vieilles légendes, et non seulement les livrets d'opéras cessent de mettre en scène des héros et des dieux pour introduire sur le théâtre des personnages historiques, — et singulièrement ceux du Moyen âge et de la Renaissance — mais aussi la déclamation lyrique et la mélodie se transforment grâce à des emprunts, à des allusions au folklore. Le lied refleurit en Allemagne. Le lyrisme, refoulé pendant toute la période classique, s'épanche désormais librement : la nostalgique tendresse de Schubert poursuit un rêve qui ne peut se réaliser ici-bas; le fantastique trouve dans Weber le musicien prédestiné qui l'introduit au théâtre; Berlioz répond à l'appel du cor d'*Obéron*; Schumann écrit ses grandes fresques symphoniques et chorales; Chopin, Liszt, Brahms, suivent la voie qui vient de s'ouvrir devant eux, et Wagner médite de transformer le drame lyrique et d'en faire un art de synthèse.

Parmi tous ces noms, un seul Français, Berlioz; et cela dans un pays dont l'histoire musicale est si riche, si continue. Cela est vrai, au moins pour la première génération romantique, — encore qu'à Berlioz il faudrait joindre Félicien David, trop injustement oublié, sans doute parce que les œuvres de Berlioz ont offusqué de leur éclat celles du compositeur du *Désert* et de *Lalla Rook*. Mais il ne faudrait pas croire que la musique étant un langage universel, elle devienne pour autant un art international. Gluck crut effacer de sa musique toute trace de la nationalité de son auteur. Or, ce que nous aimons dans son art, c'est le reflet de sa propre personnalité, et ce reflet de Gluck, comme celui de Weber, est purement allemand. L'élargissement, la libération que le romantisme apporte à la musique ne fait qu'accentuer en quelque sorte le caractère national des

ouvrages produits à cette époque; et l'inspiration folklorique est une des raisons les plus certaines de cette tendance. La « couleur locale » n'apparaît presque point dans les œuvres de l'âge classique; elle est presque constamment nette dans les œuvres de l'époque romantique et dans celles qui vont suivre. Cela n'empêche nullement d'ailleurs la musique d'être comprise et aimée hors du pays où elle a été faite, on serait presque tenté de dire : au contraire. Quand Wagner s'écrie, parlant de Weber et du *Freischütz :* « Il n'y a pas de musicien plus allemand que toi, Weber! Le Français t'admire, mais l'Allemand seul peut t'aimer! » — il a tort : beaucoup d'autres chefs-d'œuvre sont purement allemands, purement français, purement italiens, et aimés, et compris, dans le monde entier. La preuve en est dans la faveur dont Berlioz, si purement français, a toujours joui en Allemagne. Nous ne pouvons oublier que c'est à Weingartner que nous devons l'édition la meilleure de Berlioz, que Richard Strauss s'est fait un devoir de publier la révision du *Traité d'Instrumentation* de Berlioz, et qu'il a écrit dans sa préface qu'il avait accepté cette tâche afin d'éviter que « cet ouvrage, devenu suranné sur quelques points importants, voie méconnaître les mérites permanents qui sont en lui. » Il a voulu sauver un livre dont « la valeur durable, indestructible, consiste en ce que l'auteur ne s'est pas borné au point de vue simplement mécanique, mais a donné la prépondérance, dès l'abord, au côté esthétique de la technique orchestrale ». Et Richard Strauss ajoute que tenant compte, dans cette mise à jour du traité de Berlioz, de ce que les compositeurs venus après lui — et Wagner en particulier — ont apporté de nouveau, il a entendu parachever l'œuvre de Berlioz « cet audacieux novateur, ce génial coloriste, ce créateur de l'orchestre moderne, à qui cependant le sens de la polyphonie fait totalement défaut ». Clairvoyante remarque, où la critique renforce la louange — car il est vrai que Berlioz a su compenser ce défaut par des qualités dont, aujourd'hui encore, nous sommes éblouis...

C'est bien à partir du romantisme que la musique devient une sorte d'ambassadrice de ce que nous appelons la « culture » propre à chaque nation, c'est-à-dire aux œuvres d'art qui expriment la forme particulière de leur sensibilité, de leur idéal. La musique parce qu'elle est un langage d'universelle audience, va servir d'introductrice à la littérature de chacun de ces pays (et cela est encore plus sensible depuis que les émissions radiophoniques la font pénétrer si rapidement d'un bout à l'autre du monde). Car on désire se renseigner sur un peuple dont la musique a séduit. La musique remplit ce rôle de « propagande », comme on dit si volontiers aujourd'hui; elle le remplit si efficacement qu'on le lui reprochera lorsqu'on accusera Wagner d'avoir été avant 1914 le meilleur agent de la propagande allemande à

travers le monde. Reproche absurde, mais qui montre bien, par le fait même qu'il a pu être formulé, l'importance de la musique, sa place agrandie dans le patrimoine spirituel de chaque peuple.

Ce qui surprend aujourd'hui lorsqu'on étudie l'histoire du romantisme musical, c'est qu'en France, surtout, les contemporains de ce mouvement, dont les conséquences ont été si grandes, semblent n'avoir pas compris ce dont ils étaient les témoins : la génération qui fit le succès des poètes romantiques s'obstina dans son refus de reconnaître le génie de Berlioz. On s'étonne que l'auteur de la *Symphonie fantastique* ait trouvé si peu d'alliés parmi les artistes, parmi les lettrés qui furent ses contemporains, qui allèrent se battre pour le triomphe d'*Hernani* et qui surent comprendre Delacroix comme ils comprenaient Victor Hugo. D'où vient qu'il fallut attendre le dévouement d'Edouard Colonne vingt ans après la mort de Berlioz pour que le public se laissât convaincre que la France avait possédé un génie musical digne d'être mis en parallèle avec les musiciens de génie du romantisme allemand? On dirait que l'atmosphère où mûrissent les poèmes n'est pas la même que celle où germent les partitions; le besoin de libération des artistes qui écrivent en vers ou en prose, et de ceux qui tracent des notes sur du papier réglé, est cependant identique. Enfants du même sol, ils ont pourtant respiré le même air, les mêmes relents de poudre sur les barricades de juillet... Mais leur public est tout différent; ou du moins, si ce public est le même pour tous, il se montre volontiers révolutionnaire en poésie et conservateur en musique : bourgeois et « juste milieu » à l'Opéra où il va siffler *Benvenuto Cellini* en septembre 1838, et deux mois plus tard révolutionnaire au Théâtre-Français, où il applaudit *Ruy Blas*. Mais il se laisse séduire par les gros effets tout extérieurs de Meyerbeer, par les ficelles « grosses comme des câbles » (dit Berlioz) de *Robert le Diable* et des *Huguenots*; il tient la musique d'Adam pour « inspirée », et il prend *Lucia* et la *Favorite* pour la pure expression du romantisme.

Le festival de Strasbourg qui nous offrait une sorte de panorama de la musique romantique nous a valu d'inoubliables heures pendant lesquelles nous avons pu mesurer le grand bienfait de ce mouvement tumultueux, certes, mais fécond. On a beaucoup médit du romantisme : on a même prétendu que dans l'art français, la raison l'emportait toujours sur le sentiment, et que dans l'art romantique, le sentiment, le cœur l'emportant sur la raison, le romantisme était incompatible avec la tradition française. Pourtant il n'est pas niable que la renaissance de la musique pure dans notre pays fut l'œuvre de compositeurs qui, une fois la vague romantique passée, surent mettre à profit l'élargissement libérateur qui fut l'apport du romantisme. Sans ses conquêtes, la musique allait étouffer dans les formules tyran-

niques et étroites. Ceux-là qui se nommaient César Franck, Lalo, Saint-Saëns, Bizet — pour n'en citer que quelques-uns — surent trouver l'équilibre entre la rigueur de construction classique et la sensibilité romantique. Leur musique, si diverse selon les tempéraments, se rapproche de l'art classique en ce qu'elle tend à l'expression de l'universel, et elle tient au romantisme parce qu'elle sait également fixer ce qu'il y a de plus instable, de plus mouvant, un instant particulier dans l'éternel devenir. Et elle emploie à cet effet tout ce que les romantiques ont apporté de nouveau.

A Strasbourg, aussi bien dans la merveilleuse cathédrale que dans la modeste salle de l'Aubette, aussi bien dans la cour du palais des Rohan que dans la moderne salle des Fêtes, combien de chefs-d'œuvre oubliés ou mal connus ont retrouvé la vie! Depuis la *Messe de Gran* et les *Béatitudes* de Liszt, depuis les *Scènes de Faust* de Schumann jusqu'aux lieder de Schubert, de Schumann et de Brahms, jusqu'au *Quatuor avec piano opus* 25 de Brahms, au *Quatuor* de Schumann, *au Quatuor pour flûte, guitare, alto et violoncelle* de Schubert, depuis le *Concerto pour clarinette* de Weber jusqu'aux *Chorals pour orgue* de Franck et de Brahms, jusqu'à *Harold en Italie* et au *Corsaire* de Berlioz, jusqu'à la *Quatrième Symphonie* de Brahms (mais il faudrait citer tout le programme des quatorze concerts, et il faudrait énumérer tous les artistes qui les exécutèrent et qui étaient les plus qualifiés du monde), les amis de la musique ont pu goûter les plaisirs les plus rares, les émotions les plus fortes; et tous se trouvent d'accord pour louer sans réserve les organisateurs du festival, et singulièrement le docteur Pautrier qui fut l'âme de ces manifestations grâce auxquelles Strasbourg se place au premier rang des capitales de l'Art.

*René Dumesnil.*

**Bela Bartok**, par *Serge Moreux* (Richard Masse, éd., Collection « Triptyque »). — Nous ne possédions, sauf erreur, aucune étude de langue française sur Bela Bartok, et cependant il est indéniable que le compositeur hongrois a tenu un rôle de premier plan dans la révolution musicale qui s'est accomplie au cours de la période post-debussyste. On en reporte tout le mérite sur Schönberg et Stravinski; c'est oublier l'influence que l'auteur du *Château de Barbe-bleue* exerça, non seulement sur les musiciens de son pays, non seulement sur ceux de l'Europe centrale tout entière, mais aussi la séduction que ses ouvrages conservent grâce à leur variété rythmique; c'est oublier aussi que Bartok fut avec Kodaly l'heureux explorateur d'un folklore étonnamment riche. On trouvera sous une forme concise dans le volume de Serge Moreux tout ce que l'on peut souhaiter connaître sur un compositeur dont les œuvres ont une originalité bien séduisante.

**Camille Saint-Saëns**, par *Jean Chantavoine* (Richard Masse, édit., Collection « Triptyque »). — Il a couru et il court encore sur Saint-Saëns bien des anecdotes dont presque toutes ont trait à son mauvais caractère. Il est certain que cette réputation lui nuit encore et peut-être aujourd'hui plus qu'en son vivant. Je sais personnellement des traits qui montrent que sous ses dehors souvent peu amènes, l'homme cachait une réelle générosité. On a dit aussi que ses œuvres se ressentaient de cette sécheresse qu'on lui impute. On

trouvera dans le volume que M. Jean Chantavoine lui consacre une étude très objective de l'œuvre, mais en même temps aussi un portrait non moins impartial de l'homme. M. Jean Chantavoine le connut bien : cela se voit en le lisant, car son livre est vivant. Il est aussi très complet, malgré le format réduit et il renseignera utilement tous ceux qui voudront se faire une idée juste du grand musicien auquel nous devons des chefs-d'œuvre comme *Samson et Dalila* et la *Symphonie avec orgue*.

**Norwegian Music and Composers**, by *Börre Qvamme* (The Bond Publishing Cy., London). — Dans cette plaquette de 64 pages, l'auteur fait tenir un panorama de la musique et des compositeurs norvégiens, si peu ou si mal connus, il faut l'avouer, en France, et même en Europe, Grieg et Sinding mis à part. Le génie musical de la Norvège tient aux relations si étroites qui existent entre les formes d'art et le folklore; nulle part ailleurs ces rapports n'ont été et ne sont encore aujourd'hui plus intimes. L'auteur qui est chargé des programmes de la Radiodiffusion norvégienne, connaît à fond la question qu'il traite et les renseignements qu'il donne sont précieux.

**Musique et politique**, par *Berta Geissmar* (Albin Michel, édit., traduct. Paule Hofer-Bury). — Berta Geissmar fut la secrétaire de Wilhelm Furtwängler à la Philharmonique de Berlin, puis, après l'expatriation que lui valut l'hitlérisme, elle devint jusqu'à la fin de la guerre la collaboratrice de sir Thomas Beecham à la Philharmonique de Londres. C'est dire qu'elle a été à bonne source, intimement mêlée qu'elle fut à la vie musicale de ces vingt dernières années, et le livre de quelque quatre cents pages qu'elle publie — et qui se lit d'un trait — nous révèle mille aspects inconnus de la musique et de la politique européennes pendant cette période si agitée. On n'imaginerait pas à quel point la musique et la politique ont pu, durant ce temps troublé, s'interpénétrer, le plus souvent au détriment de cette « culture européenne » dont certains peuples ont cru pouvoir revendiquer le monopole.

## *ALLEMAGNE*

L'ALLEMAGNE ET LA REVOLUTION FRANÇAISE. — A force d'étudier la Révolution dans des manuels d'histoire, entre la décadence de la monarchie absolue et les campagnes napoléoniennes, les Français ont un peu oublié qu'il y a cent soixante ans leurs ancêtres prirent la tête d'un grand mouvement politique, qui devait orienter l'histoire contemporaine de l'Europe entière. Vu d'outre-Rhin, 1789 reprend toute sa valeur et c'est ce qui fait l'intérêt de la question traitée par M. Droz dans un ouvrage très important : *L'Allemagne et la révolution française* (Presses universitaires de France, 1949, 500 p., in-8°, 1.000 francs).

Nous possédons déjà entre autres les travaux de Gooch (*Germany and the French Revolution*, 1920) et Stern (*Der Einfluss der franzoesischen Revolution auf das deutsche Geistesleben*, 1928). Il nous manquait un travail d'ensemble d'un historien français, dont nous espérions qu'il mettrait le point final. Peut-être le moment n'est-il pas encore venu pour une telle synthèse et M. Droz nous informe lui-même que ce ne fut pas son intention.

De lui, nous avions déjà, outre ses thèses sur le libéralisme rhénan, deux petites histoires de l'Autriche et de l'Allemagne. Nous avions déploré que cette dernière commençât pratiquement à Luther, comme si le moyen âge n'existait pas; son nouveau livre remonte à Luther et nous estimons que, cette fois, il nous fait

trop bonne mesure. Nous connaissons l'importance du Réformateur protestant pour la langue, la littérature et la pensée politique allemandes. Dans ses *Considérations d'un a-politique*, écrites il est vrai entre 1913 et 1917, Thomas Mann ne commentait-il pas avec faveur les idées de Dostoïewski sur « l'Allemagne, le royaume protestant », le pays de l'éternelle *protestation?* N'a-t-on pas outre-Rhin assimilé la réforme luthérienne et la révolution française, ou même proclamé que nous aurions fait l'économie de cette révolution, si nous avions réalisé sur une vaste échelle *notre* Réforme? Si Luther présentait pour la question qui nous occupe une telle importance, les pays catholiques d'Allemagne auraient dû, en 1789, adopter une attitude toute différente de celle des Etats protestants; or, malgré des différences locales, dues au régime politique, les événements s'y déroulèrent selon un rythme analogue. Les divers penseurs auraient dû, selon leur religion ou leur absence de religion, se prononcer diversement; il n'en fut rien, et le fait que la plupart d'entre eux appartenaient à la franc-maçonnerie constitua un facteur beaucoup plus important. Reconnaissons d'ailleurs qu'après avoir, dans les dix premières pages, proclamé l'importance de Luther, M. Droz l'oublie avec soin et ne le nomme incidemment que quatre fois; ne serait-il pas réellement convaincu?

On sait que la Révolution française fut accueillie avec enthousiasme par presque tous les poètes, écrivains ou penseurs; il n'est pas certain que Kant ait, un jour, changé le but de sa promenade quotidienne pour aller au-devant des nouvelles qui arrivaient de Paris, mais l'anecdote a une valeur symbolique. Les Allemands pensaient que les Français allaient élaborer une constitution rationnelle, basée sur les droits de l'homme et valable pour tous les peuples; ils attendaient avec une passion confiante la lumière qui venait de l'Ouest. Ils furent déçus et s'en détournèrent, les uns très tôt, les autres après l'excès de la Terreur et l'exécution de Louis XVI.

Il nous paraîtrait donc assez normal d'adopter un ordre chronologique, comparable à celui de Michelet, c'est-à-dire d'étudier mois après mois les réactions des Allemands. C'est peut-être une hérésie historique mais elle donnerait de cette époque bouillonnante un tableau vivant. A défaut, une étude par régions politiques aurait permis des considérations intéressantes, entre autres sur l'incidence du facteur religieux. C'est d'ailleurs ce que M. Droz semble vouloir faire dans la première partie de son ouvrage, intitulée « La révolution française et les origines du libéralisme allemand ». Mais il groupe ensuite ses connaissances d'une manière qui nous paraît bien arbitraire, sous les titres de « réaction moraliste » (Schiller y est voisin de Kant, mais aussi de Forster et de Goerres, qui ne semblait guère devoir annoncer Fichte), « réaction humaniste » (G. de Humboldt, Gœthe, Wieland) et, en troisième lieu seulement, la « réaction empiriste » (là figurent, chose étrange,

les précurseurs : Herder, Moeser, qui naquit en 1720 et mourut en 1794, et l'adversaire de la Révolution, Frédéric de Gentz). Une dernière partie sur « les origines du romantisme politique » nous éloigne pratiquement du sujet, et la conclusion, « du cosmopolitisme au nationalisme », ne remplace pas la synthèse qui s'imposait après ces monographies successives.

Cela n'empêche pas M. Droz de nous apporter une documentation abondante et précieuse, bien qu'elle soit souvent de seconde main et semble négliger le grand ouvrage de Brunschwig ou celui de Maurice Boucher sur des sujets très voisins. Nous aurions mauvaise grâce à nous demander si son livre est essentiellement l'œuvre d'un historien, mais, puisqu'il y est question d'une « réaction humaniste », nous regretterons que, publiant son livre au cours de l'année Gœthe, l'auteur n'ait pas donné de son attitude une idée plus exacte, par exemple en citant sa profession de foi politique à Eckermann, le 4 janvier 1824. Par toutes ses tendances d'homme, de poète, de savant, de penseur, Gœthe était passionnément attaché à un progrès continu; il n'aimait pas le discontinu et devait donc redouter un mouvement insurrectionel qui commence nécessairement par détruire; mais il s'est rendu compte que de la destruction naîtrait un ordre supérieur, une humanité meilleure. C'est ce qu'a fort bien exposé R. Leroux dans son article du numéro spécial d'*Etudes germaniques* sur « La révolution française dans *Hermann et Dorothée* ». Un autre des collaborateurs de ce numéro Gœthe, Lucien Goldmann, a montré que l'auteur de *Pandore* et du deuxième *Faust* n'avait pas « exécré » la Révolution, mais s'était beaucoup intéressé à elle et à Napoléon, considéré comme son continuateur. D'autre part, dans le même entretien avec Eckermann, le poète se défendait violemment d'avoir été un antidémocrate; il rappelait que, dès 1792, il avait approuvé les revendications populaires, rejetant la responsabilité de la révolte sur les gouvernants qui n'avaient pas su les satisfaire.

Nous emprunterons notre conclusion à Henri Heine qui, dans ses *Reisebilder*, écrivait : « La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps... Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'ont été formulés les premiers Evangiles et les premiers dogmes; Paris est la nouvelle Jérusalem et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté. »

*J.-F. Angelloz.*

**Le romantisme allemand** (Les Cahiers du Sud, 1949, 493 p., in-8°, 800 fr.). — En 1937, les *Cahiers du Sud* consacraient au romantisme allemand un très important numéro spécial qui eut un grand succès. Ils viennent de le rééditer et l'on peut dire qu'Albert Béguin en a fait un livre nouveau, plus actuel. Des articles anciens ont été sacrifiés au profit d'études qui faisaient défaut sur la peinture (P. Moisy), la musique (M. Beaufils), les femmes romantiques (Mlle Bianquis), Fr. Schlegel (J.-J. Anstett), Kleist (Edm. Stahl, germaniste anglais), Z. Werner (A. M. Schmidt), Grabbe (R. Valanay), le Maerchen (F. von

der Leyen), les rapports du romantisme allemand et du surréalisme français (M. Carrouges); à la conclusion de Lichtenberger s'ajoute maintenant celle de A. Guerne. Parmi les traductions nouvelles figurent entre autres le célèbre essai de Novalis sur *Europe ou la Chrétienté* (trad. par A. Guerne). Enfin la bibliographie du romantisme allemand en France a été mise à jour. Réjouissons-nous de voir remis à la disposition du public ce riche travail collectif dans une édition qui est vraiment revue, augmentée et améliorée.

**Deutsche Klassik und Romantik**, par *Fritz Strich* (Francke Verlag, Berne, 1949, 374 p. in-8°, 15,50 fr. s., broché). — Voici la quatrième édition d'un ouvrage dont l'éloge n'est plus à faire. L'éminent germaniste suisse y groupa, en 1922, huit études magistrales en se plaçant à un double point de vue qui peut s'appliquer aux deux écoles : achèvement ou infini; il les publie à nouveau, légèrement modifiées. Mais — et cela souligne de curieuse manière le parallélisme avec la réédition du *romantisme allemand*, — il avoue dans sa préface le désir qu'il avait de reprendre son ouvrage pour en faire un livre nouveau. En effet, les événements du dernier quart de siècle l'ont éloigné du romantisme, dont ils lui montraient les dangers; ils l'ont amené à faire, en 1948, à l'Université de Londres, une série de conférences sur « Die Uberwindung der Romantik », c'est-à-dire sur la nécessité de surmonter le romantisme. A l'infini des romantiques maintenant il préfère sans doute l'achèvement et la perfection classiques. Cela nous vaut les pages fort intéressantes où l'auteur prend position et une étude supplémentaire sur *l'Europe et le classicisme allemand*. Lettré et érudit, professeur qui vit ses travaux, Fritz Strich est un des meilleurs germanistes de notre temps.

**Kreisleriana**, par *Hoffmann*. Traduction d'A. Béguin. Préface d'André Schaeffner (Gallimard, 1949, 254 p., in-16, 330 fr.). — Nous avons déjà dit que le nom d'Hoffmann était très connu, son œuvre beaucoup moins. Le présent volume nous en donne une explication : il était prêt à paraître en 1931, quand la maison qui devait le publier cessa d'exister; peut-être est-ce sa chance de ressusciter en 1949. On sait que Hoffmann, hanté par la musique, se créa un double, Johannes Kreisler, chef d'orchestre extraordinaire, qui devint son porte-parole. A. Béguin a traduit avec le talent qu'on lui connaît les deux séries de *Kreisleriana* et il leur adjoint le très important dialogue entre le poète et le compositeur qui figure, un peu égaré, dans *les frères Sérapion;* cela constitue un ensemble important sur les conceptions musicales du poète. La préface d'A. Schaeffner, documentée et intéressante, le complète heureusement.

**L'ange bleu**, par *Heinrich Mann* (traduction par Charles Wolff, 136 pages, 50 francs). — C'est une curieuse tentative que celle du « Chef-d'œuvre mensuel littéraire » (17, rue Las Cases) : fournir chaque mois, à bas prix, sous la forme d'un petit volume de poche, une œuvre complète, que le lecteur qui ne recherche pas une édition de valeur achètera et lira. Avec *L'Ange bleu,* il évoquera dans son souvenir le film ancien qui consacra Marlène Dietrich; il trouvera même les renseignements essentiels sur Heinrich Mann dans la courte préface d'Henri Philippon.

**Das Vermächtnis**, par *René Schickelé* (Verlag Karl Alber, Fribourg-en-Br., 1948, 366 p.). — Schickelé, poète d'Alsace, fut ballotté entre l'Allemagne et la France; il opta pour la liberté après l'avènement du national-socialisme et s'installa en Provence, où il mourut pendant la guerre de 1939-1940; il repose au cimetière de Vence. Aussi ne peut-on consulter sans quelque émotion le livre intitulé *Legs;* c'est un choix — que nous ne discuterons pas — de poésies allemandes allant de W. von der Vogelweide à Nietzsche. Il avait lui-même composé sur ces poètes des notices qui deviennent parfois de véritables études, accompagnées de commentaires; elles sont d'un fin lettré. Le legs spirituel du poète d'Alsace devenu pour toujours Provençal est donc un hommage à la poésie allemande, qui constitue en effet la partie la plus authentique de la littérature d'outre-Rhin. Nous espérons un autre legs, celui de Schickelé lui-même, dont les œuvres sont introuvables.

REVUES

Une certaine stabilisation, monétaire d'abord, politique et sociale ensuite, intellectuelle et morale enfin, a considérablement modifié la situation des revues; celles qui subsistent, se créent ou se développent, ont pris une importance

beaucoup plus grande et nous voudrions maintenant les suivre de plus près, soit en France, soit en Allemagne.

**L'Age nouveau** (86, rue d'Assas), consacre à l'Allemagne son numéro de juin 1949 et reprend ainsi l'heureuse tentative d'*Esprit;* mais H. E. Vallet a réuni des collaborateurs français et allemands. Deux groupes d'articles sous les rubriques « jeunesse » et « littérature »; dans le premier, des reportages assez dramatiques et exacts sur la situation de la jeunesse et une intéressante « nouvelle » de Borchert; dans le deuxième, des contributions à l'étude de l'art, de la littérature, de la pensée, du roman, du lyrisme; il y a là, sur des questions difficiles et très peu connues, une documentation qu'on ne devra pas négliger. Tentative louable, dont on peut regretter qu'elle vienne à la fois trop tard et trop tôt : trop tard, parce que l'Allemagne est sortie de cette situation et que la « jeunesse de gare » est entrée dans le passé; trop tôt, car on ne doit plus parler de « l'Allemagne année 0 », mais de « l'Allemagne année 1 », c'est-à-dire qu'il faut l'étudier telle qu'elle est un an après la réforme monétaire, au moment où elle se tourne vers l'avenir.

**Esprit.** — C'est précisément ce qui constitue l'intérêt de l'article de V. Siebrecht publié par *Esprit* dans son numéro de juin : une étude sociale présentée, en octobre 1948, aux rencontres franco-allemandes de Royaumont, par un socialiste allemand. Il fait le point de la situation quatre mois après la réforme monétaire, évoque la dramatique question des réfugiés et celle du chômage, propose des solutions et dit sa confiance dans la France.

**Allemagne** (27, rue Jacob). — Parce qu'ils estimaient qu'on devait maintenant étudier l'Allemagne, un groupe de Français d'origines et de tendances très diverses, a créé le « Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle », dont les présidents sont MM. Mounier, Roure, Rousset, Vercors, Vermeil; ces noms suffisent pour démontrer qu'il ne s'agit pas d'une résurrection de l'ancien comité France-Allemagne. Le premier conférencier qu'il invita à parler en France fut Kogon, l'auteur du célèbre ouvrage sur les camps de concentration; sa conférence paraît en juillet dans le numéro 2 d'*Allemagne*, bulletin du comité. Le numéro 1 précisait les buts et les tendances de l'Association et fournissait de très nombreux renseignements, indispensables à quiconque veut étudier les questions allemandes.

**Documents** (39, rue Madame). — C'est aussi ce que nous dirons de la revue *Documents*, créée à Offenburg-en-Bade par le Père du Rivau et à laquelle fait pendant la revue *Dokumente*; elles veulent renseigner le public français sur l'Allemagne et le public allemand sur la France. Le numéro d'avril de *Documents* est fort intéressant; il apporte des témoignages essentiels de W. Hausenstein, Carlo Schmid, W. Borchert, W. Bauer, A. Scholtis, W. Leibbrand, Wiss-Verdier.

**La jeunesse allemande.** — Ce cahier de documentation édité par la Fédération française des maisons des jeunes et de la culture (57, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine), est documenté, vivant, agréable; il ne peut manquer d'agir.

**Aussprache** (Schützenstr. 5, Baden-Baden (17 b). — Plus « directe » encore que les précédentes est la revue *Aussprache*, où le dialogue franco-allemand est engagé et se poursuit d'une manière continue entre Maignal, Cl. Bourdet, Rovan, Clappier, R. d'Harcourt, etc., du côté français, Lutz, Plivier, von Bismarck, Heist, Richter, Groll, etc., du côté allemand. Les problèmes, en particulier ceux de l'occupation, du nationalisme, du pacifisme, y sont abordés avec la franchise des hommes de bonne volonté.

**Das Buch.** — La régie autonome des publications officielles, à Baden-Baden, Lichtentalerstr. 65, publie chaque mois un bulletin qui renseigne sur l'édition, la culture, la science françaises. Un numéro spécial est consacré aux traductions d'ouvrages français en allemand parus depuis 1945 ou en préparation. La liste en est longue, trop longue même, car tout ne méritait pas les honneurs de la traduction; d'autre part, nous nous demandons ce que peuvent valoir ces légions de traducteurs plus ou moins improvisés. Les éditeurs français consulteront ce répertoire avec fruit et y trouveront les adresses de nombreux éditeurs allemands.

**Westecho.** — Signalons enfin dans le domaine de la presse une tentative fort intéressante. Le journal *Westecho* (à Paris, 13, rue d'En-

ghien), qui a pris heureusement la suite des *Nouvelles de France*, s'est livré dans les quatre zones d'occupation à une enquête : « Allemagne, que veux-tu? » Les résultats en ont été publiés chaque jour du 18 mai (n° 162) au 14 juin (n° 183) : ils mériteraient d'être diffusés et synthétisés, car ils constituent sans doute la plus vaste prospection faite jusqu'ici.

J.-F. A.

## *BRESIL*

Si on juge de l'activité intellectuelle d'une génération par le nombre de ses revues, il y aurait lieu de parler d'un réveil du Brésil. Un peu partout surgissent les revues de jeunes : à S. Paulo hier avec *Climat*, où Lourival Gomes Machado et Antonio Candido, deux des meilleurs essayistes d'aujourd'hui, firent leurs premières armes, et actuellement avec la *Revue Brésilienne de Poésie*; à Curitiba avec *Joaquim*; à Rio Grande du Sud avec *Quichote*; à Minas avec *Edifice*; à Bahia avec les *Cahiers de Bahia*; à Récife avec *Nord-Est*; au Céara avec *Clan*; à Rio de Janeiro enfin, avec *Orphée*.

La poésie occupe dans ces revues, en général, une place de choix et il est maintenant possible de voir ce qui sépare la jeune génération de la génération moderniste de 1922. Avant tout, une plus grande place donnée aux questions de forme, à la technique de la versification, aux contraintes poétiques, contre le vers libre et la grande aventure lyrique. Non point, certes, que les maîtres de la génération de 22 se désintéressent de ce qu'il y a de métier dans la poésie, mais le dérèglement de leurs disciples devait fatalement amener une réaction. Dans ce changement de valeurs, l'influence de Valéry a été certes considérable, surtout chez certains de ces jeunes.

On peut cependant discerner deux courants dans cette nouvelle équipe d'écrivains. D'abord celui qui, d'après Sergio Milliet, continue la tradition moderniste, mais à la condition d'ajouter qu'il la continue en l'enrichissant de tout l'apport surréaliste, et dont le principal représentant est Lédo Ivo. Voilà un poète qui ne se méfie pas de l'inspiration, il a une imagination extraordinairement riche, une puissance verbale étonnante, et si son lyrisme charrie parfois le pire à côté du meilleur, on ne peut se défendre contre tout ce qu'il y a d'incantation magique dans ses *Odes* ou ses *Elégies*. Il est difficile de faire une citation de Lédo Ivo, car on ne peut capter dans le creux de la main le sauvage bondissement d'un torrent d'images; donnons seulement le commencement d'un de ses poèmes :

*Les heures! Celle où les pieds sont les dépositaires de l'aventure,*
*Cheminant en direction du navire, de la maison des fleurs, du cinéma.*
*L'heure au cours de laquelle les âmes se meuvent au compas de l'aéroport;*
*l'heure du spasme, où la main agrippe dans la chair couverte de poils un morceau du printemps;*
*l'heure perdue (larmes sur un album de photographies);*
*l'heure d'exalter l'automne et de se dédier aux problèmes de nutrition;*

*l'heure de l'amour inconfortable dans la forêt, du télégramme, de l'ascension en montagne un samedi de carnaval;*
*l'heure de donner de la corde au pendule — je tiens le temps dans la main, je veux précipiter la nuit;*
*l'heure de découvrir la lune, l'heure de la vérification du granit, du bain sous le pont, l'heure de la ruine et de la capitulation...*

A ce courant, on peut ajouter les noms de Tavares de Miranda, avec son barroquisme littéraire, de Raynaldo Beirâo, avec ses poèmes en prose, de Rossine Camargo Guarnieri, poète social et socialisant, en partie de Mario da Silva Brito, qui renouvelle le romancero médiéval en l'adaptant à notre époque urbaine, ou encore de Haydée Nicolussi, qui attend l'amour dans sa tragique solitude :

*Je suis un filon de terre violette comprimée entre les hommes et Dieu*
*glèbe maltraitée et féconde*
*glèbe qui n'a jamais connu de Maîtres.*

L'autre courant a ses représentants les plus typiques en Jean Cabral de Melo Neto, dont le premier recueil s'appelait *L'Ingénieur* et portait en exergue ce mot de Le Corbusier : « une machine à émouvoir », en Périclès Eugenio da Silva Ramos, en Moreira da Fonseca, en Jacques Prado Brandâo, et en Domingos Carvalho da Silva, qui a commencé par un certain romantisme pour devenir le critique, intelligent, de tout ce mouvement de réaction en faveur de la forme. Cette poésie tend vers la géométrie, la simplification des lignes, la pureté du bel objet, bien construit. Mais ne pensons pas à je ne sais quel retour au Parnasse, comme l'ont dit certains; c'est au contraire, par sa condensation, son décantement verbal, son antilyrisme, une poésie essentiellement hermétique. Intellectualisée. La musique y a sa place d'ailleurs, flûte mystérieuse, ne craignant pas parfois, comme en Milton da Lima Souza, le charme de certaines dissonances.

Sans doute, pourrait-on relier à ce second groupe de poètes un des talents les mieux doués de la jeune génération, Bueno de Rivera, qui ne craint pas de descendre dans le puits ténébreux de son moi, domaine des épouvantes, des lâchetés refoulées, des horreurs secrètes, pour en extraire une magnifique géométrie florale :

*Les amis cherchent un corps parmi les enchevêtrements des algues.*
*Ils apportent des maillots de bain, des filets de pêche,*
*des scaphandriers de poche. Ils ne savent pas*
*que le noyé songe parmi les anémones.*

Dans une certaine mesure, Wilson de Figueiredo prolonge Bueno da Rivera, plus particulièrement dans ce qu'on trouve chez ce dernier, souvent, de malédictions prophétiques.

Entre ces deux courants, il y a naturellement des poètes, qui tentent une synthèse entre la tradition moderniste et les nouvelles tendances vers plus de pureté et de discrétion expressive. Comme Jacinthe Passos qui renouvelle la poésie folklorique en la mêlant

aux revendications sociales, comme le virgilien Dante Motta, qui accuse la civilisation moderne, comme surtout Marcos Konder Reis, amoureux des images gratuites, soucieux cependant de l'architecture interne de ses poèmes ou, comme Alphonsus Guimaraes fils, dont les vers sont encore tout tremblants d'une confession arrachée à la douceur d'une nuit tropicale.

Il y a là tout un mouvement littéraire qui mériterait d'être mieux connu en France. Et cela sans oublier, bien entendu, ceux qui se placent chronologiquement entre la génération de 22 et celle des derniers arrivés. Comme par exemple Jamil Halmansur Haddad, d'origine syrienne, et qui garde un peu, dans ses vers, de la voluptuosité orientale; ou comme Vinicius de Moraes, le poète des petites filles sensibles ou des prostituées de Rio de Janeiro,

*Orchidées impudiques,*
*ni Lœlia couleur de nuit,*
*et ni Vanda la tricolore,*
*fragiles, anonymes,*
*dahlias coupés sur pied,*
*corolles sans plus de couleurs,*
*oh encloîtrées sans la Foi.*

Romantique par son inspiration, moderne par son humour, et tenant aux neuves générations par un ton plus intimiste, une plus grande pudeur, un certain effroi devant l'exhibitionnisme ou le chant triomphal de ceux de 22.

C'est certainement dans la poésie plus que dans le roman que nous trouvons des germes de renouvellement dans la littérature brésilienne des plus jeunes. Cependant signalons, pour terminer, un effort chez certains (nouvellistes d'ailleurs plus que romanciers), pour faire passer dans la prose quelques-unes des conquêtes du lyrisme contemporain : Edouardo Campos (*Eaux Mortes*), Brenno Accioly (*Jean l'Ours*), Murilio Rubiâo (*L'ex-magicien*). On pourra préférer l'effort donné par d'autres pour fournir à la prose la même densité poétique sans rien emprunter aux techniques surréalistes, en utilisant plutôt la conception magique que le nègre ou le métis d'indien se font du monde; c'est le cas d'*Eau profonde*, roman d'une jeune romancière de couleur, Ruth Guimarâes, c'est surtout celui de *Sagarana* de Guimarâes Rosa, l'épopée des vachers et des bêtes dites domestiques.

*Roger Bastide.*

## *LETTRES ANGLO-SAXONNES*

LES LETTRES ANGLAISES AU XX^e^ SIECLE ET LES CLASSIQUES. — L'influence des auteurs anciens sur la littérature anglaise est attestée par son histoire. Le professeur J. A. K. Thomson, dans son livre *The Classical Background of English Literature* (London, Allen and Unwin, 1948, 272 p., 12 s. 6 d.), vient de retracer cette histoire et d'évaluer la part essentielle pour laquelle

entre cette influence dans une culture différente, mais parente de la nôtre. Son travail n'est pas moins utile pour être d'information plutôt que de critique; on en voudrait un semblable chez nous dans le domaine français. Une moitié du volume définit le cadre et les traits des littératures anciennes à travers les œuvres. Il le fallait pour relier celles-ci à la littérature anglaise du moyen âge, de la Renaissance (en y comprenant Milton) et des XVIII$^e$, XIX$^e$ et XX$^e$ siècles. On souhaiterait souvent des développements plus approfondis, notamment sur la Renaissance et le XVII$^e$ siècle, et le rappel de travaux modernes comme ceux de T. S. Eliot (1). Il est inévitable qu'un livre court, tel que celui-là, ne répète pas beaucoup de faits et d'idées connus, encore qu'épars jusqu'ici : du moins est-ce une vue d'ensemble, vivifiée par des réflexions personnelles. Je trouve un intérêt particulier à ces réflexions, venant d'un spécialiste de l'antiquité. Elles sont neuves lorsqu'il les applique à la littérature contemporaine.

Au XIX$^e$ siècle, les classiques ont conservé en Angleterre leur prestige, mais ont commencé à perdre de leur influence. Le fait s'explique surtout par la renaissance de la littérature française; par l'étude de Gœthe et des philosophes allemands; par la découverte du moyen âge avec Walter Scott et ses développements chez Ruskin et les pré-raphaélites d'une part, de l'autre chez Newman et dans l'anglicanisme de la haute Eglise. L'influence des auteurs anciens s'exerce de deux façons principales : par leur prise directe sur le public, dans l'original ou en traduction; par leur répercussion dans la littérature. Il semble que, de ce dernier point de vue, un déclin ait commencé au début de notre siècle et se soit précipité depuis lors : « L'orientation de la littérature contemporaine n'est pas classique; peut-être est-elle même anti-classique. »

Pourquoi cela? D'abord à cause de l'importance accrue des sciences physiques et naturelles et des langues modernes, donc du peu de temps qu'on peut consacrer aujourd'hui à la pratique de langues et de littératures qui en demandent beaucoup si elle doit profiter. Il semble aller de soi à présent que l'homme cultivé connaisse les littératures anglaise et française, non la grecque ou la latine. Stevenson, James, Henley, Wilde, G. Moore, A. Dobson, Conrad, Bennett, Galsworthy, dans leur amour des écrivains français, ont préparé les voies à ceux qui ont assimilé depuis lors Baudelaire, Rimbaud, Proust, Valéry, Gide, plutôt que Virgile, Horace ou Juvénal. Dira-t-on qu'à travers la France Athènes et Rome persistent indirectement? Oui, si l'on veut. Et l'évolution est graduelle. A des titre et à des degrés variés, Bridges et Housman dans

(1) Entre autres : *The Classics and the Man of Letters* (Oxford University Press, 1942); *What is a Classic?* (London, Faber, 1945); *Modern Education and the Classics* (in *Essays Ancient and Modern* : London, Faber, 1946); *Euripides and Prof. Murray; Seneca in Elizabethan Translation; Shakespeare and the Stoicism of Seneca* (in *Selected Essays* : London, Faber, 1946).

leurs poèmes, Gilbert Murray dans ses traductions, attestent un culte persistant des auteurs classiques; ils leur doivent sans doute le fini, la clarté, la brièveté, la simplicité de la forme, et un fondement d'humanisme libéral. Mais en cela ils continuent plutôt le XIXe siècle qu'ils n'amorcent le XXe. Si Kipling et Shaw avouent et prouvent une dette envers les classiques, leur œuvre s'en écarte au fond. Wells leur est franchement hostile et annonce par là un état d'esprit nouveau. Le sens du destin dont est imbu Hardy s'apparente au génie hellénique plutôt qu'il n'en découle. Hopkins, prêtre catholique, n'est pas l'ennemi des anciens, mais son écriture tourmentée est fort éloignée d'eux. Butler a traduit l'*Odyssée*, mais il a autant dire cessé d'être un exemple pour ses successeurs; dans la mesure où il le reste, les railleries dont il couvre l'âge victorien ne peuvent qu'entamer le respect de la tradition classique. Le style rhétorique de Belloc, lucide et logique de L. Strachey et de Huxley, ne dénote pas l'effet direct de cette tradition s'il la continue. Malgré certains traits, Masefield appartient surtout à la lignée romantique. La critique sociale et la philosophie sexuelle de Lawrence lui appartiennent en propre, bien que son style ne soit pas révolutionnaire. Chez Joyce et Yeats, il ne faudrait pas se laisser prendre à des indices de surface; leur action profonde est anticlassique. Celle d'Eliot l'est aussi : on peut le vérifier à la façon dont son exemple a été entendu, malgré l'étendue de sa culture ancienne, malgré son style précis et concentré, et bien qu'il se définisse « classique en littérature ». Ses premiers écrits sont pleins de la futilité de l'existence : il y a loin de là au tragique et à la dignité que lui donnent les Grecs et les Latins. Son drame, *The Family Reunion*, rappelle tout juste l'*Orestie* par le motif. Après lui, on serait en peine de trouver chez les auteurs anglais, sauf peut-être chez MacNeice, un rappel des sources anciennes : ce qui compte de plus en plus, c'est la volonté d'exprimer les pensers nouveaux d'un âge nouveau, dans un idiome nouveau.

S'il y a chez les écrivains une désaffection de la tradition classique, le public lui conserve son intérêt, ne serait-ce que du point de vue de l'histoire. Les livres sur la Grèce et sur Rome sont toujours nombreux, et la traduction fleurit : Murray continue Butler et Lawrence (celui des *Sept piliers de la sagesse*) qui ont tous deux traduit l'*Odyssée*, par ses versions des tragiques grecs. Ainsi, malgré les vicissitudes du goût qui suivent celles de la société, chaque époque de la littérature anglaise continue d'utiliser les classiques selon ses besoins. Leur œuvre ne saurait périr. On n'échappe pas longtemps à leur influence, encore moins pour toujours.

*Jacques Vallette.*

LIVRES

**Lettres de J. Keats**, trad. *Bemberg* (Paris, Béranger, 1949, 210 p.). — Surtout connu en France par sa poésie, Keats a écrit dans sa courte vie des lettres qui sont un document humain et littéraire de première importance. Excellente idée que ces extraits reliés par des commentaires et explications auxquels s'ajoute une intéressante préface de A. Fabre-Luce.

**L'école de la médisance**, par *R. B. Sheridan*, trad. Huchon. Introd. et notes de L. Landré (Paris, Aubier, 1949, 287 p.). — La collection bilingue Aubier a déjà été signalée ici. Plutôt qu'au spécialiste, elle s'adresse à l'honnête homme. On accueillera avec plaisir cette nouvelle version d'un classique tout frais après deux siècles. Traduction alerte, probe et de bonne langue. Introduction où les aspects de l'homme et de l'écrivain sont éclairés avec autorité, par un connaisseur qui a su faire œuvre personnelle tout en n'ignorant pas la bibliographie critique de son sujet. La pièce y est située dans son époque et étudiée de quelques points de vue essentiels.

**Journal russe**, par *J. Steinbeck*, trad. Duhamel (Paris, Gallimard, 1949, 206 p., 265 fr.). — Tableau de la vie quotidienne dans la Russie actuelle, varié, vivant, sincère très apparemment, et illustré de photos qui parlent à l'imagination. Superficiel, dit l'auteur; oui, mais il existe et répudie toute propagande. Il doit intéresser.

**The Complete Poems of John Skelton** (London, Dent, 1948, XXII-446 p., 12/6). — Skelton (1460-1529), paysan d'origine, homme d'Eglise, courtisan frondeur et premier poète lauréat, est un des grands poètes anglais. Il faut lire ce livre qui le met à la portée du public grâce à la langue modernisée et aux notes. On y verra, à la charnière du moyen âge et des temps modernes, un homme du peuple que les honneurs ne privèrent pas de satiriser l'Eglise et la Cour, un écrivain savant, sage et fou, tendre et furieux tour à tour.

**Plays**, by *Sir J. Vanbrugh* (*Ib.*, Benn, 1949, 501 p., 8/6). — Remercions la Mermaid Series de publier quatre pièces caractéristiques de cet architecte dramatiste, contemporain de Congreve (qu'il surpasse en humour sinon par l'esprit) et de Wycherley. Après les comédies de ceux-là et de Farquhar, on doit lire celles-ci pour avoir une idée satisfaisante du théâtre de la Restauration anglaise. Introduction biographique, bibliographie, essai de Leigh Hunt : le volume intéresse non seulement le curieux, mais l'étudiant d'une œuvre difficilement accessible.

**Roan Stallion, Tamar and Other Poems**, by *R. Jeffers* (*Ib.*, Hogarth Press, 253 p.). — Un des principaux poètes américains d'aujourd'hui. La forme est libre (certains poèmes narratifs font penser à Longfellow, moins l'académisme), le ton souvent brutal, méditatif aussi, et romantique par la violence. Un souffle de drame classique où Freud aurait passé, et plein des forces sauvages de la nature : la mer, le vent, l'étalon.

**The English Bible**, by *Sir H. Grierson*. — **The House of Commons**, by *M. Lindsay* (*Ib.*, Collins, 2 vol. de 48 p., 5/). — Les faits et thèmes essentiels de la civilisation anglaise sont sommairement traités dans la série « Britain in Pictures ». Un spécialiste de la littérature et un homme politique parlent ici de sujets qu'ils connaissent bien, de façon aussi complète et documentaire que possible. L'illustration à elle seule, typique et variée, donnerait du prix à ces volumes.

**The Fortunes of Falstaff**, by *J. D. Wilson* (Cambridge Univ. Press, VIII-143 p.). — Le rabelaisien, l'adorable Falstaff est avec le prince Henry au centre de plusieurs drames et comédies de Shakespeare. Leur histoire, relue et interprétée par un érudit plein de bonne grâce et d'ingéniosité, profitera au lecteur du dramatiste, suscitera sa réflexion, et lui proposera des points de vue auxquels on ne songe pas tout d'abord.

**Visions from Piers Plowman**, by *W. Langland*, A New Rendering by N. Coghill (London, Phoenix House, 1949, 143 p., 12/6). — Dans ce poème d'un homme du peuple où revit l'Angleterre du XIVe siècle sous forme de visions et d'une quête du royaume céleste, on trouve la rare combinaison d'un réalisme capable de décrire la crucifixion et de fouailler le vice, avec un intense mysticisme. Cette présentation du poème en anglais moderne où résonne l'âpreté du vers saxon que Langland prolonge met à la portée de tous une œuvre dont la violence et les aspirations ne sont pas sans échos de nos jours. En appendice, tous les éclaircissements

voulus sur l'auteur et les extraits présentés.

**Portrait of Canterbury Cathedral**, by *G. H. Cook* (*Ib.*, *Id.*, 1949, 64 p., 12/6). — L'auteur a fait le portrait de la plus française des cathédrales anglaises, et sauf erreur on n'a rien écrit de mieux sur elle. Le texte satisfait le curieux d'histoire et d'archéologie; il y est traité des influences et des hommes dont le sanctuaire porte la trace, des besoins qui en ont orienté la construction, du développement de son architecture. Un grand plan dépliant, 4 croquis, 71 photos de grand format font de ce livre un superbe document.

**Our Time is Gone**, by *J. Hanley* (*Ib.*, *Id.*, 1949, 548 p., 15/). — Réédition, révisée, d'un roman paru en 1940 et donc passé inaperçu chez nous. C'est le troisième de l'histoire de la famille Fury. Si les autres nous étaient un jour envoyés, le tout vaudrait une chronique. Hanley sort en effet de l'ordinaire par son imagination généreuse, épique, son aisance à brasser des ensembles et à passer de l'échelle des foules à celle du détail minutieux (on songe parfois à Zola); aussi par la sympathie qui lui fait réussir tel portrait aux proportions tragiques (la mère des Fury) ou telle scène de lâcheté collective (l'objecteur de conscience) pendant la guerre de 1914. Voilà le genre de livres qu'il faudrait traduire, au lieu de tant de sottises.

**Hampshire and the Isle of Wight**, by *B. Vesey-Fitzgerald* (*Ib.*, Hale, 1949, XII-434 p., 15/). — Belle addition à la série des « County Books ». Comme toujours, index et bibliographie soignés, nombreuses et excellentes photos pleine page. L'auteur, naturaliste renommé pour ses causeries à la radio, unit une délicate culture à l'amour et à la connaissance de la campagne; notamment de ce comté rustique, auquel ses châteaux, ses édifices religieux, ses bohémiens et la mer donnent un caractère singulier.

**French Drawings of the 18th Century**, by *D. Sutton* (*Ib.*, Pleiades, 1949, 62 p., 30/). — L'auteur n'a pas voulu traiter en détail le dessin français du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais seulement donner une idée générale de l'esprit de ce siècle et de sa civilisation à travers les meilleurs échantillons de dessins contemporains. Son texte, qui est d'un connaisseur en sympathie avec son sujet, le prend à la fois dans l'ordre historique et sous son aspect de psychologie nationale et sociale. On y refera ou fera connaissance avec un nombre étonnant de maîtres majeurs et mineurs, ainsi que dans les 63 grandes reproductions qui, augmentées de 2 en couleurs, et tirées de collections multiples et peu accessibles en général (notes détaillées en fin de vol.), rendent ce livre aussi beau qu'instructif.

**Domenichino Drawings at Windsor Castle**, by *J. Pope-Hennessy* (*Ib.*, Phaidon, 187 p., 30/). — Ici encore, l'illustration est superbe : 72 reproductions dans le texte, 69 grandes planches. Le texte, par son érudition et son élégance, s'adresse au spécialiste et au profane. Il ne laisse rien à désirer pour la précision documentaire (Catalogue détaillé des 1.758 dessins du Dominiquin conservés à Windsor) ni pour l'agrément du style et le feu que met l'auteur à défendre contre un préjugé régnant depuis Ruskin un maître digne de notre attention. Il est arrivé à cet artiste une aventure fréquente : sa peinture est classique et assez ennuyeuse, et l'on a négligé le dessinateur qui vaut bien mieux. Ce livre est une réparation opportune.

**Liber Amoris and Dramatic Criticism**, by *W. Hazlitt* (*Ib.*, Nevill, 426 p., 15/). — **The Essays of William Hazlitt** (*Ib.*, Macdonald, XXXVI-363 p., 8/6). — Ces deux livres devraient susciter chez nous l'intérêt pour un écrivain que la France ignore trop. Ensemble, et presque sans se doubler, ils contiennent de nombreux exemples de sa critique passionnée, sincère, stimulante, appliquée à la vie en général, à l'art dramatique, aux personnages de Shakespeare. L'introduction au second renseigne sur l'auteur. La préface écrite pour le premier par Ch. Morgan fait valoir la curieuse confession amoureuse que constitue le *Liber Amoris*, reflet d'un incident assez vulgaire en soi transfiguré par un tempérament emporté, souffrant, difficile à vivre pour soi comme pour autrui. Quand tout est dit, on est séduit par cette franchise.

**The Ancient Mariner and the Authentic Narrative**, by *B. Martin* (*Ib.*, Heinemann, 1949, 82 p., 7/6). — A l'usage de ceux qui aiment le *Vieux marin* de Coleridge et la recherche des sources, voici une étude sur une source possible, même probable, de ce poème. Soigneuse, ordonnée, complète, convaincante, elle rappelle celles qu'on avait déjà décelées et en signale

une encore qui n'est nullement incompatible avec les autres : un récit de voyage en mer et de conversion dû à J. Newton, dont les passages essentiels sont imprimés après l'essai de Martin et à la suite de l'*Ancient Mariner*, de manière à permettre une suggestive comparaison.

**Selected Tales of Henry James** (*Ib.*, Richards Press, VI-382 p., 15/). — Six longues nouvelles de James, de *Daisy Miller* (1878) au *Turn of the Screw* (1898), choisies parmi les plus remarquables et représentatives. Pour cette raison, ce recueil est à recommander. On ne trouvera, sauf erreur, dans aucune autre anthologie récente *The Beast in the Jungle* que je choisirais cependant de préférence à tout le reste.

**Dylan Thomas**, by *H. Treece* (*Ib.*, L. Drummond, 1949, 159 p., 7/6). — D. Thomas est tenu par beaucoup pour le premier poète parmi les Un-peu-plus-de-trente-ans, et qui a donné des promesses de grandeur qu'on espère encore voir réalisées. Treece croit en lui. C'est pourquoi il a écrit cette étude, la première d'une telle longueur, et qui a plusieurs mérites. Elle résume et confronte des opinions critiques considérables. Elle analyse et explique plusieurs poèmes de ce poète obscur. Elle se place à des points de vue variés, notamment le rapport de Thomas avec le surréalisme, Hopkins, etc. Elle compte plusieurs appendices dont l'un, sur les mots composés employés par Thomas, fait beaucoup pour éclairer son style. Livre opportun à tous égards.

**London for the Literary Pilgrim**, by *W. Kent* (*Ib.*, Rockliff, 1949, x-237 p., 21/). — L'amour des lettres et celui de Londres ont concouru à ce mémento des écrivains, dont beaucoup étrangers, qui ont habité la capitale ou y sont morts, avec les lieux qui rappellent eux-mêmes, leurs œuvres et leurs personnages. Occasion de flânerie au charme relevé de 16 grandes photos. Un tel travail n'est jamais complet. T. Sturge-Moore y manque, p. ex., qui succéda de loin à Constable dans une maison de Hampstead. Le nom de Constable fait souhaiter un livre semblable consacré aux artistes.

**An Introduction to Æsthetics**, by *E. F. Carritt* (*Ib.*, Hutchinson, 1949, 151 p., 7/6). — L'esthétique est ici considérée non comme un but en soi, mais un moyen de raisonner et d'affiner nos réactions aux œuvres d'art. Rigoureux dans son plan et sa méthode, une quantité d'exemples préservent le livre de la sécheresse. Il expose et propose, sans imposer. A tous égards, il justifie excellemment son titre.

**K. Mansfield and Other Literary Portraits**, by *J. M. Murry* (*Ib.*, P. Nevill, 1949, 242 p., 12/6). — Les noms de modernes tels que Hillary, Plowman, Branford, Mannheim, susciteront tout d'abord l'intérêt que les autres essais de ce recueil prolongeront. Rien de ce qui concerne K. Mansfield ne laisse un Français indifférent. Le récit de la visite à Hardy est délicieux (avec d'amusants retours justificatifs de l'auteur sur lui-même). Murry a toujours à dire des choses importantes sur Shakespeare, Wordsworth, Keats, Shelley. Son esprit ingénieux provoque à la discussion et ne laisse jamais le lecteur en proie à la platitude ou à l'indifférence.

**W. B. Yeats, Man and Poet**, by *N. Jeffares* (*Ib.*, Routledge, 1949, VIII-365 p., 21/). — Le titre de ce livre suppose que chez Yeats l'homme et le poète sont inséparables. Il justifie cette prémisse par l'exemple de Yeats lui-même, qui aimait trouver un homme sous un poète. A cet égard, le livre contient des documents nouveaux qui importent à la pleine entente de poèmes jusqu'ici assez obscurs, et dont l'origine est un grand amour malheureux. Tout le travail porte évidemment la marque de ce parti pris biographique, à l'inverse d'autres qui abordaient le sujet par le biais littéraire. Mais toutes les circonstances qui ont contribué à former Yeats poète sont présentes et bien en place. Illustrations attrayantes et utiles.

**Shakespeare Survey II** (Cambridge University Press, 1949, VIII-164 p., 12/6). — Pour la deuxième fois paraît ce *corpus* annuel rédigé par des spécialistes de plusieurs pays. Comme l'an dernier, en fin de volume, revue des études shakespeariennes publiées dans le monde pendant l'année, et illustration abondante et rare. En plus, dix essais substantiels, notamment sur la mise en scène de Shakespeare dans le dernier demi-siècle, Ben Jonson et *Jules César*, le drame semi-apocryphe de *Sir Thomas More*, l'expression des caractères par le langage, les directions récentes de la critique shakespearienne.

Cette publication est aussi intéressante que nécessaire.

**The Boy with a Cart** (London, Muller, 1945, 40 p., 1/6); **Thor, with Angels; The Lady's not for Burning** (Oxford Univ. Press, 1949, 47 p., 5/; VIII-98 p., 6/), by *C. Fry*. — On ne peut que signaler ici brièvement un poète dramatique récent dont il faudra parler plus au long. Fry a profité des expériences techniques réalisées depuis 15 ans. Mais il a un langage et un don du théâtre bien à lui; exigeant sur le son et l'image, il a le goût de la méditation morale, des choses neuves à dire, et le talent de les fondre dans une action scénique. Ses sujets sont pris au passé : l'enfant à la charrette est un saint traditionnel du Sussex; *Thor* nous replace au point de transition entre le paganisme et le christianisme, dans l'Angleterre primitive, et *The Lady* dans un moyen âge qui croit ferme à la sorcellerie. Il y a chez Fry un goût évident de l'édification, largement étendue et non étroitement religieuse, allié à un humour souvent espiègle, généralement savoureux mais qui parfois gagne à la main. De toute façon, c'est un auteur à suivre et qui a déjà donné plus que des promesses.

**Yorick's Crib**, by *W. Bliss* (London, Sidgwick-Jackson, 1949, 36 p., 2/6). — Tout amoureux de Shakespeare a aimé le livre délicieux de Bliss, *The Real Shakespeare*, paru en 1947, pour sa fantaisie irrespectueuse et pour sa connaissance de l'œuvre du poète. Ce livre contenait des « colles » assez irritantes relatives à cette œuvre. Les réponses se trouvent dans *Yorick's Crib*. On peut d'ailleurs continuer le jeu.

**The Story of the British People in Pictures** (*Ib.*, Odham's, 1949, 384 p.). — Plutôt que de l'histoire, c'est une histoire longue, riche et diverse illustrée par des documents de toute espèce. La première image représente un homme des cavernes, il y a un demi-million d'années; la dernière, une séance de l'O.N.U. Entre les deux, avec les explications et joints nécessaires, la vie d'un peuple qui a, plus que tout autre peut-être, contribué à faire le monde ce qu'il est, et dont le drame propre importe à tout homme. Il était difficile de nous le rendre plus vivant et passionnant.

**Livres reçus.** — *Drame en trois actes*, par A. Christie (Paris, Libr. des Ch. Elysées, 1949, 242 p., 100 fr.). — *Les eaux qui chantent*, par A. Bridge (Paris, Gallimard, 1949, 332 p., 465 fr.). — *Colorado*, par L. Bromfield (Paris, Stock, 1949, 343 p., 375 fr.). — *Les nouveaux dieux*, par P. Buck (*Ib.*, *Id.*, 1949, 382 p., 390 fr.).

REVUES

**The New Statesman and Nation.** 14.5-18.6.49. — *14.5 :* Hong-Kong; l'Angleterre et le dollar; en Pologne; lettres de J. B. Priestley. *21.5 :* l'affaire Eisler; le nouvel urbanisme anglais; lettres de Priestley; Ch. Williams (un auteur peu connu, mais de grande valeur). *28.5 :* Deux Europes dans la balance; avant le congrès travailliste; la télévision en Amérique; lettres de Priestley; Ruskin. *4.6 :* Le congrès travailliste; dans l'Inde; le développement de l'Allemagne occidentale, atout possible des Russes; en Turquie; la politique des Tudor; Lettres de Priestley; poème de G. R. Hamilton. *11.6 :* La grève des chemins de fer; l'humanisme et les universités; température de la France à Issoudun; lettres de Priestley. *18.6 :* Le fascisme en Afrique du Sud; mise au frais de la guerre froide; les leçons du congrès travailliste; le travailleur agricole anglais; lettres de Priestley.

**The Listener.** 19.5-16.6.49. — *19.5 :* Wyndham Lewis; les ministres à Paris; Grande-Bretagne et communisme asiatique; les colonies ex-italiennes; bases physiques de la pensée (I). *26.5 :* Balzac; les chemins de fer anglais; avenir de l'Europe occidentale; la télévision en Amérique; bases physiques de la pensée (II). *2.6 :* Israël aujourd'hui; le Commonwealth dans le monde; avenir de l'Europe occidentale (II); bases physiques de la pensée (III). *9.6 :* Le commerce anglo-canadien; décadence américaine? la politique en France; le livre de prière anglais; avenir de l'Europe occidentale (III); bases physiques de la pensée (IV); les mémoires de J. M. Keynes. *16.6 :* En Israël, par Lord Samuel; les Mayas du Yucatan; le livre de prière (II); avenir de l'Europe occidentale (IV); bases physiques de la pensée (V); miniatures et céramique persanes.

**Life and Letters**, May 1949. — Névrose et génie. La vie secrète de l'archevêque Laud. Les Goncourt et le cirque. Poèmes de M. Evans, V. Watkins, G. Barker.

**Horizon.** May 1949; June 1949. — *May :* Chances de l'homme dans

l'avenir. Souvenirs sur Fargue. Freud, Jung et l'« illusion topographique ». 7 poèmes. 1 nouvelle. *June :* L'origine et la nature de la vie sociale et la base biologique de la coopération. Centenaire de T. L. Beddoes. Swinburne et Watts-Dunton. Sculpteurs modernes : Giacometti (illustré).

**The Poetry Review**, June-July 1949. — Valeur de la poésie. Henley. Rimbaud. Tradition et changement. La poésie en Australasie. Nombreux poèmes de Gibson, Palmer, Armstrong, F. Cornford, Aldington, Graves, Campbell, Watkins, Spencer, Rook, Dickinson, Heath-Stubbs (entre autres).

## *SCANDINAVIE*

SIGRID UNDSET : IN MEMORIAM. — Juin 1949, mort de Sigrid Undset.

La haute figure, secrète et peu communicative, vibrante et éprise de silence, le beau visage féminin, grave, et, vers la fin, expressif d'un si intense et vivant tragique, ne dominent plus les Lettres norvégiennes...

Les biographes qui conteront la carrière de Sigrid Undset décriront les désastres de sa vie intime, la jeunesse difficile, le foyer douloureux, les maternités, les deuils, et, par delà les premiers succès, cette gloire universelle qui fut la contre-partie éclatante des épreuves personnelles et des chagrins privés.

Sans doute découvriront-ils là le secret d'une grande œuvre, reflet d'une vie, d'un tempérament, d'un destin. Grande romancière parce que grande vivante, Sigrid Undset dispensa à tout et à tous sans compter son génie de compréhension profonde, de commisération, de générosité sensible et libérale. Sur sa tombe le romancier Peter Egge, de quelques années son aîné, loua, entre maints discours, ce don d'elle-même où il voit la source inépuisable d'une sagesse humaine et d'une poésie : « Quiconque a réussi à pénétrer en son monde secret peut en témoigner : d'âme plus donnante il n'y en a pas eu parmi nous. »

L'essentiel est là, qu'il s'agisse des premiers romans, où Sigrid Undset s'applique à décrire la femme moderne, et, modeste employée elle-même, les soucis, les travaux, les peines et les amours de ses compagnes (1), ou que, prenant ses distances, sondant un lointain passé pour y découvrir des êtres aux passions puissantes, des cœurs et des esprits comparables aux siens, elle évoque en ces récits épiques, universellement célèbres, *Christine Lavransdatter* (2), *Olav Audunssün d'Hestviken*, une Norvège héroïque, au sens primitif du mot, c'est-à-dire encore à demi païenne, proche des anciens dieux et d'une mythologie naturiste survivant à travers les premières conquêtes du catholicisme.

Les romans contemporains connurent un rapide succès; Sigrid Undset y surprend un instant émouvant de l'évolution féminine,

(1) *Printemps, L'âge heureux, Maternités, Jenny, Madame Dorthéa;* on en rapprochera *Onze années*, où Sigrid Undset conte son enfance, début de Mémoires à peine romancés. Tous ces volumes ont paru dans la collection scandinave (Stock, édit.).

(2) I. *La Couronne;* II. *La Femme;* III. *La Croix* (Stock).

au début de l'ère moderne qui a si considérablement élargi les droits de la femme dans la société contemporaine.

Si précisément « datés » que soient ces romans, leur résonance, leur accent et leur vérité sont de toujours et les inscrivent au premier rang des témoignages durables où se reconnaîtront toujours les filles d'Eve.

Même approfondissement, même sens de la passion, même science de la femme, de sa mission terrestre, de ses faiblesses et de ses servitudes, de ce génie de l'amour qui l'élève hors des calculs humains, dans les romans historiques, accueillis d'abord, en Norvège même, avec une défiance qu'allait surmonter un étonnant triomphe.

Ici encore, jeunes filles, amantes, épouses et mères de tous pays se reconnurent dans l'émotion de leur vie journalière ou le rêve secrètement poursuivi d'aventures audacieuses et d'inaccessibles amours; en tous pays les lectrices accueillirent Christine telle une sœur privilégiée digne de les représenter, de témoigner pour elles et d'attester à jamais la grandeur de la femme.

Historienne, fille d'un historien, Sigrid Undset, en même temps qu'à la vie privée de ses héros et héroïnes, s'intéressait à la vie sociale, au mouvement des croyances, des idées, aux intérêts multiples qui s'enchevêtrent et orientent irrésistiblement l'évolution d'une époque. Le passage du paganisme à la doctrine chrétienne, la si curieuse évolution des âmes barbares séduites, lentement conquises par l'évangile, imposaient à la romancière une série de problèmes qu'elle approfondissait avec la plus pénétrante intuition et faisait revivre selon les couleurs du temps, en un style aux fréquents archaïsmes et proche de la saga.

Elle-même subissait l'attrait de la doctrine, de la mystique et de la liturgie romaines; ces grands romans achevés, elle se révélait catholique.

La portée nationale de telles œuvres ne pouvait échapper à ses compatriotes : « Pour le lecteur norvégien, écrit Sigurd Hoel, ces grands romans ont d'autant plus de sens qu'ils nous aident à découvrir l'unité de notre histoire; les quatre siècles obscurs qui, pour la plupart d'entre nous, ne sont qu'un vide ténébreux, reprenaient vie et s'éclairaient de lumières nouvelles... »

De ces grandes œuvres on ne connaissait jusqu'ici en France que *Christine Lavransdatter*; une traduction de *Olav Audunssün* est annoncée et paraîtra prochainement — épopée masculine faisant suite au roman féminin, second volet du diptyque, vaste récit où, auprès du héros, c'est encore la femme qui apparaît au premier plan.

Comment ne pas rappeler, au lendemain de sa mort, le rôle de Sigrid Undset dans la résistance norvégienne à l'invasion allemande? Contrainte de s'enfuir de sa petite ville, Lillehammer, elle gagne, par l'archipel côtier, les provinces septentrionales;

sexagénaire, avec une énergie digne de ses héroïnes, elle réapprend le ski, traverse la Laponie glacée, parvient à Stockolm où l'accueille l'amitié de la romancière Alice Lyttkéns, et où elle est informée de la mort de son fils aîné Anders, tué à la tête d'un groupe de mitrailleurs; elle franchit la Baltique et, par Moscou, la Sibérie, le Japon, gagne les Etats-Unis où elle vivra les années de guerre dans le deuil et une quasi solitude...

La Norvège lui a fait des funérailles nationales.

*Lucien Maury.*

## *INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES*

**LE TRESOR DE LA BUSSIERE-ETABLE, ET AUTRES DECOUVERTES EN HAUTE-VIENNE.** — Comme par l'effet d'une émulation entre les deux départements du centre-ouest, peu de temps après avoir entendu la communication de Mlle de Saint-Mathurin, dont nous parlons d'autre part, sur des bas-reliefs préhistoriques trouvés dans la Vienne, l'Académie des Inscriptions a ouï un archéologue limousin, M. Baubérot, et un lorrain M. Edouard Salin à propos de découvertes d'un très grand intérêt faites dans le nord de la Haute-Vienne, aux environs de Châteauponsac. Guidé par la toponymie, qui a eu une valeur indicative pour dix-sept d'entre eux, et qui dans certains cas a été la cause directe de la découverte, M. Baubérot a décelé trente-deux emplacements d'habitats gallo-romains dont huit voisinaient avec des vestiges préhistoriques et sept avec des constructions médiévales. Nouvel exemple de la permanence de la présence humaine dans certains lieux, qu'explique le souci d'une bonne position et de l'alimentation en eau, et qui se traduit par des exhaussements parfois très marqués du terrain.

C'est près de Châteauponsac, à la Bussière-Etable qu'a été trouvé en un puits encastré dans la maçonnerie, à faible profondeur, sous une couche de cendres de dix centimètres et une autre couche de fragments d'urnes de verre et de tessons, un surprenant ensemble d'objets composé d'armes, d'outils et d'ornements décoratifs en bronze provenant de chars. M. Edouard Salin, spécialiste de l'archéologie dite — d'après les Allemands — du Haut moyen âge, s'est chargé de présenter à l'Académie des Inscriptions cet ensemble divers dont il avait remis quelques pièces dans un état voisin de l'état primitif grâce aux procédés de laboratoire imaginés par lui avec M. France-Lanord.

Pour M. Salin, on se trouve en présence d'un mobilier funéraire. Parmi les armes il croit reconnaître une lance à crochets qui ne faisait pas partie de l'armement romain et n'est apparue en Gaule qu'avec les auxiliaires barbares; une sorte de fauchard, qui appelle les mêmes remarques; et une bipenne, la seule connue en Occident des haches doubles utilisées quinze siècles

avant l'ère en Crète et en Asie Mineure. Des restes de garnitures de chars, avec un Bacchus entourée de pampres, des petits animaux de bronze d'un style excellent (chèvre, mule, sanglier), lui paraissent les vestiges d'un char bachique employé en Pannonie et en Thrace pour le « dernier voyage ». Bref, tout ceci se rattacherait — indirectement — à l'inhumation d'un chef barbare du III^e^ siècle de l'ère (dont on n'a pas retrouvé d'ailleurs le mobilier personnel), quand les auxiliaires des régions pontiques commencèrent à s'introduire dans l'armée romaine. Il s'agirait d'armes ayant appartenu à la suite du chef et des vestiges décoratifs de son char funéraire.

Cette interprétation n'a pas recueilli l'adhésion de M. Adrien Blanchet qui a déclaré que pour comprendre la cachette (et non le puits funéraire) de la Bussière-Etable, il faut se reporter au dépôt analogue de Neuvy-en-Sullias, découvert lui aussi dans une fosse en 1861, à l'est d'Orléans, et publié par P. Mantellier, en 1865. Il suffit, en effet, de feuilleter la belle publication abondamment illustrée de P. Mantellier pour être frappé de la similitude des objets recueillis : Eros bachique, mules, chèvres, sangliers, etc. Or, à Neuvy, il s'agit d'une cachette pratiquée dans les sables de la Loire pour abriter des objets du culte païen, au IV^e^ siècle, quand triompha le christianisme.

L'importante trouvaille de la Bussière-Etable sera sans doute acquise par l'Etat, et publiée dans *Gallia*.

UN FAUX NEY. — Les circonstances de la mort du maréchal Ney sont bien connues. Elles n'ont jamais prêté à discussion. Tout au plus a-t-on donné une variante de l'ultime protestation du condamné. Il y a un récit de son exécution dans les *Mémoires* du comte de Rochechouart, neveu du duc de Richelieu, et ancien émigré, qui commandait la place de Paris, et qui était responsable du service d'ordre. Rochechouart dit après le drame à l'un de ses amis : « Voilà une grande leçon pour apprendre à bien mourir. » On a le procès-verbal du secrétaire-archiviste de la Chambre des pairs faisant fonction de greffier. On possède encore le rapport adressé au ministre de la police Decazes par un agent secret qui ne craignit pas de rapporter à son chef ce mot terrible d'un Anglais : « Les Français agissent comme s'il n'y avait ni histoire, ni postérité. » Enfin cinq cents Anglais animés d'autres sentiments que l'auteur de ce jugement vinrent regarder à la Maternité où on l'avait déposé le corps de Ney, ce qui leur valut cette cinglante apostrophe d'un garde municipal : « Mais, Messieurs, vous avez dû le voir en Espagne? » Donc aucune raison raisonnable de croire à un escamotage du condamné entre le jugement et l'exécution et encore moins après un simulacre d'exécution.

Cependant beaucoup d'habitants de la Caroline du Nord considèrent qu'un certain Peter Stuart Ney, qui fut maître d'école dans un petit village de cet Etat, n'était autre que le héros d'Elchingen, de la Moskowa, de la retraite de Russie et de Waterloo, qui termina ses jours en 1846, à soixante-dix-sept ans, dans cette localité. S'agit-il en l'occurrence d'un imposteur conscient et bien déterminé? Non sans doute. Ecossais d'origine, Peter Ney avait probablement servi dans les armées impériales, et il a laissé de nombreuses pièces de vers à la gloire de Napoléon. Son homonymie a induit ses concitoyens, peu renseignés, à admettre la survivance du maréchal Ney, et Peter Ney, flatté de cette confusion, est devenu une sorte d'imposteur par persuasion... La légende s'est affermie après sa mort, et l'on a publié à titre de preuves deux forts volumes in-8° de « témoignages » de ses anciens élèves, des enfants de ceux-ci, et des membres de leurs familles. Enfin, le 29 septembre 1946, jour anniversaire de sa mort, une cérémonie religieuse et militaire a eu lieu dans son village, devant une tombe couverte de drapeaux français et américains, où l'on pouvait lire :

Ci-gît Peter Stuart NEY
soldat de la Révolution française
et de Napoléon Bonaparte
mort le 15 novembre 1846
âgé de 77 ans.

Mme Dorothy Quynn-Mackay, docteur ès lettres de l'Université de Paris, et professeur d'histoire de l'Université de Maryland, est venue entretenir l'Académie des Sciences morales de cette étrange cas d'illusion collective et de crédulité puérile. Elle s'est donnée beaucoup de peine pour démolir l'argumentation pseudo-historique des partisans de la survivance de Ney, en examinant les œuvres de Peter Ney, en étudiant son écriture, sa signature, etc. Il ne fallait pas tant d'artillerie pour enfoncer une porte ouverte; mais sans doute voulait-elle donner à cette canonnade, destinée à l'Amérique, l'ample écho de la salle des séances de l'Académie des Sciences morales.

UN BATISSEUR DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN: LE PRESIDENT DURET. — Piganiol de la Force citant le président Duret comme un des grands bâtisseurs de Paris, M. Pierre de Roux, qui a déjà consacré deux bonnes monographies à des demeures du faubourg Saint-Germain, les hôtels Amelot et de Varangéville (aux premiers numéros de la rue Saint-Dominique), a entrepris de rechercher ce que Duret avait fait bâtir dans ce quartier de Paris qui lui est cher à divers titres et il a communiqué ses premiers résultats à la Société d'Histoire des VII$^{e}$ et XV$^{e}$ arrondissements de Paris.

Et d'abord, qui était ce président Duret? Saint-Simon n'en a tracé aucun portrait, ce qui le classe d'emblée parmi les personnages du grand règne négligeable aux yeux du célèbre mémorialiste. Cependant, né en 1675, Duret, note M. P. de Roux, eut une dispense d'âge pour être pourvu, à dix-sept ans, d'une charge de conseiller au Châtelet; une autre deux ans plus tard pour être nommé conseiller lay au Parlement de Paris; une troisième d'âge de service et de parenté, pour être nommé Président au Grand Conseil à vingt-quatre ans, ce qui suppose de la fortune et des appuis. C'était le fils d'un conseiller au Châtelet, qui possédait de bonnes alliances, et il est possible que ce soit son parent, Louis Bontemps, premier valet de chambre ordinaire du roi et gouverneur des Tuileries, qui lui ait obtenu en 1703 la charge de secrétaire du Cabinet du roi, qui le mettait à même de savoir bien des choses intéressantes pour ses opérations immobilières.

Toute sa vie, François Duret bâtira dans deux îlots du faubourg Saint-Germain, formés après le lotissement du parc de la reine Marguerite de Navarre : l'un délimité par la rue de l'Université, la rue de Potier (devenue de Poitiers), la rue de Bourbon (ou de Lille) et la rue de Bellechasse; l'autre entre les rues de l'Université, de Villersexel, le boulevard Saint-Germain et la rue du Bac. Sa première opération consista dans la constructiin d'un hôtel et d'une maison de rapport. L'hôtel, habité en 1705 par le marquis de Nointel, servit pendant la Révolution de mairie au X^e^ arrondissement (aujourd'hui le VII^e^). Son entrée actuelle se trouve rue de Poitiers, et il abrite le Cercle des Polytechniciens. La maison de rapport est à l'angle des rues de Poitiers et de l'Université. Duret fit bâtir un autre hôtel, qui a disparu, à l'angle des rues de Bourbon et de Poitiers, et qui fut habité par le duc de Valentinois, après l'avoir été par Pelletier de la Houssaye. Il acheta et revendit un terrain situé le long de la rue de Bellechasse, entre les rues Saint-Dominique et de l'Université, où un Broglie comte de Revel fit bâtir par Boffrand un hôtel disparu sous le préfet Haussmann. A côté, sur l'emplacement de la rue de Villersexel, Duret fit élever par Lassurance un autre hôtel que le comte d'Auvergne habita en 1708, et qui fut acheté par le cardinal d'Auvergne, son fils; puis, non loin de là, un nouvel hôtel par le même architecte, qu'il vendit en 1707 au marquis de Maisons. C'est celui qui porte le numéro 51 de la rue de l'Université, et qui est habité à l'heure actuelle par le duc Pozzo di Borgo. La même année, il reçoit par donation une maison rue de Bourbon qu'il loua au duc d'Humières, puis à Mme d'Ormesson, et qu'il vendit au marquis de Dangeau. En 1710, il fit bâtir, par Robert de Cotte, l'hôtel qu'il loua à vie à la duchesse du Lude, et qui, connu sous ce nom, a été remplacé par des annexes du ministère des Travaux publics. L'achat et la revente d'un autre terrain, en 1714, servirent à

**l'agrandissement de l'hôtel Dangeau. Enfin, il fit construire trois maisons rue de l'Université, dont il habitera l'une.**

**Au total, dix maisons ou hôtels, sans compter d'autres opérations immobilières comme la participation aux deux hôtels de Conti, rue Saint-Dominique, occupés aujourd'hui par le ministère de la Guerre. Tout cela pour laisser finalement peu d'argent à ses héritiers, mais de beaux legs d'art à la capitale.**

***Robert Laulan.***

**Fragments de bas-reliefs préhistoriques.** — Au cours de fouilles faites dans un abri magdalénien de la Vienne, qui avait été antérieurement exploré, à Angles-sur-Anglin, Miss D. Garrod et M^lle^ Suzanne de Saint-Mathurin ont découvert dans des broussailles un bloc de calcaire oolithique sculpté, peint et gravé, représentant un chasseur magdalénien. C'est la seule reproduction grandeur naturelle connue d'un chasseur de cette époque. Ce bloc était accompagné d'autres blocs, dont l'un offre une figure très lisible et très belle de bouquetin. L'abbé Breuil, retour d'Afrique du Sud, qui a commenté cette trouvaille devant l'Académie des Inscriptions, a souligné son grand intérêt : c'est le témoignage le plus septentrional de l'art magdalénien, rencontré jusqu'ici, et cela donne à penser que le Poitou offre, à ce point de vue, d'intéressantes perspectives. D'autre part, la personne humaine n'est pas traitée ici en schéma : c'est une figuration naturaliste poussée et rare, qui fait espérer d'autres découvertes auxquelles on se refusait naguère à songer.

**Les défis, usage militaire médiéval.** — M. Jean Glénisson a rappelé devant l'Académie des Inscriptions un curieux usage médiéval, celui des lettres de défi échangées par des armées prêtes à en venir aux mains, dont il a trouvé quelques exemplaires dans les archives de Modène. Ces lettres rédigées dans un style grandiloquent témoignaient de l'ardeur belliqueuse des antagonistes et accompagnaient un gant lacéré et ensanglanté. Il arrivait, a-t-il ajouté, que les armées déléguassent des experts chargés de choisir le champ de bataille.

Cet usage, qui a été suivi en France pendant la guerre de Cent ans, témoignait d'un louable respect de l'honneur, et peut-être aussi d'un sentiment superstitieux qui en procédait : celui qu'une attaque inopinée pouvait porter malheur. Depuis, on a changé tout cela et ce qui prévaut maintenant sur l'envoi du gant ensanglanté, c'est la poignée de main accompagnant le coup de poignard dans le dos. Les Japonais qui, au début du siècle, ont fortement marqué le progrès de la méthode, l'ont perfectionnée à Pearl-Harbour.

**Le trésor de Ziwwyé.** — M^me^ André Godard a fait à l'Académie des Inscriptions, au nom de son mari, Directeur général des Services archéologiques de l'Iran, une communication sur un fort beau trésor d'objets en or composé de bijoux (colliers, pectoraux ciselés, etc.) trouvé en Azerbaïdjan.

De l'étude de ces pièces, dont plusieurs sont d'un travail remarquable, il résulte que le pays nannéen, c'est-à-dire la région de l'Azerbaïdjan située au sud et à l'ouest du lac d'Urmiya, souvent pillée par les Assyriens, a été au IX^e^ siècle avant l'ère une région très civilisée, où s'est peut-être élaboré l'art scythe du sud de la Russie, qui lui-même a donné naissance à ce qu'on a appelé l'art des steppes, et a vivement influencé l'art chinois. Ce trésor, découvert par des pâtres et pillé, a pu être reconstitué et il est aujourd'hui au musée de Téhéran.

**Fouilles de Tanis.** — Au cours de la même séance, M. Pierre Montet a rendu compte de la nouvelle campagne de fouilles à Tanis et à Behbet el Hagar. A Tanis, la mission qu'il dirige a découvert le Lac Sacré, dont les côtés ont été bâtis avec des pierres provenant de monuments anciens. Plus de deux cents pierres inscrites ou décorées ont été retirées, qui se répartissent entre la VI^e^ et la XXVI^e^ dynasties. Dans le temple de l'est, les fouilleurs ont dégagé un long mur ainsi qu'une canalisation très ancienne qui allait chercher l'eau hors de l'enceinte, et dont le caractère sacré est établi par les offran-

des variées trouvées tout au long. Un peu plus au sud, à cinq mètres au-dessous du sol, est apparue une véritable foule de grandes jarres percées au fond et posées verticalement sur le sol. On pense qu'il peut s'agir d'un rite funéraire ou d'un rite de fertilité.

A Behbet el Hagar, la mission a poursuivi l'exploration du temple d'Isis, chef-d'œuvre de l'art ptolémaïque, dont la reconstruction paraît possible.

## *NATURE*

**BUFFON. — *Histoire naturelle, générale et particulière.* — Au-dessous une vignette gravée figurant la couronne royale et un globe fleurdelisé, portés par des génies sonneurs de trompette.**

**Puis la mention : De l'Imprimerie royale, 1749.**

**Aucun nom d'auteur en tête, mais une adresse au roi, signée : « Buffon, intendant de votre Jardin des Plantes, et Daubenton, garde et démonstrateur de votre cabinet d'Histoire Naturelle. »**

**Ainsi s'ouvre — solennellement comme il se doit pour un temple qu'on rêve grandiose — le premier des 36 volumes de l'Histoire Naturelle de Buffon.**

**1749. Exactement deux siècles que Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, seigneur de Montbard, marquis de Rougemont, vicomte de Quincy, posait la première pierre de ce monument dont l'édification — du reste inachevée telle que l'avait conçu l'architecte — s'échelonna de 1749 à 1788, année même où devait mourir Buffon.**

**C'est cet événement que notre Muséum d'Histoire Naturelle a très heureusement songé à commémorer par une exposition qui sera ouverte jusqu'au 15 septembre. Buffon, sa vie, son temps, son œuvre, évocation magnifique et pieuse, due au concours du service de Muséologie et de la Bibliothèque de ce Jardin des Plantes où il régna.**

**On y voit, méthodiquement présentés dans leur ordre chronologique, tous les visages du grand homme : sa généalogie, sa jeunesse voyageuse, les symptômes du mal incurable qui allait dévorer sa vie : l'amour de la Nature — ah ! cet enthousiaste compagnon de voyage, l'Allemand Hinckmann, premier initiateur ! — puis le maître de forges, se servant de ses ateliers et de son argent pour ses recherches, fabriquant ces miroirs ardents renouvelés d'Archimède, dont deux exemplaires, prêtés par les Arts et Métiers, figurent en cette exposition. Puis Buffon intendant du Jardin du Roi, et académicien — cette épée symbolique, à la poignée d'argent décorée d'animaux sculptés en relief. Enfin l'*Histoire Naturelle*, ses manuscrits, toutes ses éditions, depuis celle de 1749 jusqu'à celle qu'illustra Picasso.**

**Tout autour de ce centre rayonne une époque, ce XVIII^e^ siècle à la fois sceptique et crédule, qui redécouvrait la Nature après une de ces éclipses périodiques auxquelles le genre humain l'a habituée. Siècle du concret, du progrès matériel, succédant au**

siècle de l'abstrait, chercheur de raison et de vérité morale, dualisme cartésien de l'âme et du corps, dissensions et controverses religieuses en vase clos, bel esprit, tragédies antiques jouées en costumes de cour. Le XVIII[e] rejette cette magnifique mue, se tourne vers les laboratoires, vers la vapeur, l'électricité, tout ce qui lui parle de s'intégrer à la Nature. La Science ne sera plus le monopole d'un groupe d'initiés, elle devient la poésie du profane. Les « philosophes » ne seront plus chambrés dans un monde secret, ils discuteront publiquement des lourds problèmes qui sollicitent l'anxiété humaine, et non plus seulement en face de sa propre substance mais aussi en fonction de tout l'univers sensible. Franklin, quand il soutire la foudre des nuages, ne se doute pas qu'il ouvre la voie à la déclaration des Droits de l'Homme. Buffon, Rousseau, B. de Saint-Pierre, Lavoisier sont aussi bien que Voltaire et Diderot, et sous des dehors plus pacifiques, les artisans de la Révolution.

Buffon se révèle bien, avec le recul du temps, l'enfant de cet âge nouveau, avide moins de relatif que d'exact, moins d'analyse introspective que d'expansion hors de soi. Né en 1707, la jeunesse qu'il passe en Angleterre en rapporte un curieux assemblage de manières aristocratiques et de goût pour ce qui s'appellera l'industrie : traitement de la matière inerte à des fins utilitaires. Le maître de forges se combinera toujours chez lui avec l'amant désintéressé de la Nature. Cette assise anglo-saxonne de son caractère, à la fois pratique et distante, à la fois mercantile et détachée, nous fait saisir comment, ayant débuté par être physicien, avec une traduction du *Traité des fluxions* de Newton, des travaux de Dioptrique, sa fabrication de miroirs ardents utilisant la chaleur solaire pour des combustions à distance, Buffon, membre de l'Académie des Sciences à l'âge de 26 ans, mérite d'être choisi comme intendant du Jardin du Roi, c'est-à-dire d'être voué à une tâche qui exige beaucoup plus de dévouement à la cause naturaliste qu'elle ne rapporte de bénéfice. En fait d'histoire naturelle, son bagage se réduisait alors à une traduction de la *Statique des végétaux* de Hales (1). Mais il y ajoutait une vue panoramique du monde, une ardeur qui ne demandait qu'à se dépenser, une générosité de mécène, et l'art de bien choisir ses collaborateurs.

Pour l'*Histoire Naturelle,* il en eut plusieurs, dont sa loyauté ne fait aucun mystère. Sans compter les auxiliaires bénévoles que lui amenait sa situation officielle au Jardin du Roi, et qui s'honoraient de l'être. Plus intuitif qu'observateur et peu enclin à s'astreindre à la poussière des menus faits quotidiens du laboratoire, il se fit aider par Daubenton, Guéneau de Montbéliard, l'abbé Bexon, même par sa sœur, Catherine-Antoinette Leclerc,

(1) Le titre exact de l'ouvrage du botaniste Hales (1677-1761) est : *Vegetable statics or an account of some statical experiments on the sap in the vegetables* (1727).

devenue en 1770 M^me Nadault, et qui lui fournit quelques chapitres sur les oiseaux. Son rôle, quant à lui, et non des moindres, fut d'apposer sa griffe sur ces matériaux, de les sculpter selon son génie, de les coordonner en un tout durable.

Les manuscrits du Muséum, à Paris, conservent des traces de ce travail en commun. On y trouve notamment des autographes de Trécourt, un des secrétaires de Buffon, qui rédigea des monographies de mammifères. J'y ai lu le texte original d'un travail sur les chiens-loups, sur le Phoque, sur le Hérisson. L'article sur le Hérisson, publié dans la partie expérimentale (animaux carnassiers) commence ainsi, comme le texte imprimé : « Le 4 juin 1781, on apporte quatre jeunes hérissons, avec la mère... » Plus loin : « Car malgré que nous soyons assurés que les animaux ne raisonnent point, il n'en est pas moins vrai que leur instinct les entraîne toujours à rechercher leur commodité et à éviter, autant que les circonstances le permettent, tout ce qui peut leur nuire. »

Après cette phrase, propre à réjouir M. Etienne Rabaud et nos mécanistes modernes, je copie dans ce manuscrit tout un passage qui a été rayé — de quelle main? Trécourt ou Buffon? — et qui de ce fait est resté inédit : « Sans cela, comment se conserveraient-ils? l'instinct est pour eux ce que le raisonnement est pour l'homme; ils ne lisent pas comme lui dans l'avenir, ils sont hors d'état de faire des combinaisons, des projets, mais ils sentent leurs besoins, ils connaissent souvent mieux que nous les dangers actuels; ils ont la faculté de satisfaire aux uns et aux autres, et cela suffit à des êtres que la nature n'a pas voulu faire intelligents et qu'elle a subordonnés à la puissance de l'homme. »

Explication finaliste du psychisme dirigé des animaux, qui paraîtra, je gage, fort discutable, de quelque étiquette qu'on se recommande.

Ainsi naquit peu à peu, et grandit et s'éleva cette *Histoire Naturelle* dont le succès fut d'autant plus vif que la mode était alors aux dictionnaires, où la faim de savoir pouvait se rassasier à des mets tout préparés. L'*Encyclopédie*, qui allait commencer sa publication en 1751, est déjà en germe dans l'*Histoire Naturelle*. Diderot n'a fait qu'élargir la formule de Buffon.

Grand fut le succès, en dépit de Voltaire, toujours sarcastique, qui trouvait cette Histoire « pas si naturelle », et de d'Alembert, fulminant contre « ce comte de Tuffières » qui éprouvait le besoin d'appeler le cheval la plus noble conquête de l'homme, au lieu de le nommer tout simplement le cheval. Malgré ses détracteurs, Buffon continuait imperturbablement à officier devant l'autel de la Nature, en épée de cour, jabot et manchettes de dentelle. Et l'Académie française, où il fut élu en 1752, entendit de sa bouche, le 25 août 1753, un discours assez surprenant de la part d'un naturaliste.

Certes, on attendait bien, avec cette harangue, quelque modèle

de majesté, mais de la part d'un naturaliste il allait de soi qu'elle serait plus ou moins consacrée à la façon de comprendre et de traiter l'histoire naturelle; qu'on y trouverait quelque ingénieux parallèle entre l'Homme et la Création, ou entre l'Homme et les animaux, ou encore des aperçus heureux sur la mission de l'écrivain chargé de ramener les foules à la compréhension de la Nature. Ainsi le récipiendaire eût-il intégré dans la plus haute expression de la culture française la littérature scientifique, jusqu'alors tenue en marge. Hélas! ce discours était déjà écrit. Il figurait depuis l'an 1749 dans le premier volume de l'*Histoire Naturelle*, sous le titre : *De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle.*

C'est, du reste, un très beau morceau, où l'on relève de véritables anticipations sur l'époque, par exemple cette première constatation que « l'homme doit se ranger lui-même dans la classe des animaux, auxquels il ressemble par tout ce qu'il a de matériel; et même leur instinct lui paraîtra plus sûr que sa raison, et leur industrie plus admirable que ses arts. »

Et ceci, plus exact que jamais : « La nature passe d'une espèce à une autre espèce, et souvent d'un genre à un autre genre, par des nuances imperceptibles. »

Pour ce qui est de la joie qu'on éprouve à converser avec la Nature, elle ne s'acquiert pas par l'éducation; on la porte en soi en naissant. « En vain, écrit Buffon, les pères contraignent-ils leurs enfants; ils ne les amèneront jamais qu'à ce point commun à tous les hommes, à ce degré d'intelligence et de mémoire qui suffit à la société ou aux affaires ordinaires; mais (c'est moi qui souligne) *c'est la nature à qui l'on doit cette étincelle de génie, ce germe de goût dont nous parlons, qui se développe ensuite plus ou moins suivant les circonstances et les différents objets.* »

Peut-être Buffon craignit-il de se répéter, à tort, je crois, car son sujet, son *cas* plutôt, était un de ces beaux diamants qui présentent d'innombrables facettes. Quoi qu'il en fût, la pièce montée de sa façon qu'il servit à ses nouveaux collègues de l'Académie pouvait être signée de tout autre nom que le sien. « Je n'ai, Messieurs, à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style, que j'ai puisées dans vos propres ouvrages. »

Pourtant Buffon naturaliste pointe encore çà et là, par exemple en cette phrase riche de substance : « Les connaissances, les faits, les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style c'est l'homme même. »

C'était probablement la première fois qu'on mettait en lumière, avec cette lucidité, la raison d'être de l'écrivain qui se fait, par la magie du verbe, véhicule de Science, agent de liaison entre le chercheur pur, prisonnier de ses formules, et le public sen-

sible seulement aux mots connus de lui. Tout Buffon tient d'ailleurs en cette glorification du style, de l'art de présenter le phénomène physique, parcelle de matière saisie par un poète et qu'il change en musique. Buffon n'a jamais fait autre chose. Son *Histoire Naturelle* est la transposition, en prose magnifique, en longues périodes harmonieuses — réaction contre le style qu'il nommait *asthmatique* — des observations concrètes que lui apportaient ses collaborateurs. Sans doute peut-on le juger trop ordonné, gourmé, distant avec la Nature, la traitant certes en grande dame, mais restant lui-même grand seigneur, jamais familier avec elle ni avec ceux qu'il enseignait. On lit sur le socle de sa statue : *Majestati Naturae par ingenium.* Et c'est bien cette faiblesse qu'un moderne lui reprochera, d'avoir prétendu hausser son génie au niveau d'un univers où l'homme n'apparaît, quoi qu'il en ait, qu'un enfant balbutiant et trébuchant. Mais sa grandeur incontestable consiste à avoir réveillé dans un monde oublieux la conscience de ses origines, à lui avoir rendu des yeux pour voir, une mémoire pour apprendre. Au théâtre de convention où ne se heurtent que des idées vaines, il a superposé un théâtre vivant dont le décor et les personnages ne sont d'aucune école. Si son génie n'a pu atteindre le niveau de l'éternel mystère de la Nature, du moins nous a-t-il entraînés à sa suite dans son effort vers elle, et quand il n'aurait que ce seul mérite, Buffon vivra.

*Marcel Roland.*

**L'instinct et le comportement animal**, par *Etienne Rabaud* (2 vol. Armand Colin, Paris). — Le professeur Rabaud appartient, en psychologie animale, à l'école dite des mécanistes ou mécanicistes, qui vise à n'accorder aux bêtes qu'un automatisme du genre cartésien, mais reposant celui-ci sur les influences du milieu matériel. Tropismes positifs ou négatifs, réflexes, tiennent lieu d'états de conscience et de raisonnement. Tout ce qu'on nomme « amour maternel, prévoyance, industrie », et autres impulsions mentales analogues à celles de l'Homme, n'en a que les apparences. Du reste, l'Homme lui-même ne fait guère que subir des stimulus inconscients; son libre arbitre et son choix ne portent que sur des solutions élaborées en dehors de lui. Le comportement psychique des êtres vivants apparaît en somme fonction de forces et de réactions physico-chimiques; tout le reste est du roman.

La réputation de M. Rabaud comme observateur sérieux et prudent est justifiée; les vues entières où l'entraîne l'ardeur de sa conviction le sont moins. Dans toute sa partie expérimentale, cet ouvrage sera lu avec beaucoup d'intérêt et de profit. — M. R.

**Lépidoptères de France**, par *Claude Herbulot*, aquarelles de R. Préchac, fascicule III (Boubée et Cie, Paris). — Ce troisième fascicule, qui termine les Hétérocères, est le plus important pour le nombre des espèces décrites et figurées. Espèces crépusculaires ou nocturnes, moins recherchées peut-être, mais qui présentent cependant un très haut intérêt. Cet atlas, qui cite opportunément les lieux et dates de capture des spécimens décrits, sera pour les amateurs un guide précieux de détermination. — M. R.

**Canards sauvages et autres palmipèdes. — Bécasses, bécassines et autre échassiers**, par *J. Oberthur* (Coll. Le Monde merveilleux des bêtes, Durel, édit., Paris). — Ces deux volumes continuent la série des ouvrages de luxe dont M. Oberthur assure à la fois le texte, clair

et bourré de documents, et les illustrations, fort belles. L'auteur se place évidemment à un point de vue plutôt cynégétique, ce qui rend toujours un peu suspectes d'intérêt particulier les exhortations à la protection animale! Mais sous cette réserve, on doit louer de tels ouvrages qui apportent à l'histoire naturelle une excellente contribution. — M. R.

## *PHILOSOPHIE*

### ETIENNE DE GREFF ET LA PSYCHOLOGIE « CLINIQUE ».

« Je ne sais ce que c'est que l'âme d'un criminel; je sais ce qu'est l'âme d'un honnête homme : c'est effroyable... »

JOUBERT.

Je viens d'achever la lecture du premier volume d'une *Iutroduction à la Criminologie* (1) par Etienne de Greff. Il s'agit, à vrai dire, d'une réédition quelque peu remaniée. Plusieurs chapitres ont été entièrement revus, d'autres complétés. Certaines questions ont été traitées qui ne l'étaient pas dans le volume primitif. L'ensemble ainsi réalisé doit retenir l'attention de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux problèmes de la délinquance et de la criminalité. Mais ce qui me paraît non moins important, c'est l'étude « en profondeur » de l'homme *réel*.

La psychologie traditionnelle (pas morte!), plus ou moins imprégnée de métaphysique — et d'autant plus gravement qu'elle ne s'en rend pas toujours compte — nous décrit un homme fictif, idéal, doué miraculeusement de raison et de liberté. La sociologie, ivre de statistiques, ignore ou méprise l'individuel. L'aliéniste « classe », et s'imagine trop souvent avoir donné une explication scientifique, tandis qu'il n'a fait que coller, avec plus ou moins de bonheur, une étiquette sur un personnage ou un processus...

La criminologie, telle que la conçoit l'Ecole de Louvain, avec des maîtres éminents comme le regretté Louis Vervaeck et — actuellement — le professeur Etienne de Greff, nous introduit, par la force des choses, au sein même d'une psychologie générale et comparée : ce que j'aimerais d'appeler, en empruntant le mot à Jean Piaget, une psychologie « clinique »...

Le futur médecin qui s'instruit au chevet des malades n'abandonne point pour autant ses connaissances théoriques : il les assouplit, les nuance, les complète. Il se convainc que les entités nosologiques sont de trop sèches abstractions et que, selon l'adage célèbre, il existe moins « des maladies » que « des malades ».

Ainsi doit penser le criminologiste penché sur des *cas* précis, concrets, personnels. Et l'on voit bien, alors, comment cette étude des « conduites » apporte à tout esprit curieux et sincère un enrichissement dans ses conceptions de l'humain.

Enrichissement qui ne va pas sans quelque inquiétude, sans

(1) Presses Universitaires de France, 1949.

quelque désarroi. Que de complexités, en effet! Ne faut-il pas tenir compte de la constitution, de l'hérédité, mais aussi du milieu familial et de ces très nombreux « sous-groupes » dont l'influence pourra sans cesse peser sur le devenir du sujet? Chaque sous-groupe représente une idée-force, bonne ou mauvaise, utile ou nuisible... Doit-on pourtant supposer, au nom d'un déterminisme sommaire, que l'individu se borne à être une *résultante* de ces différents vecteurs? Ce serait méconnaître le processus si important que mon bon maître et ami Gustave Belot nommait *récurrence :* la réaction d'un fait sur ses causes. Nous ne trouvons pas, disait-il, « de meilleure expression que celle de récurrence pour exprimer le rapport de *réaction sur soi-même* »...

Certes, je ne veux pas tirer dans le sens de mes préférences la pensée d'Etienne de Greff. Mais je crois ne la point trahir si je salue en lui l'un des meilleurs représentants de cette « psychologie à trois dimensions » que je réclame depuis tant d'années, et qui ne saurait se constituer entièrement sans un sérieux travail d' « équipes »...

En gros : éléments biologiques (voire, éventuellement, pathologiques) ; éléments sociaux (en ne considérant pas *le* Groupe, mais la variété des divers sous-groupes) ; enfin, j'y insiste, les éléments personnels, consistant en une sorte d'autonomie plus ou moins vigoureuse du sujet une fois formé (ou au cours même de sa formation)...

Sans doute, ce n'est pas simple. Mais l'humain est-il simple? Je demeure, quant à moi, persuadé que toute simplification, ici, est source d'erreurs. Simplification du biologisme; simplification du sociologisme et de ses statistiques; simplification de la nosologie; simplification, enfin, de la psychologie classique, où le sujet est décrit — *proles sine matre creata* — comme isolé, indépendant de tout ce qui permettrait précisément de l'expliquer...

Cela rappelle l'apologue du vieil Esope, évoqué par Jean Delay dans son discours de réception à l'Académie de Médecine :

On a conduit six aveugles auprès d'un éléphant. « Qu'est-ce qu'un éléphant? » leur demande-t-on, ensuite..

— C'est une trompe, dit l'un; — une défense, dit l'autre; — une queue; — une patte... Suivant ce qu'ils avaient touché...

Puis, par amour de la vérité, ils s'entre-tuèrent...

●

Quand Lombroso publia (1871-1876) la première édition de son *Homme criminel* il édifia tout un système sur quelques sophismes, ou plutôt, — soyons polis! — sur quelques paralogismes : généralisation trop hâtive, confusion sur la cause, pétition de principe...

Bien qu'il ne reste pas grand chose aujourd'hui des idées du

célèbre animateur, son œuvre fut fertile. Ses erreurs même indiquaient les voies; et les contrôles exercés par ses détracteurs furent l'occasion de travaux importants.

Lombroso, frappé par les anomalies anatomiques, difformités faciales, etc..., rencontrées chez quantité de délinquants, voyait en ces signes de dégénérescence les stigmates du « criminel-né ». En fait, il s'agissait, croyons-nous, de cas d'hérédité alcoolique. Reste à savoir si un individu devient délinquant uniquement en raison de cette hérédité; ou bien si, parallèlement, des ascendants ivrognes n'impliquent pas un milieu familial taré, désorganisé, de mauvais exemples, une absence d'éducation morale, les fâcheuses promiscuités de la rue, etc...

Garofalo et Ferri, sociologues et juristes, mirent l'accent sur l'aspect et sur les facteurs sociaux de la délinquance.

Même tendance, en France, avec Lacassagne (fondateur, à Lyon, des *Archives d'Anthropologie criminelle*).

En Belgique, avec Héger, Dallemagne et surtout le Dr Vervaeck (directeur du service anthropologique pénitentiaire), on s'efforça de réaliser l'équilibre entre les points de vue médicaux et sociaux. Et l'école de Louvain — dont le président est actuellement M. le Bâtonnier L. Braffort — a institué une collection d'ouvrages scientifiques qui s'intitulera « controverses criminologiques ». Des monographies de toutes sortes y contribueront à construire, peu à peu, un vaste ensemble synthétique. Leur titre général indique simplement qu'il s'agit de travaux « portant sur des questions controversées, s'offrant en toute humilité à la discussion scientifique ».

Dès à présent, un traité comme celui du professeur Etienne de Greff représente bien une esquisse magistrale de cette éventuelle synthèse. Il mérite la plus large audience par tout ce qu'il contient d'observations directes, de remarques pénétrantes et de sujets de réflexion ou d'étude.

N'oublions pas, au demeurant, que ce savant clinicien, en contact permanent avec les pires misères morales et psychiques, est aussi l'auteur d'ouvrages tels que : *Notre destinée et nos instincts* (2), *Instincts de défense et de sympathie* (3); *Aux sources de l'humain* (4), dont le retentissement fut considérable. Ne nous étonnons pas, en conséquence, si ses travaux de criminologie vont rejoindre, par leur profondeur psychologique, les préoccupations majeures du philosophe et du moraliste.

•

Sujets de réflexion, disais-je. Ils sont innombrables, mais pourraient se résumer en ceci : révision de nos idées sur l'humain.

Comprendre, encore une fois, que le déterminisme, au sens

(2 et 4) Plon. Collection « Présences »; (3) Press. Universit. de France.

étroit du terme, aurait tort de considérer l'individu comme un objet passif, une cire molle, un automate. Une « explication » d'un délit d'adulte par le seul milieu social se suffit rarement à lui-même. Et, en dehors de la psychiatrie proprement dite et la connaissance du normal, s'étale toute une zone mal explorée...

Chacun de nous comprend que la psychopathologie serait moins profondément instructive si l'on ne trouvait *rien* chez le malade qui ne se rencontre à quelque degré chez le normal. Il n'y a pas — soutenons-le sans méchant scepticisme — d'esprit absolument sain, absolument « équilibré ». Selon Claude Bernard, ce que l'on appelle « état normal » est une pure conception abstraite, une forme typique idéale. S'il en est ainsi pour la santé corporelle, ajoutait Ribot, combien est-ce encore plus vrai pour la santé de l'esprit!...

De même — et c'est, au fond une question identique — Etienne de Greff précise que l'étude du délinquant, du criminel, ne doit pas se faire « dans l'absolu », mais d'une manière essentiellement comparative. Comme l'écrivait Freud, en un appel à la modestie et à la juste appréciation des choses, « il est bon de savoir sur quel terrain tourmenté s'élèvent fièrement nos vertus »...

Socialement, que de problèmes aussi!... Volonté d'enlever à la justice (qu'il conviendrait mieux d'appeler défense sociale) son caractère de vengeance... Nécessité, pourtant, de protéger le Groupe. Prophylaxie, recherche d'un système pénal mieux approprié aux buts visés, mieux adapté aux *cas* individuels, ce qui ne signifie nullement un encouragement à je ne sais quels acquittements intempestifs ou inconsidérés...

Peu d'ouvrages, je le répète, offrent autant de thèmes à notre réflexion. Au travers d'une science criminologique, nous discernons mainte occasion d'un examen de conscience » aussi nécessaire au juge qu'à l'expert en psychiatrie, au législateur qu'au moraliste et au psychologue... Ajoutons : nécessaire à l'homme, pour connaître l'homme...

*Achille Ouy.*

Les études bergsoniennes. Vol. II (1949. Un vol. de 276 p. 14×19, avec un frontispice hors texte en similigravure. Editions Albin Michel. Paris. Prix : 300 fr.). — Le deuxième volume des Etudes bergsoniennes, présenté avec le même soin que le précédent, offre un contenu particulièrement intéressant. On y trouve en effet — traduite par Rose-Marie Mossé-Bastide — la thèse latine de Bergson : « Quid Aristoteles de loco senserit ». Dans cette thèse, nous rencontrons déjà un aspect de la critique de la notion d'Espace, qui devait trouver son achèvement dans la grande thèse sur les données immédiates de la conscience.

Nous admirons aussi la jeune maîtrise du penseur, dans un domaine où il est encore trop peu connu; je veux parler de l'histoire des idées. Je relis souvent, par exemple, un cours sur Descartes (recopié sur un texte emprunté à la bibliothèque de Normale) et qui mériterait bien de figurer quelque jour dans les *Etudes bergsoniennes*. C'est un enchantement... Et il doit en exister d'autres...

Emile Bréhier, dans le volume II, rappelle précisément les conférences données par Henri Bergson au Collège de France, où le maître expliquait devant un petit nombre

d'élèves les Ennéades. Emile Bréhier, alors étudiant, s'émerveillait non seulement du don prestigieux qu'avait Bergson d'éclairer les textes les plus difficiles, « mais surtout de l'aisance familière avec laquelle il y entrait, comme s'il reconnaissait en Plotin un autre lui-même... »

Qui sait? Si Emile Bréhier est aujourd'hui, parmi les historiens de la philosophie, celui qui a le mieux pénétré Plotin, peut-être en doit-il l'inspiration première à ces leçons qui le charmèrent autrefois. Et ses vingt pages (Images plotiniennes, images bergsoniennes) sont comme un hommage de gratitude.

Dans le même recueil, Jeanne Delhomme apporte une étude de quelque importance (Durée et vie dans la philosophie de Bergson). Enfin, les soixante-quinze dernières pages sont réservées à des discussions, des comptes rendus de conférences, des notes critiques.

**La genèse réciproque. Introduction à la psychologie de Maurice Pradines**, par *Jacques Grappe*. Préface de Maurice Pradines, Professeur à la Sorbonne (Un vol. de XVI-224 p. in-8° carré, de la Bibl. de Philos. contempor. Presses Universit. de France, 1949. Prix : 480 fr.). — Mon livre, dit en substance Jacques Grappe, ne prétend pas à l'originalité. Sa seule ambition est de mettre en lumière le magistral travail de synthèse accompli par M. Pradines dans son *Traité de Psychologie générale*.

Mais M. Pradines lui-même, dans une substantielle préface, tient à remercier l'auteur d'avoir ajouté à un tel exposé une systématisation non dépourvue d'importance. En outre, et sur un assez grand nombre de points, l'ouvrage, ajoute M. Pradines, « développe soit des conséquences, soit des corrélations secrètes de mes idées, qui me paraissent en enrichir la signification ». C'est, en somme, une psychologie *repensée*.

« L'originalité de l'auteur me paraît avoir été (...) de tirer ma Psychologie tout entière d'une vue qui n'y est présentée que sous forme d'exposés, parfois longs, sans doute, mais toujours dispersés. Or, si ce resserrement ne pouvait s'obtenir sans quelque simplification, je ne puis qu'être frappé de l'éclat qu'il donne au principe grâce auquel une Psychologie générale peut devenir une histoire de l'évolution mentale et une mise à jour de ses lois constitutives... »

Non seulement le travail de Jacques Grappe ne saurait dispenser de la lecture du vaste Traité de M. Pradines, mais encore il est comme une invitation à lire celui-ci dans son entier. Il n'en constitue point le résumé, ni le « digest ». Il en constitue, selon son propre vœu, l'introduction, s'il n'en figure point une sorte d'achèvement, ce qui serait, dit presque malicieusement M. Pradines, « la forme d'introduction la plus ingénieuse qui se puisse concevoir »...

**La philosophie de l'esprit**, par *Léon Brunschvicg*. Préface de R. Bayer (Un vol. de XVI-186 p. in-8° jésus. Press. Universit. de France, 1949. Prix : 300 fr.). — Dans une collection qui s'intitule « Philosophie de la Matière », dirigée par M. Raymond Bayer, professeur de philosophie générale à la Sorbonne, le premier ouvrage publié est la *Philosophie de l'esprit* (par le regretté Léon Brunschvicg).

R. Bayer, dans sa préface, nous assure qu'il ne faut point voir là quelque paradoxe. Les seize leçons professées en Sorbonne (1921-22) par Léon Brunschvicg, et qui servirent de préparation au Progrès de la Conscience dans la Philosophie occidentale, impliquent une attitude de l'esprit en face des choses. La philosophie de la Matière est ici conçue comme un réalisme opératoire. La force du réalisme opératoire, c'est d'être un *critère* et d'avoir une *portée*.

L. Brunschvicg souhaitait l'avènement d'un savoir où forme et matière seraient unies dans une collaboration si étroite que l'origine purement humaine de la science n'en paraisse plus diminuer la portée objective. Une conscience intellectuelle ne saurait être sans « matière » de connaissance, — et qui nous résiste. C'est justement grâce à cette résistance que la Mathématique s'est « lestée de réalité ». La pensée n'est pas l'abstraction : c'est le réel *envisagé*, c'est le réel *traduit*. Et la « réussite », — action ou prévision — suggère que nos symboles ne sont pas entièrement chimériques, étrangers au réel...

**La Mémoire**, par *Jean C. Filloux* (Un vol. de 130 p., in-16, de la collection « Que sais-je? » (n° 350). Presses Universit. de France, 1949). — Un bon ouvrage, qui traite méthodiquement son sujet, à la lumière des travaux du dernier demi-siècle. Au point de vue de la Psychologie proprement dite; mais aussi, dans une dernière partie, au point de vue métaphysique.

Il sera lu avec agrément par les gens « du métier », et avec le plus grand profit par tout esprit cultivé

qui s'intéresserait « à l'un des plus difficiles problèmes de la philosophie et de la psychologie ». Il n'oublie pas, au passage, de signaler les conséquences mnémotechniques qui se dégagent d'une étude complète de la mémoire.

**L'homme, esprit ou matière?** par *Charles Mayer* (Un vol. de 140 p., gr. in-8°. Marcel Rivière, Paris, 1949. 150 fr.). — Charles Mayer, docteur ès sciences, a déjà publié, outre des études proprement scientifiques, des ouvrages sur diverses questions politiques ou économiques. Il a également donné, voici un an, un livre intitulé *Matérialisme progressiste* (Soc. franç. de Presse). Il en reprend aujourd'hui le thème général : celui d'un matérialisme fort distinct du matérialisme marxiste et plus souple que celui des siècles précédents. Sa philosophie aboutit, en réalité, à une glorification de l'esprit et de la pensée, — œuvres de l'Homme, — comme elle aboutit à une morale *humaine*, capable d'évolution et de progrès.

**Force et faiblesses de la Famille,** par *Jean Lacroix* (Un vol. de 160 p., in-8° jésus. Editions du Seuil, Paris, 1949). — L'objet propre de cet ouvrage, nous dit l'auteur, n'est point de défendre ou d'attaquer la famille, mais de la *connaître*. Il veut atteindre « l'être même » de la famille, sans se borner au point de vue de la psychologie analytique ou à celui de la sociologie juridique. La famille, c'est, ou ce devrait être, le thème existentiel par excellence : car enfin, c'est de *nous* qu'il s'agit... Dès que l'on s'interroge sur le sens de l'existence, on s'interroge sur le *sens* de la famille.

Trop d'auteurs, à force d'analyser l'*utilité* de la famille, ont oublié d'en dégager le *sens*. Au lieu, donc, de vouloir connaître la famille *du dehors*, de prendre des vues sur elle et de la traiter comme un objet, il convient de pénétrer dans son intimité... La compréhension humaine déborde de beaucoup l'explication scientifique. Et c'est, avant tout, à une compréhension du mystère familial que nous introduit Jean Lacroix.

Il le fait avec cette tendre rudesse qui est l'un des traits de son caractère et de son talent. Utilisant, pour les dépasser, toutes les connaissances qu'il possède, il nous donne, — en des pages que je m'en voudrais de résumer, — une étude *en profondeur*, une sorte de méditation sur les problèmes posés par la famille, sur l'« être familial », et sur ce que l'on pourrait nommer la *fonction socialisante* de la famille... « La caractéristique essentielle de cet être, c'est qu'il est à la fois biologique, social et spirituel » (p. 152)... Nous aidant à voir clair sur de telles questions, ordinairement obscurcies par *trop* de commentaires (les uns « édifiants », les autres sèchement « objectifs »), Jean Lacroix se montre l'un de nos plus vigoureux moralistes, sans l'être laborieusement mais en toute magnifique et virile simplicité...

Tel qu'il le fut sans cesse dans l'ensemble de ses écrits...

**La signification métaphysique du suicide,** par *Camille Schuwer* (Un vol. de 160 p., petit in-8°. Aubier, Editions Montaigne, 1949). — Il y a, sur le suicide, une littérature extraordinairement abondante. Sociologues, psychologues, psychiatres, moralistes — chacun à leur point de vue — l'ont étudié. Récemment encore, Gabriel Deshayes nous donnait une « psychologie du suicide », livre très bien fait, qui ne négligeait aucun aspect de la question, pas même l'aspect métaphysique.

Aujourd'hui, Camille Schuwer apporte une interprétation résolument, exclusivement métaphysique, dont je ne puis, en un simple compte rendu, suivre, chapitre par chapitre, le développement très dense et souvent profond.

E. Durkheim reconnaissait que toute discussion sur le suicide est subordonnée, en fin de compte, au postulat selon lequel la vie vaut la peine d'être vécue. Or, selon Camille Schuwer, l'essence du suicide réside précisément dans la confrontation de l'existence humaine et de ce postulat. La situation métaphysique du suicide, c'est un verdict individuel négatif, — relatif quant à l'existence, absolu quant à la personne — sur la valeur de la vie, valeur en soi au premier sens, et au second valeur pour nous. Le suicide, en effet, est le témoignage où s'affirme l'intimité dernière de l'existence et de la valeur.

**Traité des Vertus,** par *Vladimir Jankélévitch* (Un fort vol. de 810 p. gr. in-8°, de la Bibl. génér. de Philosophie. Bordas, Paris, 1949). — Je ne voudrais par enfler le ton. Pourtant, je puis bien dire que l'on demeure confondu devant la somme de labeur, de talent, d'érudition, et surtout devant le magnifique effort de pensée que représente un tel livre.

Plus de huit cents pages (très

serrées) sur la morale, sous un titre sobre et même austère. Cela risquerait de glacer d'effroi au premier aspect. Et pourtant...

Entre autres marques d'originalité, le gros ouvrage de V. Jankélévitch présente celui-ci, qui devient rare en notre milieu de siècle : il est écrit en un français clair, élégant, dépouillé de tout « jargon » à la mode. Il offre une continuelle démonstration de cette vérité : que l'on peut mettre au service d'une pensée profonde et délicatement nuancée le vocabulaire le plus simple. Tant d'autres livres contemporains semblent, au contraire, rédigés à l'usage exclusif des initiés !...

Ajoutez que ce diable d'homme, si j'ose me permettre cette familiarité, a tout lu, tout assimilé, que ses pages abondent en références scrupuleuses, que des annexes (pp. 796 à 804) apportent encore de la précision à tant de précisions...

Sur les thèmes abordés par l'auteur, en cette sorte d'*Ethique*, plusieurs « genres » étaient possibles : le genre érudit, ou bien la persuasive prédication morale, ou bien encore *l'essai* brillamment conduit, aimable et spirituel, sans cesser d'être enrichissant pour le cœur et pour l'esprit...

Or, V. Jankélévitch n'a pas choisi : il réalise la fusion harmonieuse de ces trois genres.

J'exagère?... Eh bien, lisez-le, et j'attends avec tranquillité votre verdict. D'ailleurs, que le même auteur ait, depuis quelque vingt ans, écrit avec le même bonheur des ouvrages appréciés sur Bergson, sur Schelling, sur divers sujets intéressant la morale... mais aussi sur Gabriel Fauré, Maurice Ravel et Debussy, cela nous éclaire sur ses possibilités et fait décroître notre surprise sans affaiblir notre admiration.

**Pour connaître la pensée de Bacon**, par *Pierre-Maxime Schuhl* (Un vol. de 110 p. gr. in-8°, avec hors-textes. Bordas, Paris, 1949). — Pierre-Maxime Schuhl n'est pas exclusivement un éminent spécialiste de la pensée grecque ancienne. Son ouvrage sur *Machinisme et Philosophie* (dont la 2e édition est de 1947) prouve qu'il s'intéresse à des problèmes dont l'incidence est fort actuelle. Il y apporte toute la robuste finesse acquise dans la familiarité de Platon.

Son travail sur Bacon est remarquable à tous égards. De ce curieux génie, il sait nous montrer l'essentiel. Il aurait pu se contenter d'en dégager l'aspect « classique » (j'entends : ce que l'on doit apprendre dans les classes). Et, certes, cela n'est pas négligé dans son livre qui peut ainsi rendre service aux jeunes étudiants. Mais, à tout instant, par des notes, des remarques, P.-M. Schuhl ajoute tout ce qui est nécessaire pour faire prendre de l'auteur une vue profonde, et aussi pour nous faire réfléchir, à propos de Bacon, sur mainte question épistémologique ou scientifique. Des textes groupés dans un appendice, une soigneuse bibliographie complètent cette étude si bien conduite.

**Pour connaître la pensée de Gœthe**, par *Jean Boyer* (Un vol. de 192 p., gr. in-8°. Bordas, Paris, 1949). — On ne peut guère parler d'une philosophie de Gœthe, dit Jean Boyer, si l'on entend par ce terme un système cohérent, logiquement édifié. La sagesse de Gœthe est éclectique. Idées diverses, croyances hétérogènes s'harmonisent dans sa conception d'ensemble de la vie. Pourtant, il n'est pas impossible d'en noter les points essentiels; et c'est précisément ce que fait Jean Boyer dans l'un des chapitres de son intéressant ouvrage, à la fois si complet et si clair. Nous y voyons Gœthe soucieux (selon une tendance profonde de concilier les contraires ou de résoudre les oppositions en une unité supérieure) passer d'un polythéisme esthétique à un panthéisme naturiste. Sa pensée apparait comme parallèle à celle de Hegel, et opposée à celle de Schopenhauer.

L'auteur a d'ailleurs étudié Gœthe dans l'ensemble de sa vie et de son œuvre. Il n'a pas voulu ajouter un « commentaire » à tant d'autres savants commentaires. Son dessein est de dégager les idées principales et de montrer l'intérêt présenté par la pensée de Gœthe, pour nous, hommes du milieu du XXe siècle. Il y a parfaitement réussi.

**Livres reçus.** — *Ames et visages.* Vade-mecum pour connaître les hommes par l'interprétation de leur physionomie, par H. Gaston Villa. Un vol. de 100 p., in-8°. Editions de l'Argus, Paris, 1949.

### REVUES

**Structure et Evolution des Techniques.** Bulletin mensuel de l'Association pour l'étude des Techniques, 54, rue de Seine, Paris-VIe. — S. E. T. est l'organe de l'Association pour l'étude des techniques, qui se propose d'instituer un « échange d'informations et d'idées

entre les milieux intellectuels orientés sur la culture artistique, philosophique et morale, et les milieux de savants, d'ingénieurs et de techniciens ». S. E. T. a publié, dans ses premiers numéros, des articles de savants comme MM. R. Baillaud, Mesnage, Bengy-Puyvallée, etc. Le n° 4 comporte, du Dr André Charlin, une bonne mise au point sur le problème du « sérum de vérité » (où il justifie, notamment, le professeur G. Heuyer contre les interprétations erronées fournies par une partie de la presse, au cours d'incidents récents). Dans le même numéro, notons un article d'Ed. Ducassé sur les facteurs dynamiques dans la théorie économique. Le n° 5 contient, entre autres études, *La lexicologie et les sciences voisines*, par G. Matoré (Prof. Fac. Lettres, Besançon), et *Servitudes et libération de l'acteur*, par Pierre Ducassé (Prof. Fac. des Lettres, Besançon), etc...

Une innovation remarquable de ce Bulletin mérite d'être signalée : c'est la *pré-annonce*, aux fins de documentation, d'ouvrages français et étrangers se rapportant aux différents domaines des sciences et des techniques, avec une brève indication de leur contenu, ainsi que le sommaire de plusieurs revues. Chaque numéro représente donc une abondante et fraîche documentation, sous une forme accessible.

**Revue de Psychologie des Peuples.** 4e année, n° 2 (avril 1949) (Boîte postale 258, Le Havre). — Noté au sommaire : L'aspect spirituel du peuple allemand (Pierre Frieden) ; La conception reynoldienne de la Suisse (Aymon de Maistral) ; Les Lapons du Finnmark (P.-A. Vassal et M.-E. Ficatier) ; Les grands hommes dans leur rapport avec le caractère national (André Joussain). Bibliographie critique.

**Culture humaine.** Revue mensuelle d'éducation générale (Editions J. Oliven, 65, av. La Bourdonnais, VIIe). — Relevé au sommaire de mai : onze articles sur les conditions matérielles de la vie.

Au sommaire de juin : L'enfance héroïque (Emile Moussat) ; L'adoption (Fluet-Percheron) ; La jeunesse (Jean Nadal) ; Condorcet (Amédée Fayol) ; L'être humain devant la machine (L. Duplessy) ; L'œuvre sociale au Congo (Ed. de Keyser), etc. Une enquête sur : L'enfant et l'argent.

## *QUESTIONS MILITAIRES*

**DU DEVOIR D'OBEISSANCE ET DU DEVOIR DE DESOBEISSANCE.** — L'audacieuse expression est de M. Kammerer, « ambassadeur de France ».

Il est possible — cela était même inévitable — que la « vaste et minutieuse enquête » dont il a publié les résultats dans cet imposant ouvrage, *Du débarquement africain au meurtre de Darlan*, prête en certains de ses détails à la discussion et à la critique, quelque conscience et quelque soin qu'il ait apportés à cette enquête. Mais il est difficile de ne pas reconnaître avec lui l'influence qu'exerça sur les événements de novembre 1942 la stricte conception de l'obéissance qui régnait dans l'armée française.

Sans attendre les développements qu'il se propose de donner dans un prochain ouvrage, sur ce sujet de l'obéissance, il nous paraît que cette grave question mérite de retenir l'attention.

S'il était naguère une formule qui parût avoir valeur d'axiome, c'est bien celle qui est encore inscrite au frontispice de l'un de nos principaux règlements : « La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de

tous les instants, que les ordres soient exécutés littéralement... »

La discuter eût paru impie et révolutionnaire. Or, la révolution est dès maintenant accomplie.

Ce n'est pas seulement un civil, tel que M. Kammerer, qui a osé le blasphème. C'est un officier, M. Jules Roy, qui, dans une œuvre émouvante, véritable réplique moderne de l'œuvre de Vigny, *Le métier des armes*, après avoir analysé les troubles de conscience provoqués parfois par l'obéissance, parle de la « vertu de désobéissance ». C'est un journal militaire (*Le Monde Militaire*, du 10 décembre 1948) qui ne craint pas de publier un article sur ce même sujet, et une revue plus orthodoxe encore, *la Revue Saint-Cyrienne* de janvier 1949, faisant écho à cet article, « d'éclairer la question par deux exemples typiques, l'un d'obéissance militaire blâmable et d'ailleurs blâmée, l'autre de désobéissance militaire louable et louée. »

Ces exemples, elle les a choisis dans un passé déjà lointain, les guerres du Premier et du Second Empire, sans doute pour éviter de faire appel à ceux que nous offre l'histoire d'hier et dont le souvenir a pu lui paraître trop brûlant. Encore présents à toutes les mémoires, ceux-ci nous obligent cependant aujourd'hui à nous demander si le devoir d'obéissance n'appelle pas certains tempéraments.

A vrai dire, la question n'est pas si nouvelle qu'on pourrait le croire : Vigny, que l'on cite souvent à l'appui de la conception traditionnelle, n'écrivait-il pas déjà dans *Servitude et Grandeur militaires :* « Il faudra bien que l'on en vienne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé, et jusqu'à quel point sera laissée libre l'intelligence, et avec elle l'exercice de la Conscience et de la Justice... »?

C'est que les principes qui justifient, dans certaines circonstances, le droit de désobéir (qui, en réalité, ne peut être reconnu au subordonné que s'il y a pour celui-ci devoir de désobéir) ne sont pas seulement d'aujourd'hui :

— *La hiérarchie des obligations* tout d'abord : Antigone en appelait des lois écrites aux lois non écrites; — le chef chrétien de la Légion thébéenne proclamait qu'il devait « obéir à Dieu plutôt qu'à l'Empereur »... C'est précisément cette hiérarchie des devoirs que, non sans raison, la Justice oppose aux chefs allemands coupables d'avoir, par ordre, prescrit ou exécuté certains massacres;

— *La limitation des droits du commandement :* « Vous lui obéirez en tout ce qu'il vous commandera *pour* le bien du service et l'exécution des règlements militaires » : ainsi s'exprimait le supérieur qui présentait un chef militaire à ses subordonnés et à sa troupe lors de sa prise de commandement, et la formule avait été reprise et démarquée par certain serment trop fameux;

— *La distinction entre les agents d'exécution et les chefs qui ont le pouvoir de décision*, distinction qui peut scandaliser ceux qui s'arrêtent aux mots, mais qu'un Foch, un Lyautey, et d'autres après eux, n'hésitaient pas à faire entre « l'obéissance des sous-lieutenants et celle des généraux ».

A quoi on pourrait ajouter une définition de la discipline, devenue classique dans les Ecoles de Guerre : celle-ci consiste, non pas à exécuter aveuglément les ordres reçus, mais à les comprendre et à les interpréter de façon à agir dans le sens des intentions du supérieur, suivant les ordres qu'il donnerait s'il disposait de moyens d'informations plus étendus et plus sûrs et de tous les éléments d'information connus de l'exécutant.

Certes, ces principes laissent, dans l'application, une place très large à l'interprétation individuelle et à l'appréciation des contingences.

Cette part laissée à l'intelligence et à la conscience du subordonné implique évidemment pour celui-ci une responsabilité. Mais n'est-ce pas précisément cette responsabilité qui fait l'honneur du chef moderne, autant et plus que le sacrifice de sa personnalité au principe de l'obéissance comme le prétendait Vigny?...

Sans doute aussi cette part laissée à l'interprétation individuelle est-elle susceptible d'engendrer des abus. Il est trop facile d'imaginer en effet des cas où le subordonné se laissera tromper sur son véritable devoir soit par la passion, soit par l'intérêt personnel. C'est ce qui fait hésiter M. Kammerer à pousser à fond ses conclusions; « car, écrit-il, une discrimination trop nuancée, inaccessible à certains, régulariserait en quelque sorte la désobéissance et exposerait l'armée et même l'Etat, à une catastrophe généralisée ».

Mais, qu'on s'en effraye ou non, et quelque délicate que puisse être la solution du problème posé par l'opposition possible des devoirs d'obéissance et de désobéissance, ce problème n'en existe pas moins; on ne le supprime pas en le niant et en affirmant la valeur absolue d'un principe d'obéissance sans aucune restriction ni nuances.

Tout chef digne de ce nom doit y avoir réfléchi, en connaître les éléments, se préparer à le résoudre éventuellement, comme à empêcher son exploitation abusive et injustifiée.

*Général Lestien.*

Histoire de la guerre 1939-1945, par *J. Galtier-Boissière et Ch. Alexandre* (Numéros spéciaux du *Crapouillot*, 5 tomes de 80 pages, chacun 250 fr.). — Les historiens reprocheront sans doute aux auteurs d'avoir parfois, par un « non-conformisme » systématique, et surtout dans les premiers fascicules, préféré l'affirmation discutable à la vérité elle-même quand celle-ci avait le malheur de paraître « officielle ». Du moins doit-on reconnaître que leurs sévérités n'épargnent personne. Aussi, en dépit de certaines erreurs, cette

publication, impartiale jusque dans ses injustices, sera-t-elle précieuse aux lecteurs capables d'en faire la critique : outre une illustration abondante, curieuse et généralement aussi amusante qu'imprévue, ils y trouveront d'innombrables textes et documents, fruit d'une immense lecture, qui leur faciliteront la mise au point de trop d'ouvrages récents que domine l'esprit de parti.

**Du débarquement africain au meurtre de Darlan**, par *A. Kammerer*, ambassadeur de France (in-12, 728 p., Flammarion, 850 fr.). — L'étude la plus complète, la plus minutieuse, la plus approfondie qui ait été écrite sur ce drame aux innombrables personnages et aux péripéties multiples et pathétiques.

Pour le reconstituer, pour montrer en action tous ces personnages et éclairer leur psychologie, pour ne laisser dans l'ombre aucun des épisodes, l'historien ne s'est pas contenté de la riche documentation déjà publiée; inlassablement il a quêté les documents inédits et interrogé lui-même les acteurs du drame. Sur presque tous les détails de ces événements, il a réussi à faire la lumière. Juge d'instruction à la fois sévère, impartial et humain, il a fixé et délimité les responsabilités, celles des hommes, et aussi la plus grave de toutes peut-être, celle d'une conception trop rigide de l'obéissance militaire.

**Galliéni au Tonkin (1892-1896)** (in-8°, xi-288 p., Berger-Levrault, 250 fr.). — Qu'un demi-siècle après cette réussite, tout soit à recommencer — malheureusement sur des bases toutes nouvelles — faut-il en accuser les erreurs commises par les successeurs de Galliéni, ou faut-il en conclure que cette « pacification » et cette « organisation » du grand colonial n'avaient été que superficielles, et plus apparentes que réelles?... Quoi qu'il en soit, tous ceux qui, soit en France, soit au contact même des difficultés, travaillent à la solution du problème indo-chinois, ont le devoir de lire et de méditer le récit de cette première expérience écrit par celui même qui l'a réalisée.

**Montgomery**, par *A. Moorehead* (in-12, 307 p., Plon, 1949, 420 fr.). — Exalté par les uns comme un héros de légende, détesté par les autres comme un subordonné et un camarade impossibles, ce fils de pasteur, d'ascendance normande, a réussi, en moins de six années, à s'imposer, non seulement à son pays, mais à toutes les armées d'Europe. Quel est donc le secret de ses victoires, de cette ascension rapide et de sa popularité? En quoi consistent exactement ses prétendues naïvetés, son originalité et l'excès de personnalité que certains lui ont reprochés? Quels rapports y a-t-il entre ces particularités de caractère et ses succès?... Basée sur une solide documentation, cette excellente biographie répond à ces questions, que le lecteur français a le droit de se poser désormais tout comme le lecteur britannique.

**Gouraud**, par *P. Lyautey* (in-16, 269 p., R. Julliard, 1949, 300 fr.). — Dans ces notes biographiques dépouillées de toute littérature, c'est bien une image très ressemblante du beau soldat mutilé, « aux yeux si bleus et si tendres », dont l'audace réfléchie avait si longtemps forcé la victoire et dont la piété populaire avait fait, en ses dernières années, un symbole, que l'auteur, pendant longtemps son chef de cabinet à Beyrouth, a tracé à l'aide des archives de Gouraud, de sa correspondance inédite et des confidences qu'il avait reçues de lui.

**Mémoires sur la deuxième guerre mondiale**, par *W. Churchill*, tome II (2 vol. in-8°, de 387 et 427 p., Plon, 1949, 930 fr.). — Ce tome traite de la période mai-décembre 1940, de « la chute de la France » et de la lutte que les Anglais durent alors mener, « seuls », sur terre, sur mer et dans les airs. Ce fut bien pour eux, comme le dit Churchill, l'année la plus splendide de leur histoire, *their finest hour*. De ces deux volumes, le premier intéressera davantage la plupart des lecteurs français, car il leur apporte d'importantes précisions sur les relations entre gouvernements et chefs militaires français et britanniques; mais le second est peut-être plus émouvant encore par le tableau d'un formidable effort de guerre. Le détail de l'activité du Premier britannique incitera à de curieuses comparaisons entre les mœurs politiques des deux pays. Les notes de service et les télégrammes journaliers de Churchill, publiés en annexe, appellent une autre comparaison, non moins flatteuse, celle de la correspondance de Napoléon.

**L'île ensanglantée**, par *H. Casseville* (in-16, 262 p., Fasquelle, 1948, 275 fr.). — Les tragiques événements de 1947 à Madagascar, leurs causes lointaines et immédiates, les moyens d'en éviter le retour, — moyens qui, en réalité, se réduisent

à un seul, gouverner, — tel est le sujet exposé ici, sous une forme à peine romancée, par le témoin le plus qualifié — à la fois par la situation qu'il occupait alors et par sa longue expérience coloniale.

**Mémoires**, par le *général Wladyslaw Anders* (in-8°, 479 p., avec 7 croquis et 16 photographies, La Jeune Parque, 1948, 575 fr.). — Ces mémoires racontent la captivité en Russie des officiers polonais faits prisonniers en 1940, la résurrection d'une armée polonaise composée des prisonniers de 1940, les rapports de l'auteur avec les dirigeants soviétiques et Alliés (Staline, Churchill, etc.), les exploits de cette armée en Italie, sa tragique désillusion lorsqu'elle vit la Pologne sacrifiée à l'U.R.S.S. Ils constituent un témoignage émouvant et d'une valeur exceptionnelle sur l'attitude machiavélique et inhumaine de l'U.R.S.S. et sur la politique des Grandes Puissances dans la question soviéto-polonaise. Mais s'ils prouvent la clairvoyance de l'auteur qui avait vainement mis en garde les Alliés, ne mettent-ils pas en lumière chez certains de ses compatriotes une intransigeance qui fut en partie responsable des événements?...

**Mon témoignage devant le monde**, par *Jan Karski* (in-8°, 355 p., Self, 1948). — Les méthodes, les dangers, les exploits de la lutte clandestine contre les occupants furent, dans tous les pays, sensiblement les mêmes. Quelque émouvant qu'il soit, ce récit d'un Résistant polonais ne présenterait donc pas un intérêt particulier s'il n'était que le tableau de cette lutte. Mais l'auteur fut chargé d'assurer la liaison des divers éléments de la Résistance intérieure avec le Gouvernement polonais de Londres et les Chefs alliés. Il eut ainsi une vue complète du fonctionnement de l'Etat polonais clandestin, unique en son genre, puisque la Pologne fut le seul pays à ne pas avoir de Quisling. Le tableau qu'il en fait est un document de très haute valeur. Le livre fermé, on regrette toutefois que l'auteur n'y ait pas ajouté quelques pages où il eût comparé à la situation actuelle de son pays, ses espoirs et ses illusions du temps de la clandestinité.

**Le Survivant du Pacifique**, par *G. Blond* (in-12, 350 p. avec 9 croquis, Fayard, 1949, 400 fr.). — L'odyssée du porte-avions américain *l'Enterprise* est ici le centre et le lien d'une série de récits dramatiques qui content, décrivent et expliquent la guerre du Pacifique, ses multiples aspects, si différents de ce que nous avons vu en Europe, la vie des marins américains, toute la technique et la tactique de la guerre aéro-navale moderne, l'inhumaine obstination japonaise, poussée jusqu'au suicide collectif. Aucun ouvrage ne montre mieux en action la formidable puissance des Etats-Unis. Certaines pages en sont hallucinantes.

**L'Allemagne et le secret atomique**, par *Samuel A. Goudsmit* (in-16 251 p., Fayard, 1949, 250 fr.). — L'auteur fut désigné en 1944 comme chef d'une mission chargée « de se glisser dans le sillage des armées de débarquement pour déterminer ce que les Allemands savaient de la bombe atomique et les résultats déjà obtenus par eux. » Son récit de cette « mission d'espionnage scientifique » est aussi intéressant par ce qu'il laisse deviner de l'organisation scientifique des Etats-Unis que par ses précisions sur l'état de la science allemande sous le régime nazi. Il conclut à la médiocrité de l'effort scientifique allemand et à l'impossibilité, pour un régime totalitaire, d'obtenir des résultats dignes des efforts dépensés. Ces conclusions étonneront sans doute. On ne peut ici que les signaler, en laissant à d'autres le soin de les discuter.

**Patrouilles du désert**, par *W. B. Kennedy Shaw* (in-8°, 250 p., Berger-Levrault, 1948, 285 fr.). — Nul doute que, lu avec l'aide d'une carte détaillée de la Libye et de la Cyrénaïque, ce récit des opérations menées dans le désert, en 1941-1942, à des distances de quelques centaines de kilomètres, par des patrouilles motorisées de l'armée britannique, présenterait, du point de vue tactique, un intérêt considérable. Faute de telles cartes, il ne peut que donner une idée de ce pays peu connu et de l'audace invraisemblable de ces corsaires du désert. Ce récit, qui ne manque ni de pittoresque ni d'humour, est parfois singulièrement émouvant.

**Pourquoi le sang a coulé sur nos plages. — L'Allemagne aurait pu gagner la guerre**, par *P. et R. Gosset* (2 fascicules de 87 et 95 p., Réalités, 1948, chacun 75 fr.). — Ces « suppléments » de la revue *Réalités* valent mieux que leurs titres, très discutables. Les nombreux témoignages déjà publiés sur la Guerre ont fourni les éléments d'un récit des tergiversations, des discussions, des décisions successives et parfois con-

tradictoires qui aboutirent aux débarquements d'Algérie et de Normandie d'une part, aux diverses offensives hitlériennes d'autre part. Ce n'est pas encore de l'histoire : d'autres témoignages apporteront maintes corrections au récit, maintes retouches aux portraits, ou feront écarter certaines hypothèses et certaines explications, et l'absence de références précises rend difficile la discussion des témoignages utilisés. Du moins en est-ce une approximation provisoire satisfaisante, et de l'excellent journalisme.

**Nous, les Terroristes...**, par *M. Leproux*, t. II (in-8, 354 p., avec dessins, photographies et cartes, R. Solar, 1949). — Fin du récit, émouvant dans sa poignante monotonie, de la vie et des opérations menées à partir de juin 1944 aux confins de la Charente et de la Dordogne par un maquis constitué en « section spéciale de sabotage ». Les exploits et la tenue de cette équipe, remarquablement commandée et animée d'un esprit admirable, pourront être utilement opposés à certaines attaques partiales dirigées contre la Résistance.

**La Guerre et le Froid**, par le *Médecin-Cdt Bénitte* (in-8, 55 p., Bulletin d'Informations techniques et scientifiques, 1948). — De cette consciencieuse et savante étude sur le comportement de l'homme aux basses températures, étude basée sur les observations faites au cours de la guerre — et aussi, hélas! sur les sinistres expériences de Dachau — on ne retiendra ici (les précisions techniques relevant d'une autre rubrique) que l'importance reconnue aux « forces morales » dans la lutte de l'homme contre le froid.

**Vent debout**, par *B. de Massimi* (in-12, VII-388 p., Plon, 1949, 480 fr.) — Histoire de la première ligne aérienne française, Toulouse-Buenos-Ayres, depuis le premier vol vers le Maroc en 1919 jusqu'en 1926 quand les exigences du Ministère de l'Air amenèrent son créateur à abandonner « la ligne ». Elle fait le plus grand honneur à ce créateur, P. Latécoère, et à ses collaborateurs, — mais non aux Espagnols, dont la jalousie opposa les pires difficultés à cette belle entreprise.

**Sur mon antenne**, par *M. Bleibtreu-Blanchet* (in-12, 255 p., Défense de la France, 1948). — La part importante que le créateur de Radio-Paris eut dans le développement de la Radio de 1935 à 1939 lui mérite l'audition de tous les amateurs de T. S. F., lorsque, comme dans une sorte de radio-reportage, il conte ses hardies initiatives d'avant-guerre et ses aventures de guerre, son passage en Espagne en 1943, son affectation à l'état-major du général Kœnig à Londres, son entrée à Paris le jour de la Libération de la capitale.

**Le général Cambronne**, par *L. Garros* (in-12, 285 p., Calmann-Lévy, 1949). — Peu importe que « la phrase » ait ou — ce qui est plus probable — n'ait pas été prononcée; peu importe que Cambronne ait eu tort ou raison de nier « le mot ». Ce « grand bonhomme tout simple » n'en méritait pas moins que sa vie toute d'honnêteté, de simplicité et de loyauté fût contée, comme elle vient de l'être, par un bon connaisseur de la vie militaire d'autrefois, qui a apporté dans son récit les qualités mêmes de son héros, avec, en outre, beaucoup d'esprit et d'humour.

**Sous le sceau du secret**, par *L. A. C. Strong et H. Spalding* (in-12, III-403 p., Berger-Levrault, 1949, 390 fr.). — Un agent de liaison britannique auprès de la Résistance française conte des épisodes caractéristiques de la vie qu'il mena en France. S'il y a quelque maladresse dans la forme de ces récits, comment ne pas l'excuser en considération de leur vérité profonde ainsi que du but visé par les auteurs, l'hommage rendu à l'héroïsme de ces agents et au courage du peuple français qui travaillait avec eux et les aidait.

**Babel germanique**, par *P. Destenay* (in-8, 249 p., Berger-Levrault, 1948, 270 fr.). — La rareté des documents de cette nature fait le principal intérêt de ce journal d'un travailleur français en Allemagne, qui vécut trois ans à Hanovre au milieu de compagnons de toutes les nationalités. A en juger d'après celui-ci, il ne semblerait pas que la vie de ces S. T. O. eût été particulièrement rude et difficile : manger et ne rien faire aurait été leur souci dominant.

**Forces de guerre dans la Ruhr**, par *J. Baumier* (in-16, 152 p., Editions du Pavillon, 1949, 100 fr.). — Que le rétablissement incontrôlé du potentiel de guerre allemand dans la Ruhr représente un danger pour la France et pour la paix mondiale, le fait est trop évident.

Que ce danger soit systématiquement négligé par les puissances anglo-saxonnes et surtout par les représentants du capitalisme américain alliés aux grands industriels nazis, la démonstration en serait plus convaincante si elle ne reposait pas seulement sur des affirmations difficilement vérifiables, et surtout si l'auteur ne laissait entendre que la politique de l'U. R. S. S. et de ses partisans peut seule nous sauver de ce danger... Le tableau des tractations internationales relatives à l'Allemagne s'arrête d'ailleurs à février 1948, date de la composition de ce petit livre, œuvre de simple vulgarisation, sinon de polémique partisane, et aurait déjà besoin d'être mis à jour.

REVUES

**Revue de Défense Nationale.** — *Mars.* XXX. *Points de vue sur la défense de l'Europe de l'Ouest.* Nécessité absolue de l'aide inconditionnelle des Etats-Unis et de l'industrialisation de l'Afrique, celle-ci devant faire de l'apport français la pièce maîtresse de l'Union occidentale.

*Mai.* R. d'Harcourt, *Des armes à l'Allemagne.* Analyse d'opinions allemandes sur ce grave et délicat problème du réarmement de l'Allemagne. — Gén. Carpentier, *Les guerres de coalition,* Considérations générales basées sur l'expérience du Corps expéditionnaire d'Italie. — Lt-col. de Cossé-Brissac, *Moscou eût-il pu être pris en* 1941? Les décisions imposées par Hitler s'y opposaient absolument. — XXX. *Le débarquement de Saint-Nazaire* (28 *mars* 1942).

*Juin.* Lt-col. Allemane, *Cadres de réserve et défense nationale.* La forme nouvelle de la guerre impose une modification radicale de notre conception ancienne des cadres de réserve et de leur instruction. — Gén. Montrelay, *La défense aérienne du territoire.* Elle ne peut se concevoir désormais que dans le cadre international.

**Livres reçus.** — *A la mesure du Ciel,* par Daniel Lacker (Editions Chantal, 1948). — *La Voie hiérarchique,* par J. de Poitiers (Cahiers d'Art et d'Amitié, 1948). — *Les Classiques de l'art militaire,* présentés par L. Nachin, III. *Végèce;* IV, *Marmont* (Berger-Levrault, 1948). — *Je veux être aviateur,* par M. Monestier (Editions Destin Nouveau, Collection « Carrières »). — *Le règne de la Bête,* par Florian-Parmentier (Gastein-Serge, 1948).

## *DANS LA PRESSE*

**L'Allemand et le Héros.** — D'un texte dru et fort d'André Chamson, *D'Oxford à Göttingen,* où il tire la leçon de conférences données devant des étudiants (« Nouvelles littéraires », 26 mai), retenons ce passage :

« ...Je ne songe pas à tirer vanité des applaudissements qui éclatèrent alors, pas plus que de ceux qui éclatèrent aussi quand, un peu plus tard, je fus amené à dire : « Je déteste la guerre, mais je l'ai faite et je respecte la morale des héros... » Car je ne crois pas que ce soit ni sur le souvenir ni sur la morale des héros que nous pouvons fonder nos rapports avec l'Allemagne. Rien n'est plus loin de moi que cette pensée. Je crois que la grandeur du héros est peut-être de racheter un échec de l'humanité par ce que la mort porte en elle de plénitude. Mais la grandeur de l'homme est de s'accomplir dans les joies et les devoirs que nous apporte la vie. Je l'ai dit à ces jeunes Allemands en évoquant alors Jean Prévost et Antoine de Saint-Exupéry, morts comme les héros, mais qui n'ont vécu que pour servir la vie. Je leur ai cité le mot de Saint-Ex dans lequel toute son œuvre et toute son existence me semblent se résumer : « Je n'aime pas qu'on m'abîme un homme... »

« Je dois à la vérité de dire que je n'ai pas retrouvé alors les applaudissements qui avaient salué l'évocation de Roland et de Siegfried. Un auditoire de jeunes Français aurait sans doute réagi en sens inverse. C'est peut-être là, dans l'ordre des rêveries qui peuvent déterminer toute la pensée et toute l'attitude d'un homme, ce qui nous sépare le plus des Allemands. Je crois qu'ils pensent toujours que l'on peut fonder sa vie sur l'exemple des héros. C'est à la fois grand et redoutable et il faut que nous le sachions. »

**« L'Américain de la guerre froide »** : ce n'est pas un numéro spécial, mais un groupement d'articles sur un même thème, comme fait volontiers « Esprit » (« Esprit », juin). Les articles sont de

Stringfellow Barr, Jacques Ayencourt et Georges Friedmann. Dans quel esprit? Quelques lignes de présentation le précisent :

« Le Français, qui aime se représenter à son gré les pays étrangers, se trouve coincé entre son carton d'estampes étalé de Beecher Stowe à Pershing, et la figure grimaçante que lui propose chaque jour l'*Humanité*. Voilà un pays où l'on va, d'où l'on vient. Quelques voyageurs, un Français en Amérique, un Américain qui quitte la France évoquent pour nous la figure redoutable et mal connue de l'Américain de la guerre froide. Derrière les deux mythes, celui qui refuse de voir à travers les nouvelles d'Amérique l'horrible face de l'homme d'argent, et celui qui ne veut pas connaître une Amérique serviable, fraternelle, inquiète de soi, que nous devons rejoindre, espérons que nous pourrons découvrir un peu de vérité politique et humaine. »

**Traduire.** — D'une *Défense et illustration de l'art de traduire* que donne Edouard Cary dans la « Nouvelle critique » de juin :

« Vouloir traduire Pouchkine, a-t-on dit, c'est essayer de rendre en sculpture une sonate de Mozart. N'est-ce pas une définition très exacte de toute traduction?

« Mme de Staël observait, parlant des difficultés de la traduction : « *Une musique composée pour un instrument n'est point exécutée avec succès sur un instrument d'un autre genre.* » Image excellente, qui démolit la fausse équation habituelle *auteur-traducteur = compositeur-virtuose*.

« Traduire, c'est passer d'un instrument de musique à un autre, d'un *registre à un autre*, pour employer un mot de Marcel Cohen.

« Oui, traduire c'est, en tout cas, autre chose que répéter ou copier; autre chose aussi qu'écrire d'imagination. *La matière sur laquelle travaille le traducteur n'est pas celle de l'écrivain.* Elle n'est pas faite de mots, de phrases, d'idées. Elle est faite de *rapports* entre mots, phrases, idées, etc...

« Traduire, c'est percevoir les *correspondances* les plus subtiles, c'est établir une *équivalence* entre deux modes d'expression, entre deux façons de penser, de sentir, d'agir, de vivre, que sais-je?... Deux manières qui se trouvent cristallisées dans deux idiomes différents. Que celui-ci le sente ou non, qu'il le souhaite ou le craigne, c'est mener le lecteur à la découverte d'un monde inconnu et lui permettre l'accès de ce monde. »

**Sur Balzac.** — Suite des indications bibliographiques données le mois dernier (et limitées aux publications reçues par le « Mercure »).

Dans « France-Illustration » du 28 mai : *Monsieur de Balzac est sorti*, par Léo Larguier; *Pèlerinages balzaciens aux environs de Paris*, par Paul-Emile Cadilhac.

Dans « La Bataille » du 26 mai : *Balzac, le géant du roman français*, par André Maurois et par André Billy.

Dans « Arts » du 27 mai : *Le souverain Balzac*, par Edmond Humeau.

Dans « Carrefour » du 16 juin : *Balzac est-il mort comme un chien?* par Pierre Descaves (analyse du « dossier » ouvert par les fameuses révélations de Mirbeau).

Enfin on trouvera dans le numéro spécial de la « Gazette des Lettres » (28 mai) quelques-uns des meilleurs articles publiés ces temps-ci.

**Répertoire.** — André Blanchet : *La religion d'André Malraux* (« Etudes », juin). — A *Victor Ségalen* est consacrée une partie du numéro 4 de la belle revue « Médecine de France » : textes de P.-L. Chigot, Jean Loize et Pierre Jean Jouve. — Sur Pouchkine, articles de Jan Mukarovsky et de I. Ouspenski dans « Parallèle 50 » (17 juin).

Pierre Gauroy : *L'énigme de la vie martienne* (« Etudes », juin). — Pierre Georges : *L'agriculture soviétique* (« Larousse mensuel », juin). — Jean Malabard : *L'évolution du Commonwealth* (*id.*). — Edmond Blanc : *Les hélicoptères et leur avenir* (*id.*).

Sur *Belgique et Belgique d'Outre-Mer*, numéro spécial de « La Revue française », daté du 31 mai.

Et sur l'Indochine, si l'on veut connaître « l'autre » son de cloche — bien discret, ces dernières années : *L'Amiral Decoux et l'Indochine*, par le docteur d'Heucqueville (« Ecrits de Paris », mai) et un numéro spécial de « France-Illustration » (4 juin).

# GAZETTE

**Le livre du jour : Les Lettres Persanes.** — *On pavoise au Mercure de France : à peine épuisées les premières éditions de* La chasse spirituelle, *il faut faire, dans les entrepôts, une place aux* Lettres Persanes. *Rue de Condé se relaient jour et nuit plusieurs escouades de sergents de ville, tâchant à contenir une foule tumultueuse de garçons libraires qui assiègent les portes. Les serpents se tortillent d'aise sur le caducée, la vieille maison prend un air de fête. Le temps n'est plus où, lassée de les voir pourrir dans ses caves, elle abandonnait allégrement à un éditeur insensé* Les Nourritures terrestres, Alcools, Calligrammes *et autres méchants livres. Cependant M. Julliard, multilauréat des distributions de prix, insulte son étoile : il n'a pas publié les* Lettres Persanes! *Ayant lu que l'auteur n'avait « détaché ces premières lettres que pour essayer le goût du public » et se vantait d'en avoir d'autres dans son portefeuille, il se tient en permanence au bar de l'Hôtel de Sylla et d'Eucrate où M. de Montesquieu, montant de Bordeaux, est descendu recevoir l'hommage de Paris. Peine perdue! il n'a rien encore obtenu de lui, sinon de vagues promesses quant au manuscrit d'un prochain livre : mais ces futures* Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains *ne font point du tout l'affaire de M. Julliard qui, de désespoir, s'en va tirer par la manche tous les auteurs qu'il rencontre : « Monsieur, supplie-t-il, faites-moi des Lettres Persanes! »*

*Et voici que, pour porter à son comble la popularité de M. de Montesquieu, l'état souverain d'Iran rappelle son ambassadeur, si rudement malmené dans la* 91e *Lettre : « Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : et il a fait dire en Occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares. » Le Quai d'Orsay redoute que la route du pétrole ne soit definitivement coupée à la France. M. de Montesquieu paiera-t-il son imprudence de son siège de Premier Président à la Cour de Bordeaux? Cette disgrâce, en tout cas, ne saurait émouvoir un homme qui a trop de mérite pour rester longtemps sans emploi, et trop d'amis.*

*Car si Paris vient seulement de le découvrir, il est déjà célèbre à Bordeaux. Propriétaire du domaine de La Brède, maitre d'immen-*

*ses vignobles, exact administrateur de ses biens, reçu dans les salons les plus fermés du Quai des Chartrons — où les* Lettres Persanes *vont faire un beau tapage — membre de l'Académie des Sciences de la ville, bel esprit et grand seigneur, il est l'ornement de sa province à l'égal des frères Mauriac. Il s'est acquis là-bas une réputation de savant plus que d'artiste : on lui doit divers mémoires sur les causes de l'écho, sur l'ivresse, sur la fonction rénale, sur le flux et le reflux de la mer, sur la transparence des corps, etc. Il y a quelques années, attiré par la géologie, il a formé l'ambitieux projet d'une* Histoire physique de la Terre ancienne et moderne, *pour laquelle il a sollicité le concours de MM. de Buffon et de Martonne, ainsi que de la* Royal Society *de Londres. Tout cela est d'un amateur de faits plutôt que de mots. Et je ne parle pas du juriste passionné de droit romain et de droit féodal, de l'historien occupé à de vastes enquêtes dont il a déjà tiré un* Essai sur la politique des Romains dans la religion...

*Rien, dans tous ces travaux, ne semble annoncer les* Lettres Persanes *: ne sont-elles pas, d'abord, un persiflage extrêmement brillant de nos mœurs et de nos institutions, mêlé à l'évocation voluptueuse des intrigues et des drames du sérail? On lui a reproché cette légèreté, comme une inconséquence indigne de son état et de son mérite. M. de Marivaux qui, depuis qu'il est joué par J.-L. Barrault, n'entend plus la plaisanterie, écrivait hier dans* Le Monde *: « Dans tout cela, je ne vois qu'un homme de beaucoup d'esprit qui badine, mais qui ne songe pas assez qu'en se jouant il engage un peu trop la gravité respectable de ces matières. » A quoi on pourrait répondre qu'un esprit appliqué à de dures recherches a droit au délassement. Mais c'est mal répondre. Car seul un esprit fortement armé comme celui de M. de Montesquieu peut se permettre cette entière liberté, et un irrespect aussi universel que sa curiosité. Il y a deux sortes de raillerie : celle qui s'exerce sur un objet qui la dépasse, et celle qui est au terme d'une appréciation exacte de l'objet. L'une est dépit, l'autre délivrance; l'une humilie le moqueur, l'autre fait tort à sa victime; dans le premier cas, c'est M. Farrère qui s'en prend à M. Hugo, dans le second M. Baudelaire à M. Villemain. M. de Montesquieu a étudié nos coutumes, approfondi nos institutions, observé notre comportement : c'est un esprit fort qui mesure nos faiblesses. Sa critique plaisante n'exclut pas, pour l'avenir, un jugement sérieux et motivé; à qui sait lire les* Lettres Persanes, *il apparait que l'auteur médite un ouvrage considérable et qu'il en est aujourd'hui au moment de la libération joyeuse. Détaché de nos sottises, il prend de la hauteur, il s'amuse à nous tendre le miroir où paraitront nos grimaces. Commençons donc par rire, nous finirons bien par réfléchir.*

*Comment peut-on être Persan? Ne rien respecter des usages et des systèmes de l'Occident, et, en même temps, montrer un si naïf attachement aux principes de sa nation? Car ni l'Europe, ni la*

*Perse ne sortent indemnes de l'aventure. M. de Voltaire, pour nous détourner de nos mauvais maîtres, nous conduisait auprès des sages de la Chine; M. de Montesquieu brûle les écoles d'Ispahan aussi bien que la Sorbonne.*

*Il n'est pas tendre pour l'Eglise (M. Mauriac l'a traité d' « attardé du combisme »). Le pape est « une vieille idole qu'on encense par habitude », un « magicien qui nous fait croire que trois ne font qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain... » De tel prédicateur à la mode, il dira qu'il ne parle pas toujours de la grâce et « qu'à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de sa chute » ; de notre religion, qu'elle est « moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes ». Mais le Christianisme est-il seul en cause? Lisons plutôt : « On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions dans son Etat : quand toutes les sectes du monde viendraient s'y rassembler, cela ne lui porterait aucun préjudice,* parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance et ne prêche la soumission » (1). *N'est-ce pas les renvoyer toutes dos à dos? Quand Usbek écrit à un grand Docteur de la Loi mahométane en le priant d'éclaircir certains de ses doutes, il reçoit du théologien une réponse digne du Père Ubu; et l'admirable lettre où il loue ces philosophes qui « laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, suivent dans le silence les traces de la raison humaine », elle a beau se terminer sur cette conclusion : « Tandis que je vivrai, Hali sera mon prophète » — qui ne sent qu'elle s'achève plutôt sur une pirouette? Esprit positif, M. de Montesquieu semble plus* sensible *à l'idée de justice qu'à l'idée de Dieu.*

*Le moraliste n'est pas moins impertinent que le métaphysicien. Il traite librement des rapports de l'homme et de la femme, de l'amour, du mariage. « Les Français ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux. » Il y a pourtant peu de maris jaloux : « Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudrait qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde... » Usbek paraît épouvanté de la franchise dont jouissent ici les femmes, de l'empire qu'elles ont pris sur la société et sur l'esprit en général : c'est pour leur plaire que les hommes cultivent ce ton de badinage qui s'est partout répandu. « On badine au Conseil* (2), *on badine à la tête d'une armée* (3), *on badine avec un ambassadeur* (4). » *C'est à cause d'elles encore que les Français suivent en tout les décisions de la mode, et qu'ils abandonnent volontiers aux autres peuples toute autre supériorité, pourvu qu'on leur reconnaisse l'avantage d'avoir les meilleurs couturiers et les meilleurs cuisiniers de l'univers. Ecoutons Usbek : « Que leur importe*

(1) C'est moi qui souligne.
(2) M. Paul Reynaud.
(3) M. Daladier.
(4) M. Georges Bonnet.

*le mauvais succès de leur diplomatie, persuadés que Dior et Cerdan sont leurs plus sûrs ambassadeurs!* »

*Cette terrible frivolité, cependant, n'est pas plus désastreuse que l'étouffante gravité des Asiatiques, de la Perse et de cette Turquie « où l'on pourrait trouver des familles où, de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la monarchie ». Les vertus sociales y sont inconnues, et l'honnête familiarité, et l'amitié, et la douceur de vivre : l'emprisonnement des femmes dans le sérail en est la cause. M. de Montesquieu a longuement décrit ce système despotique, analysé les sentiments des captives et de leurs gardiens. Il aime à nous peindre les eunuques, je veux dire leur âme. Mme C. E. Magny a beaucoup apprécié la « dialectique » de la lettre d'Usbek à son Premier Eunuque noir (« Tu es le fléau du vice et la colonne de la fidélité, tu leur commandes et tu leur obéis », etc.); elle admire, dit-elle, la « confession pathétique » de ce grand et misérable personnage, ce « récit exemplaire à la lecture duquel chacun de nous se sent concerné » et à propos duquel, en effet, elle exécute de brillantes variations sur le « complexe d'Abélard ». Quoi de plus bouleversant que cette confidence du Premier Eunuque : « Je me souviens qu'un jour que je mettais une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entièrement la raison, et que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable... »! Il faut bien se ranger du côté de Mme C. E. Magny et reconnaître ici, avec elle, « la fatalité obscure qui plane sur le monde moderne ».*

*Enfin M. de Montesquieu ne s'est pas privé d'attaquer notre littérature, par le truchement de ces Persans ingénus et cruels. Passe encore qu'il s'en prenne à l'Académie, dont il assure que c'est « un corps à quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses ». Abandonnons-lui aussi les ouvrages de théologie,, de rhétorique, ou d'histoire. Mais les poètes? Ce sont, dit-il, « ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agréments ». Singulière définition de la poésie! Apparemment que notre savant Président n'a jamais lu que* La Henriade *ou* Les Trophées! *Il déclare son mépris aux lyriques, « qui font de leur art une harmonieuse extravagance ». Voilà qui passe la mesure! Que M. de Montesquieu me permette de le renvoyer au poème de M. Aragon récemment publié dans les* Lettres françaises, *et particulièrement à la dernière strophe :*

Le ciel allait désespérer
Quand sont venus les derniers jours
Lénine, Liebknecht, Luxembourg
Trois perce-neige dans les prés.

*Et il reviendra, je l'espère, de ses préventions contre le lyrisme moderne.*

*L'étourdi! J'allais mettre le point final à cette chronique, et je n'ai pas même pensé à dire que les* Lettres Persanes *sont un livre*

*admirablement bien écrit. Mais peut-être mon oubli a-t-il plus de valeur qu'un hommage... Ainsi les romanciers négligent de nous dire qu'il fait jour à midi.* — HENRI COTTEZ.

**Sottisier.** — « *Une page célèbre de Barrès a raconté les funérailles nationales de Hugo, depuis l'Arc de Triomphe de l'Etoile jusqu'au Panthéon : « Je désire être porté au cimetière dans le corbillard de Jaurès », avait écrit le poète de La Légende des siècles. Pour une fois, on passa outre* » (Climats, 5 *juin*).

« *Le Bey capitule alors, malgré la fureur de ses janissaires, dont les cris effrayent tellement l'interprète chargé d'apporter la capitulation qu'il en meurt quelques jours plus tard; puis il quitte la ville.* » (*Cours de M. Tapiè,* Manuel d'Histoire pour la classe de 1re.)

« *Si les hommes, pris un à un, croyent, à leur su ou insu, à une vie future, c'est qu'il y a une vie future, parce qu'il n'y a pas d'effet sans cause.* » (*Chateaubriand,* Mémoires d'Outre-Tombe, *Variantes et additions, éd. de la Pléiade, t. I, p.* 1071.)

« *Chacun, en Allemagne et hors d'Allemagne, aurait dû savoir à quoi s'en tenir, s'il n'en était de certaines vérités alarmantes comme du soleil et de la mort, dont Pascal dit « qu'ils ne se peuvent regarder fixement.* » (*André François-Poncet,* De Versailles à Potsdam, *p.* 169.)

# TABLE DES SOMMAIRES

## DU TOME CCCVI

### N° 1029. — 1er MAI 1949



### N° 1030. — 1er JUIN 1949

N° 1031. — 1er JUILLET 1949



N° 1032. — 1er AOUT 1949



*Le Directeur-Gérant :* PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 6936 – 1949
Dépôt légal : 3e trimestre 1949.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

ANDRÉ CHAMSON

# SUITE CÉVENOLE

Edition de bibliothèque numérotée sur beau papier. Format 15×21 cm, 432 p. .......................................... 900 fr.

**Extraits de Presse.**

... J'ai dit en terminant ma lecture : « Beau ! » Oui, beau par la simplicité du récit, par la grandeur du décor montagnard, par le caractère épique des personnages, par la noblesse des passions. Ce sont là des bas-reliefs géants taillés dans le roc.

ANDRÉ MAUROIS. *Les Nouvelles littéraires.*

Une logique intérieure, une scrupuleuse authenticité, un attachement d'instinct et de raison à une certaine attitude devant la vie, à un certain comportement hérité d'une race, mais susceptible d'enrichissement, donnent à l'œuvre romanesque d'André Chamson son accent profond, à la fois ferme et réservé, grave, sobre et tendre.

JACQUES DE LAPRADE. *Arts.*

De toute sa génération, peut-être Chamson est-il le romancier par excellence... Il est un romancier français de son temps qui peint les hommes de son temps, et qui peint à fresque... Les trois récits qui composent la *Suite cévenole* sont probablement, avec les *Quatre Eléments* et le *Puits des Miracles*, ses meilleurs livres et, parmi les romans parus entre les deux guerres, trois des plus importants, des plus durables et des plus beaux.

ANDRÉ WURMSER. *Les Lettres françaises.*

La composition est sobre, précise, harmonieusement équilibrée. Il ne serait pas exagéré de parler d'architecture... La vigueur de l'esprit, jointe à une sensibilité profonde et retenue, donne à la phrase sa vigueur aisée et souple dans la rigueur, son charme de discrète poésie.

FRÉDÉRIC LEFÈVRE. *La Revue française.*

DU MÊME AUTEUR, aux Éditions du Mercure de France :

**Le dernier village** (120 fr.).
**Histoires de Tabusse** (120 fr.).